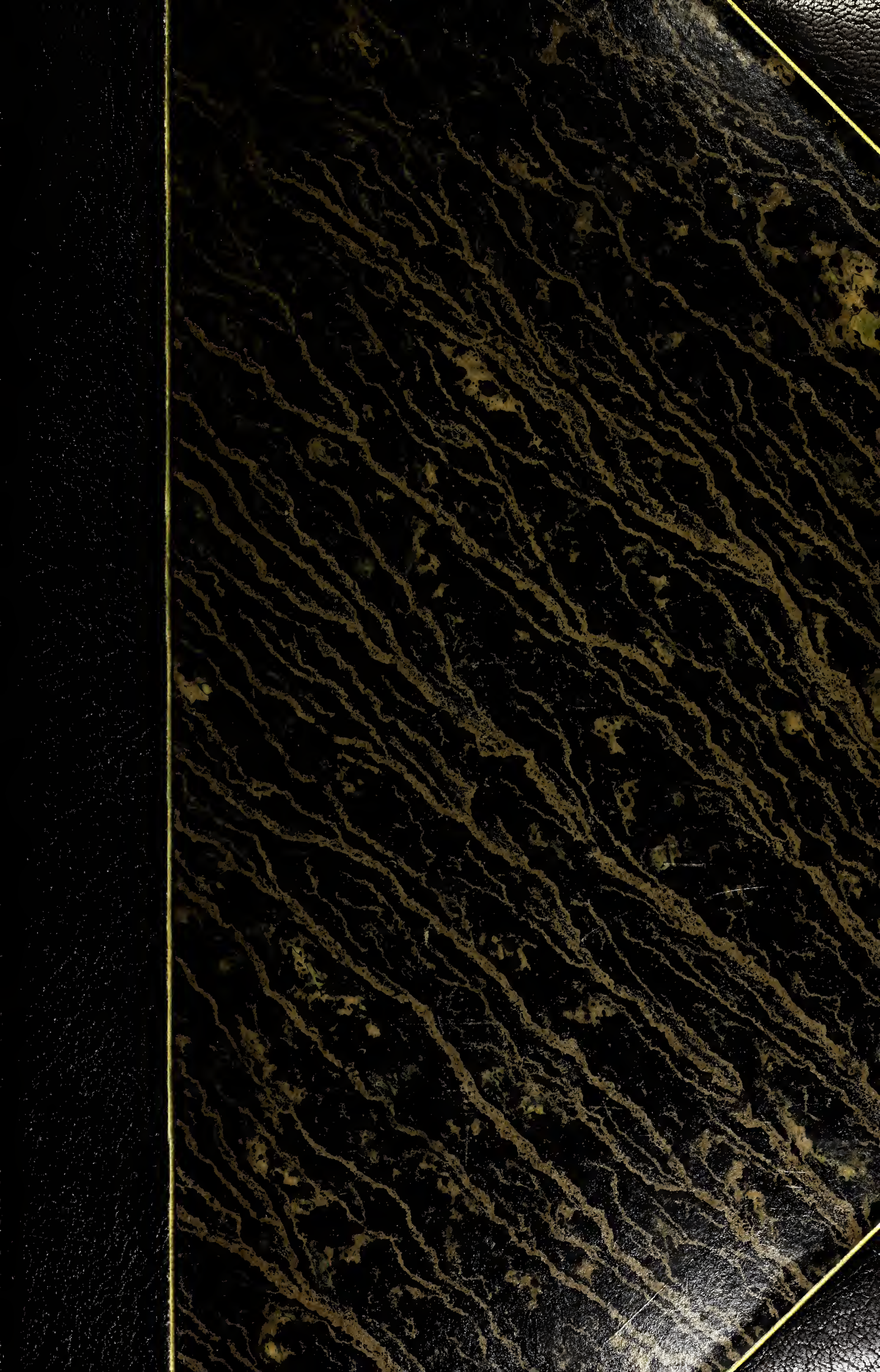



EX
LIBRIS
ANDRÉ
VILLET
DOUSSE EST L'AMITIÉ





MUSÉUM
PARISIEN.

Texte par

M. LOUIS HUART.

350 VIGNETTES,

PAR MM. GRANDVILLE, GAVARNI, DAUMIER, TRAVIÈS, LÉCURIEUX
ET HENRI MONNIER.



PARIS.

BEAUGER et Ce, rue du Croissant, 16.—**AUBERT**, passage Véro-Dodat.

MUSÉUM

PARISIEN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

MUSÉUM PARISIEN

HISTOIRE

Physiologique, Pittoresque, Philosophique et Grotesque

DE TOUTES LES BÊTES CURIEUSES

DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

Pour faire suite à toutes les éditions des Œuvres de M. De Buffon

TEXTE

PAR M. LOUIS HUART.

350 VIGNETTES

Par MM. Grandville, Gavarni, Daumier, Traviès, Lécurieur et Henri Monnier.



PARIS.

BEAUGER ET Cᵉ, RUE DU CROISSANT, 16.

AUBERT, PASSAGE VÉRO-DODAT.

1841

LE LION.



E LION! — Que ce titre ne vous effraie pas! — Si nous nous posons comme le continuateur de M. de Buffon, c'est uniquement sous le point de vue littéraire, et nullement animal.

Depuis quelque temps les bêtes sont devenues fort à la mode : — nous vous prions de croire qu'il n'y a dans ces paroles aucune allusion déplacée! — Non contentes d'envahir le théâtre, les bêtes ont encore envahi le dictionnaire de l'Académie-Française, et ont

imposé leur nom à une foule de classes de la société.

A tout seigneur tout honneur! Commençons par le roi des animaux, par ce terrible quadrupède qui n'a encore consenti à reconnaître que deux maîtres depuis la création du monde, — à savoir, feu Androclès et M. Van-Amburg.

Vous n'ignorez pas, sans doute, ce que c'est qu'un *Lion*,—nous parlons du Lion parisien; — vous n'êtes pas sans l'avoir admiré nombre de fois, non pas dans une cage du Jardin des Plantes, mais dans une loge grillée de l'Opéra ou des Italiens. — Jadis, ces héros de la mode, ces grands hommes qui font autorité en matière de nœud de cravate, de talons de bottes et de coupe de cheveux, se nommaient dandys, incroyables, muscadins ou gants-jaunes; mais aujourd'hui, par un nouveau caprice, ils ont tenu à s'affubler d'un nom emprunté à l'histoire naturelle, et ils s'offrent à l'admiration de leurs contemporains sous le nom de Lions, — ce qui ne veut pas dire qu'ils se regardent comme les rois des animaux.

Le Lion parisien possède, comme son homonyme du désert africain, une magnifique crinière tombant en boucles ondoyantes et quelquefois même rutilantes.—Comme son modèle du mont Atlas, le Lion de la rue du Mont-Blanc aime beaucoup à se promener nonchalamment au soleil, à Paris, et, embusqué derrière un candélabre du boulevard de Gand, ce Lion dévorant guette sans cesse quelque timide Panthère qui s'enfuit à la manière de la bergère Amaryllis, c'est-à-dire en tournant à chaque instant la tête pour voir si on la suit.

Du reste, le Lion bipède a sur le lion quadrupède le grand avantage de faire ses ongles, de porter un chapeau-Gibus, et de fumer quarante-trois cigares par jour. — Nous offrons à nos lecteurs le portrait du Lion enveloppé d'un vaste paletot entièrement noisette, à l'instar de la girafe du Jardin des Plantes, qui, pendant l'hiver, se couvre d'un immense gilet de flanelle. — L'artiste a dessiné ce Lion au moment où il accoste une Panthère qui n'a pas la prudence de s'enfuir; il est vrai qu'elle n'a pas grand'chose à craindre.



Le Lion parisien ne vit pas rien que de cigares, il

mange aussi considérablement d'oncles, de tantes, de cousins, etc., etc., c'est-à-dire qu'il dévore les excellents héritages que ces bons parents veulent bien lui laisser. — Heureusement que le Code civil a expressément défendu au neveu de vendre la peau de l'ours, je veux dire l'héritage de son oncle, avant qu'il ne soit mort, bien mort, très-mort; car, sans cela, le Lion affamé dévorerait son malheureux parent tout vivant.

Quand on est obligé, dans l'espace de vingt-quatre heures, de faire trois toilettes, et de fumer quarante-trois cigares, il est bien difficile de trouver du temps pour lire, écrire ou faire de la musique : aussi le Lion ne connaît-il que la littérature du *Journal des Modes*, et, en fait de *question d'Orient* ou de *question des sucres*, il n'est guère au courant que de la *question des gilets à fleurs* ou de la *question des pantalons nankin.* — Par exemple, cinq à six fois par mois le lion se livre à une grave occupation, il travaille avec son tailleur! — Ce n'est pas une petite chose que d'inventer une nouvelle manière d'arrondir les basques d'un habit, et de savoir si le pantalon dessinera la forme du mollet, — quand on a du mollet; — car il s'agit de briller sur l'asphalte du boulevard de Gand, cette promenade étant l'occupation journalière du Lion.

Il va sans dire que lorsqu'il se promène à pied il a toujours des éperons prodigieusement longs. — C'est gênant, mais très-bien porté. — En revanche, il a soin de les ôter quand par hasard il monte à cheval.



Il est cependant une époque de l'année où le Lion, au lieu de se revêtir de ses plus beaux atours, se donne autant de peine pour s'habiller d'une façon ignoble, que le reste du temps il se donne de mal pour se pommader, se cirer, se lustrer. — Nous voulons parler du carnaval. — En fait de travestissements de carnaval, ce que l'on peut inventer de plus sale est, aujourd'hui, le costume le mieux porté. Nous ne nous plaignons pas d'avoir vu disparaître des bals masqués le Turc, le Castillan, le Polichinelle ou l'Arlequin; mais, franchement, n'aurait-il pas été possible d'imaginer quel-

que chose de meilleur goût que le costume ci-dessous ?



Qui reconnaîtrait, sous ces haillons, le brillant cavalier que l'on a rencontré le matin au bois de Boulogne ?—Qui se douterait que ce chapeau crasseux couvre des cheveux frisés et parfumés par Michalon ? —Qui croirait jamais que cet œil poché et mis à bleu comme un brochet est habitué à lorgner Fanny Elssler à l'aide d'un binocle en écaille?—Rien n'est plus vrai pourtant ; ce monsieur, qui semble échappé du bagne de Toulon ou de Rochefort, nous représente le Lion en goguette.—Feu Salomon avait bien raison d'écrire dans sa collection de Proverbes que *tous les goûts sont dans la nature !*

Quand le Lion ne se déguise pas à l'aide du costume pittoresque et classique offert ci-dessus, il se compose

un costume *historique* emprunté à tous les âges et à tous les peuples. — Faites place au danseur qui va figurer au quadrille Chicard !



Mais, hélas! pourquoi faut-il que tout finisse par s'user dans la nature, les paletots d'Humann en drap pilote comme les héritages les plus étoffés, les billets de mille francs comme les habits vert-pomme! — Un beau matin, en se réveillant sous une table après une orgie fort andalouse, le Lion s'aperçoit que de ses trente mille francs de rente il lui reste un cigare à moitié brûlé. — On ne peut pas aller loin avec cela, me direz-vous; et pourtant ce fragment de cigare conduit notre malheureux Lion plus loin qu'il ne le croyait, car le possesseur de ce fragment de havane n'a pas achevé les dernières bouffées de ce débris de fortune, qu'il se trouve arrivé au beau milieu du monument national nommé *hôtel Clichy*, — vaste cage où sont enfermés tous les Lions poursuivis et attrapés par les Arabes de Paris.

Si le prisonnier est assez heureux pour n'avoir pas mangé tous ses oncles, après une captivité de deux ou trois ans il revoit enfin la lumière. — Grâce à un héritage il paie ses dettes, et, arrivé à l'âge de quarante ans, il songe à faire une fin en offrant à une jeune fille de dix-sept ans son cœur, sa main et pas mal de rhumatismes.

La pauvre jeune fille, obéissant aux ordres de ses parents, épouse le vieux Lion délabré, et après quelques mois de mariage elle s'aperçoit qu'elle a embrassé la profession de garde-malade.

Or, ce genre d'occupation est bien peu fait pour plaire, même à dix-huit ans, et quand on avait rêvé pour mari un joli jeune homme ayant de grands

yeux noirs, de petites moustaches blondes, et pas de rhumatismes.



Le vieux restant de Lion passe ses journées dans un fauteuil à la Voltaire, se fait lire le *Journal des Débats*, prend cinq laits de poule, et dans ses moments perdus fait de la morale à ses coquins de neveux.

Que vous dirai-je enfin? — On a même vu de ces vieux Lions occuper leurs vieux loisirs à pêcher à la ligne, et à donner une instruction plus que primaire à de jeunes caniches.



LA LIONNE.



NE société quelconque, à Paris ou dans la province, compte toujours au moins une *Lionne* qui donne le ton, qui fait la mode, qui est le point de mire des lorgnons de tous les jeunes gens, des médisances et des petites méchancetés de toutes les femmes. — Pour prétendre au titre de Lionne, il faut être jolie, élégante, riche et coquette; — si à ces qualités indispensables on peut joindre de l'esprit, tout est pour le mieux, et l'on se trouve une Lionne accomplie. — Il faut même qu'une Lionne ait excessivement peu d'esprit pour que les nombreux admirateurs qui composent sa cour habituelle ne lui en trouvent pas prodigieusement et ne répètent pas ses bons mots avec l'enthousiasme et l'admiration qui sont l'apanage de tous les courtisans du monde, même quand le bon mot du prince ou de

la Lionne consiste en ces paroles : — *Bonjour, Monsieur. Comment vous portez-vous?*

Toutes les Lionnes du monde, fussent-elles simplement Lionnes de Pézénas ou de Quimper-Corentin, ont le même défaut, qui consiste en une excessive vanité. Il ne peut pas en arriver autrement : la jeune fille la plus simple et la plus candide, en sortant de pension, ne tarde pas à perdre sa timidité si le hasard lui fait épouser un homme riche qui satisfasse à tous ses caprices de toilette et de modes nouvelles. — Comment une jeune femme ne sentirait-elle pas un secret orgueil à se voir sans cesse l'objet de l'admiration et de l'adulation de tous les jeunes gens les plus à la mode, de tous les Lions les plus accomplis?



La vanité finit par prendre place dans le cœur le plus modeste :

Car pour être **LIONNE** on n'en est pas moins **FEMME** !

Quant au cavalier qui vient présenter ses hommages et qui vient faire le beau en débitant une foule de phrases superlativement prétentieuses et papillotantes, si Shakspeare l'entendait, il lui crierait sans doute : *Bien rugi, ô Lion!*

Il y a longtemps qu'on a bien exactement retracé la journée d'une Lionne en disant qu'elle *s'habille*, *babille* et *se déshabille*. — Vers midi a lieu le petit lever : les personnages qui assistent à cette scène importante, sont le coiffeur, la femme de chambre et l'ami de la maison.



Après trois petites heures, la toilette est ordinairement assez avancée, et notre Lionne met son cachemire vert-pomme pour aller procéder à ses occupations de la journée, c'est-à-dire pour aller visiter les magasins des plus célèbres marchandes de modes, ou pour aller faire déployer tous les tissus les plus élégants de chez Delisle ou de chez Gagelin; elle se fait toujours suivre par un gigantesque chasseur orné de moustaches de sapeur, d'épaulettes de tambour-major et de plumes de coq.



Le chasseur est, après le cachemire, ce qu'il y a de plus étoffé et de mieux... nous allions dire porté. — Tout le monde ne peut pas se permettre ce luxe, et c'est ce qui sert à distinguer la Lionne véritable du commun des banquières, des héritières et des rentières.

A mesure qu'elle perd de sa première jeunesse et de sa première fraîcheur, la Lionne éprouve plus vi-

vement encore le besoin d'attirer tous les regards et d'occuper tout un salon. — Aussi presque toujours se lance-t-elle dans la musique à notes perdues, et comme elle a pris beaucoup de leçons à vingt francs le cachet, elle s'imagine avoir du talent pour son argent.

Madame donne donc chaque semaine *une soirée nocturne*, où l'élite de la société parisienne se donne rendez-vous, et madame offre à ses visiteurs des glaces excellentes et des roulades de fort médiocre qualité, des romances très-fades et du punch au rhum très-fort. — On voit qu'il y a compensation, et tout serait pour le mieux si la Lionne consentait à ne pas trop jouer le rôle de la cigale en chantant pendant toute la soirée.

Le monde est ainsi fait, qu'il se lasse de tout, même d'entendre chanter dix-sept romances qui filent les unes après les autres, à l'instar du macaroni. — Franchement, il vaudrait encore mieux chanter dix-sept fois de suite la même romance, parce qu'alors, suivant l'ingénieuse remarque du saltimbanque Bilboquet, cette musique ferait indubitablement le plus grand plaisir aux personnes qui aimeraient cette romance-là.

Après avoir brillé pendant quelques années, la Lionne voit tout à coup s'éclipser sa gloire : une autre Lionne plus jeune, plus séduisante, vient lui ravir le sceptre de la mode. — Que voulez-vous ?

« *La mode* et les flots sont changeants ! »

La pauvre Lionne, qui, sur la foi des prospectus,

s'est mise à déjeuner tous les matins avec du *racahout des Arabes* pour conserver la fraîcheur et l'aimable embonpoint qui distinguent les princesses arabes, s'aperçoit un beau matin que le racahout a produit un effet trop merveilleux : un seul corset devient insuffisant pour contenir une taille qui menace de faire concurrence à celle de M. Lepeintre jeune.



Alors l'infortunée et engraissée Lionne, délaissée par la foule de ses courtisans d'autrefois, qui ne sont pas moins changeants que les flots, se voit réduite, pour toute distraction, à se jeter dans la dévotion et dans les petits chiens.

Hélas! qui reconnaîtrait jamais l'ex-femme à la

mode dans l'espèce de caricature qui se promène dans la grande allée des Tuileries en compagnie d'une collection de carlins, griffons, épagneuls et roquets ?



L'œil le plus exercé, l'artiste le plus habile, l'antiquaire le plus savant, aurait peine à reconnaître *une des ex-belles femmes de Paris !* — et il n'est pas un seul des moineaux des Tuileries qui ne se mette à fuir à tire-d'aile en apercevant ce vaste chapeau empanaché, qui d'ordinaire n'est bien porté que par les cerisiers, et encore pendant le seul mois de juin !

Quelquefois, au grand défaut des petits chiens, la Lionne sur le retour joint un autre défaut bien plus terrible encore, et surtout bien plus désagréable pour ses amis : — elle se fait dame de lettres !

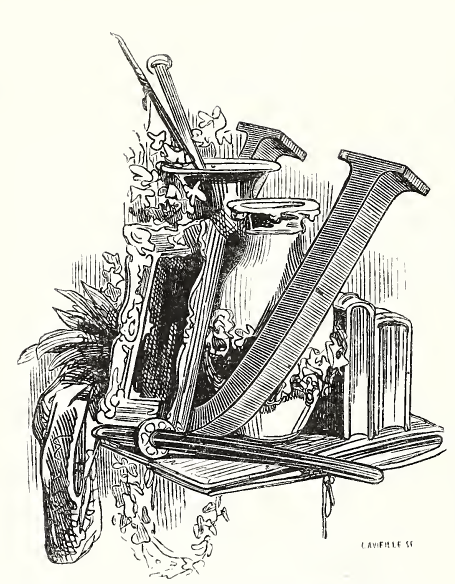
Il va sans dire que le genre d'articles ou de chapitres que cette dame affectionne le plus sont les *souvenirs.* — En effet, il faut toujours se casser un peu la tête pour inventer quelque chose de quasi-neuf,

tandis que les souvenirs sont à la portée de toutes les intelligences : il suffit de se *remémorer*. — Il faudrait être privé totalement de la bosse de la mémoire, si, quand on a passé par la Restauration, l'Empire, le Consulat, le Directoire et la République, quand on a connu tant de lieutenants de lanciers, de capitaines de hussards et de colonels de dragons, on ne parvenait pas à rédiger une foule de choses palpitantes d'intérêt. A chaque ligne, l'ex-beauté de l'Empire pousse un profond soupir, en se rappelant combien cette glorieuse époque avait été pour elle grosse d'événements!



Aussi la pauvre chère dame de lettres s'écrie : — « C'était le bon temps : les jeunes gens étaient galants ! »

LA PANTHÈRE.



NE confusion bien déplorable, pardonnable tout au plus aux personnes qui n'ont pas reçu les moindres notions d'histoire naturelle, fait confondre quelquefois dans le vocabulaire parisien la Panthère avec la Lionne. — Erreur, grave erreur qu'il nous appartient de signaler à l'attention de l'Europe entière. — Au premier aspect, un observateur novice peut commettre cette erreur; mais le

véritable amateur d'histoire naturelle ne se laisse pas dérouter par quelques points de ressemblance, et sait bien vite assigner leur véritable place à la Panthère et à la Lionne.

La Panthère, grâce à l'éclat de ses yeux chatoyants et de sa robe bariolée de diverses nuances, cherche souvent à usurper le titre de la souveraine de la mode. Comme la Lionne, elle se montre aux Tuileries, dans les avant-scènes de théâtres et dans les concerts publics avec tout l'attirail d'un luxe merveilleux; mais ce luxe, tout éblouissant qu'il soit, laisse cependant reconnaître son origine bien récente, et sous la peau de la prétendue Lionne on voit toujours percer le bout de l'oreille de la Panthère. L'exagération même de certaines modes suffit pour faire distinguer la femme du monde d'avec la dame d'un certain monde.

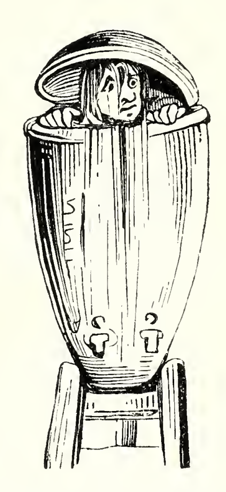


La Panthère est un objet de luxe, et, pour se permettre l'entretien d'une Panthère pur-sang, il faut être prince russe, milord des plus anglais, ou Français un peu banquier. Du reste, on doit rendre une justice à la Panthère, c'est qu'elle n'est pas tigresse; on peut l'apprivoiser très-facilement, pourvu qu'on lui donne une nourriture saine, abondante et recherchée, une cage très-jolie dans le quartier Notre-Dame-de-Lorette, quelques cachemires, pas mal de bijoux, un grand nombre de robes de soie, et une liste civile de cinq cents à mille francs par mois, à la générosité des personnes. De plus, comme la Panthère n'est pas superstitieuse, elle consent même à monter en calèche quand on la prie un peu pour en accepter une; elle ne craint pas que sa vertu verse en route.

L'amateur d'histoire naturelle qui se livre ainsi au dispendieux entretien de la Panthère, se nomme vulgairement un *Bienfaiteur*. Mais dans cette classe ingrate, bien qu'apprivoisée, il arrive, contrairement au proverbe, qu'un bienfait est souvent perdu, car la Panthère se pique rarement de constance et de fidélité. Que voulez-vous? c'est là une tradition qu'elle tient de Laïs, de Ninon de l'Enclos et même de madame Dubarri, qui, de son vivant, n'était rien autre chose qu'une Panthère royale.

Ce n'est pas tout bénéfice que d'être un amant heureux auprès d'une de ces dames, qui prétendent tenir beaucoup aux *convenances;* chose vraie, puisqu'elles tiennent à ne pas perdre par une impru-

dence les six mille ou les douze mille francs qui leur *conviennent* excessivement. Aussi, lorsque par un caprice extraordinaire le *Van Amburgh*, bienfaiteur attitré, s'avise de venir faire une visite à sa Panthère chérie au moment où elle ne l'attendait que fort peu, la pauvre Panthère, tout effrayée, supplie, au nom des convenances, l'amant heureux de vouloir bien se cacher n'importe où. Or, il arrive presque toujours que le *n'importe où* se trouve être un vaste réservoir destiné primitivement à n'être habité que par de l'eau filtrée. Deux heures de séjour dans ce liquide font faire des réflexions bien humides!



Cette position sociale est fort désagréable quand on n'était pas né pour être Triton ou Batracien. Après cela, quelquefois on joue de bonheur, et il se trouve qu'on n'a de l'eau que jusqu'aux épaules. On peut

alors s'écrier, à l'instar de Pantagruel : « Aye ! aye ! maudit bottier ! Voilà mes bottes qui prennent l'eau par le collet de mon habit ! »

Quand il sort de sa retraite, l'amoureux Triton, envahi par un débordement d'éternuements, ne songe guère à répondre aux agaceries de sa charmante Panthère, et c'est tout au plus s'il peut faire comprendre qu'il donnerait bien trente centimes afin d'avoir pour quinze sous de réglisse ; — c'est-à-dire que dans ce moment un épicier ne serait plus à ses yeux un homme, ce serait un dieu, — un dieu en casquette de loutre et en tablier bleu.



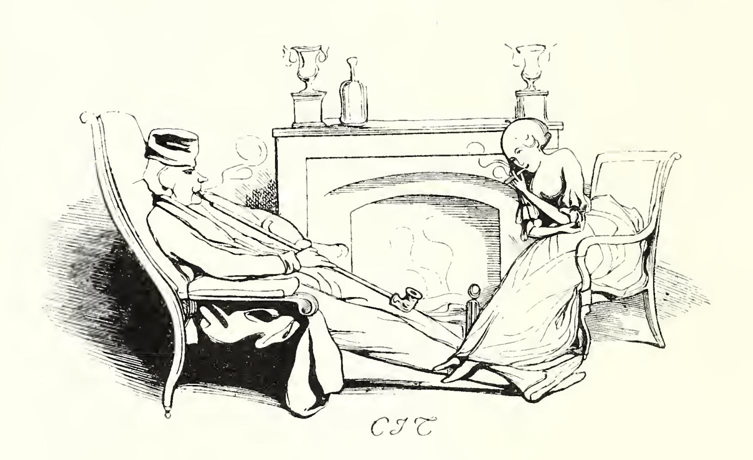
L'époque de l'année où la Panthère brille du plus vif éclat est le moment des bals masqués. Si la Lionne est la reine des fêtes du grand monde, en revanche, la Panthère est la reine des fêtes vénitiennes, asiatiques ou sauvages, qui se donnent chez Musard, à la salle

Ventadour et dans la plupart des théâtres de Paris. Si l'éducation de la Panthère n'a pas été très-soignée sous certains rapports littéraires (puisque, assez souvent, cette éducation n'a été poussée que jusqu'à la lecture exclusivement), — en revanche, elle est de première force sur toutes les *cachuchas* autorisées par le gouvernement. C'est vraiment une chose extraordinaire que de voir souvent une petite Panthère, fraîche et délicate, passer toute une nuit à danser, à sauter, à bondir, à rugir sans se lasser pendant une seule minute. Légouvé a oublié, dans son poëme du *Mérite des Femmes*, de mentionner la remarquable énergie dont elles savent faire preuve au bal Musard.

Hourra! hourra! gare à la Panthère, qui, costumée de la veste de velours noir du *débardeur*, s'élance pour prendre part au galop infernal, en faisant voler sa longue écharpe de cachemire jaune.

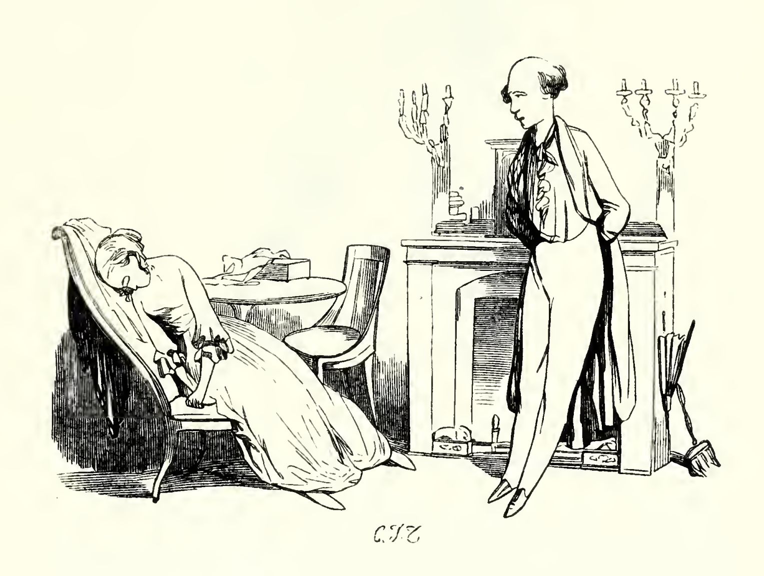


Pendant la belle saison, la Panthère, privée des délicieuses nuits vénitiennes, va dans les bosquets de Tivoli pour contempler la belle nature sous la forme d'ifs en verres de couleur. — En guise de rossignol, elle entend le cornet à piston! Les jours de pluie, la Panthère, obligée de rester au coin du feu, charme ses loisirs en fumant des cigarettes, tout comme un hidalgo castillan ou une femme de lettres française,



ou bien encore en pratiquant avec succès une horrible attaque de nerfs, lorsqu'on lui refuse un nouveau cachemire dont elle a un besoin indispensable. — Il n'est pas d'homme assez barbare pour résister à une attaque de nerfs, — à moins, pourtant, qu'on n'ait déjà employé auprès de lui ce moyen quatre-vingt-

sept fois, car il se permet de soupçonner la ruse lors de la quatre-vingt-huitième crise.

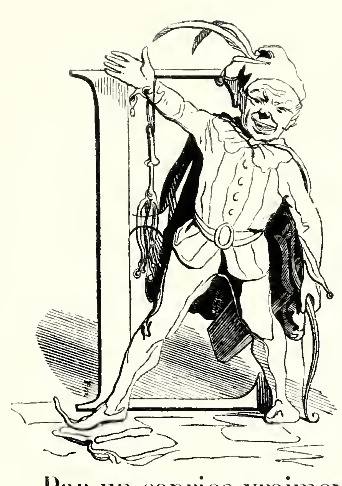


Hélas! les Panthères sont comme les roses, elles ne vivent que l'espace d'un matin. Une existence passablement andalouse, tempérée par une foule de bouteilles de champagne, n'est pas un régime recommandé par les médecins pour conserver longtemps la fraîcheur; aussi un beau jour, en procédant à sa toilette habituelle, la pauvre Panthère s'aperçoit qu'elle perd ses cheveux, et que, parmi le peu qui reste, il s'en trouve un assez grand nombre de blancs. Alors elle accuse le temps de cette noirceur.



Adieu les amoureux, adieu les belles toilettes, et, chose plus cruelle encore, adieu les *Van Amburgh* à mille francs par mois! L'infortunée Panthère gémit comme une colombe délaissée, et bientôt n'a plus pour ressources que de donner des leçons de *Cachucha* et de prendre des enfants en sevrage. Heureuse encore quand la pauvre Panthère, rencontrant par hasard un de ses courtisans du temps passé, et voulant essayer pour une dernière fois le pouvoir d'un sourire autrefois enchanteur, d'une œillade jadis assassine, n'entend pas murmurer par l'irrévérencieux ex-courtisan une épithète cruelle, un nom affreux, emprunté encore à l'histoire naturelle. Mais ce mot est si horrible, que nous n'osons pas l'écrire. Notre prédécesseur Buffon a été saisi du même scrupule, car, ayant eu à rédiger l'histoire du quadrupède en question, il l'a gratifié poétiquement du nom de *navire du désert!*

LE TIGRE.



N lisant ce nom ronflant et dévorant, n'ayez pas peur! Vous croyez sans doute qu'il désigne un être des plus cruels ! — eh bien, non; le Tigre parisien n'est rien moins que féroce, car la politesse et la soumission sont au rang des premières qualités qu'il doit posséder.

Par un caprice vraiment bizarre, la *fashion* a emprunté les principaux termes de son argot au Diction-

naire d'histoire naturelle, et a pris plaisir à choisir les noms des quadrupèdes qui d'ordinaire habitent les plus sauvages déserts. Elle agit ainsi même pour l'Opéra, où pourtant il n'y a rien de sauvage.

Lorsque les Lions du boulevard de Gand causent entre eux de leurs maîtresses ou de leurs grooms, on pourrait croire qu'ils parlent des pensionnaires du Jardin des Plantes. — C'est sans façon, mais du dernier bon genre.

Le Tigre est le jeune groom qui, orné d'une paire de guêtres en cuir jaune et d'une ceinture de même étoffe, a pour profession spéciale de se tenir perché derrière un cabriolet ou de monter à cheval pour suivre un tilbury à la distance de vingt-cinq pas. Le Tigre à cheval étant parfaitement inutile, il ne faut pas s'étonner que cette habitude soit aussi de l'extrême bon genre.

Toujours, par suite du même système, plus un Tigre est jeune, plus il est incapable de servir son maître en quoi que ce soit, et plus il est regardé comme précieux. On voit quelquefois sur le boulevard des Italiens de jeunes grooms qui semblent n'avoir pas encore été sevrés, et comme ils n'ont pas la force de marcher, on les place sur un des coussins du tilbury, sans avoir pris la précaution de les attacher. Aussi n'est-il pas rare d'entendre les passants crier au propriétaire du cabriolet : « Monsieur, Monsieur ! arrêtez donc !... Vous perdez quelque chose ! » Le Lion en cabriolet s'arrête, regarde de tous côtés, et reconnaît que la chose qu'il a perdue en route est son

jeune Tigre, qu'un léger cahot vient d'envoyer au milieu d'un tas de boue.



Le préfet de police devrait défendre l'usage du Tigre avant qu'il ait atteint au moins l'âge de huit ans. Il en est qui portent déjà des bottes à retroussis jaune avant d'avoir la moitié de leurs dents de lait. Parlez-moi d'un Tigre âgé de seize à dix-sept ans! voilà un gaillard taillé pour le cheval et pour la femme de chambre! Après Faublas, don Juan, Lovelace, Augerol et Arnal, je ne connais personne qui soit plus enclin à la séduction que le Tigre parisien.

Ah! malheureuse femme de chambre, que je te plains si tu as l'imprudence de risquer un seul œil sur

le groom qui, orné de son chapeau à cocarde noire, de sa veste jaune et de son grand gilet tigré, vient flâner



sous tes fenêtres en fredonnant l'air de *Joconde* ou du *Postillon de Lonjumeau!* Tiens bien ton cœur, bonne créature !... tiens-le à deux mains, car il est prêt à s'envoler sur les pas du volcanique séducteur ! Que voulez-vous? le Tigre se croit obligé de suivre les exemples de son maître le Lion! c'est là tout ce qu'il nous est resté des mœurs de la haute comédie.

Le Tigre en bas âge est à fort juste titre considéré comme un objet de luxe, car ce domestique nécessite

forcément l'emploi d'un autre domestique pour l'habiller, le débarbouiller et le hisser derrière le cabriolet. — Pourtant, lorsqu'il arrive à l'âge de sept ans, on se sert du Tigre pour lui faire porter des lettres, en ayant soin de faire accompagner le porteur d'un autre valet qui veille à ce que le Tigre ne soit pas écrasé par les omnibus ou dévoré par les chiens.



Du reste, il paraît que le Tigre est un meuble nécessaire dans la vie élégante, car toutes les nouvelles entreprises de voitures bourgeoises qui se sont formées depuis quelque temps ont eu grand soin d'annoncer au public qu'on trouverait dans leurs remises un assortiment de jeunes grooms, dont la location ne coûterait que *six sous* par heure. Les petits nègres sont tarifés à huit sous, et si l'on veut y mettre dix sous, ils sont garantis bon teint pour toute la journée.

Le jour où l'on organisa ainsi en grand l'exploitation du Tigre, il y eut une *presse* véritable sur les gamins de Paris, à l'instar de la presse qui se pratique à Londres lorsqu'on veut armer en toute hâte les

bâtiments de l'État. Je pense que le premier gamin auquel on demanda s'il voulait être *Tigre* fut étrangement surpris de la question, et la stupéfaction dut arrêter en chemin la pomme de terre frite qu'il était occupé à manger au coin du boulevard du Temple.



En un clin d'œil, la métamorphose du gamin en Tigre est complète; un petit chapeau orné d'une ficelle dorée remplace la calotte rouge, les souliers à cordons font place aux guêtres en cuir, et la blouse de rigueur se transforme en une redingote émaillée de larges boutons de métal. — Maintenant, fouette cocher! vous possédez derrière votre voiture un Tigre première qualité. Seulement, tâchez de ne pas passer sur le boulevard Bonne-Nouvelle, car le Tigre pourrait bien descendre comme un chat pour aller faire une partie de *pigoche* avec les anciens camarades qui

ont établi leur *club* devant le Gymnase-Dramatique, entre deux marchands de galette. Une fois entraîné par sa terrible passion du jeu de pigoche, le Tigre serait non-seulement capable d'oublier de rattraper sa voiture, mais encore il pourrait bien se faire qu'il se mît à jouer et à perdre jusqu'à ses guêtres en cuir et jusqu'à ses culottes jaunes. — L'infortuné ferait sa rentrée au bercail dans le costume de l'Enfant prodigue..., avec cette différence qu'il n'aurait rien gardé du tout, lui, pas même sa cravate, tandis que l'Enfant prodigue avait du moins gardé les troupeaux.

A l'âge de vingt ans, le Tigre passe valet de pied, et en cette qualité il a pour occupation de dormir sur une banquette dans l'antichambre, ou d'écouter aux portes,



à moins qu'il ne soit spécialement chargé du service

de la cave ; car, alors, il s'occupe à goûter soir et matin si le vin de son maître ne se gâte pas.

A trente ans, le Tigre passe valet de chambre, et à cinquante ans il passe portier.



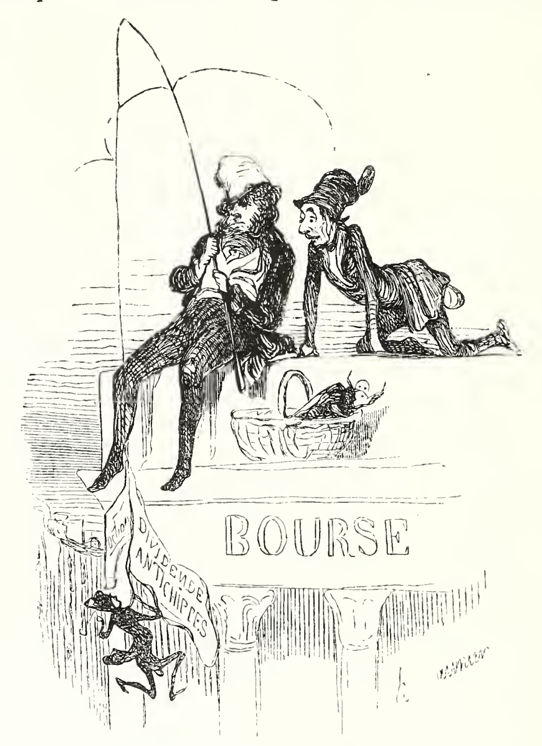
Une fois arrivé à cet échelon des grandeurs humaines, il ne passe plus rien du tout ; — il trépasse !

LE LOUP-CERVIER.

Détrompez-vous, si vous pensez que le Loup-Cervier de la classe des bipèdes a fixé son domicile dans la forêt de Bondy ou dans tout autre bois analogue; notre gaillard, méprisant les lapins, faisant fi des lièvres et crachant même sur le chevreuil, ne se met à pourchasser que de beaux sacs d'écus bien ronds et bien dodus. Aussi le Loup-Cervier parisien a-t-il établi son domicile au sein de la capitale, sur la place de la *Bourse*, ainsi nommée parce que c'est au milieu de ce carrefour que tous les Loups-Cerviers ont pris l'habitude de voler la bourse des petits rentiers, des actionnaires et autres pigeons. Le gouvernement, ne voulant pas laisser les pauvres Loups-Cerviers trop exposés aux intempéries des saisons, s'est empressé

de leur construire une vaste caserne; ce monument national est orné de trente-deux colonnes, de douze tuyaux de poêle, de deux tourlourous et d'une station d'omnibus.

C'est du haut de ce monument grec que le Loup-Cervier, non moins grec que le monument, tend ses filets dans lesquels viennent se jeter une foule de goujons, jobards et autres actionnaires, — et la friture est toujours abondante, attendu que notre gaillard a toujours pour habitude de pêcher en eau trouble.



Le Loup-Cervier n'a qu'une pensée, qu'un mobile,

qu'un but, qu'un Dieu : *l'argent*. — Parlez à cet homme des événements les plus tristes, des catastrophes les plus grandes : son cœur ne s'en émeut que si cela peut faire baisser la rente. On sait que le Loup-Cervier s'est réjoui de la bataille de Waterloo, car elle fut l'occasion d'une hausse de cinquante centimes! Il faut avouer que l'on n'est pas fier d'être Français quand on contemple les colonnes de la Bourse!

La hausse ou la baisse, voilà un thermomètre universel à l'aide duquel notre gaillard mesure tous les malheurs qui peuvent venir fondre sur sa patrie. Mettons dans un des plateaux d'une balance la vie de cent mille hommes et l'honneur de la France, le Loup-Cervier jette dans l'autre plateau un sac de mille francs, et comme le poids du métal l'emporte de beaucoup, tout est pour le mieux dans le plus mauvais des mondes possibles. Cette maxime, tirée de la philosophie du docteur Pangloss, est vieille, mais guère consolante!

Bien plus, le Loup-Cervier adore les catastrophes, les bouleversements, et tout ce qui peut amener quelque crise fatale à la France, pourvu qu'il en soit prévenu le premier pour pouvoir jouer à la baisse, et il a un tact merveilleux pour deviner toutes les dépêches télégraphiques;—puis, au besoin, il a ses pigeons voyageurs. — Grâce à ses pressentiments télégraphiques et à ses courriers ailés, il se livre à une foule d'opérations et de floueries fort avantageuses; car le pigeon n'a pas seulement été inventé pour être mis à la crapaudine.



Après cela, vous me direz que tous ces vols audacieux doivent avoir un terme, et que la justice de notre belle patrie finit par ouvrir son œil sur les scandaleux tripotages de ces boursi-chippeurs. — Vous avez parfaitement raison, la justice ouvre son œil, mais elle s'empresse de le refermer aussitôt après

avoir nommé un juge d'instruction qui n'instruit rien du tout.

Par exemple, si un pauvre diable s'avise de voler un pain chez un boulanger, sous le prétexte qu'il n'a pas mangé depuis trois jours, la main de la justice n'y va plus de main morte, elle empoigne parfaitement notre homme, et la société est vengée! — Ah! mais!



Du reste, il ne faut pas croire que le cœur du Loup-Cervier soit inaccessible à toute émotion : il éprouve

au moins une fois par jour le besoin de contempler, de serrer dans ses bras, d'embrasser tendrement les charmants sacs de toile qui renferment ses écus, et de presser contre son cœur le portefeuille vert qui a le ventre gonflé d'une foule de délicieux billets de banque.



Quand il a des petits, le Loup-Cervier se montre bon père, il les fait vacciner et paie exactement les quartiers de pension au collége Louis-le-Grand. Il a bien l'intention d'aller les embrasser de temps en temps; mais la rue Saint-Jacques ne se trouve pas sur le chemin de la Bourse; puis les émotions trop vives sont dangereuses, elles font venir les larmes dans les yeux, et quand on fait une addition en pleurant, on y voit trouble. Or, l'actionnaire doit seul voir trouble dans les comptes du Loup-Cervier.

Le Loup-Cervier se montre plus aimable pour sa femme; mais la générosité qu'il lui témoigne est encore une manière d'exploiter le public. Cet excellent

époux a toujours soin de couvrir son intéressante moitié des cachemires les plus riches, des robes les plus magnifiques et des plumes les plus ondoyantes, afin que le public, en la voyant passer, se dise : « Dieu ! que cette femme est toujours bien mise ! Son mari doit être bien riche ! » Plus le Loup-Cervier approche du moment où il s'apprête à faire un voyage à Bruxelles, et plus il couvre sa femme de dentelles et de bijoux. D'ailleurs les bijoux et les dentelles s'emportent très-facilement, et l'on peut même bénéficier dessus en les revendant à Bruxelles...., quand on les a achetés à crédit à Paris.

Le Loup-Cervier adore toutes les entreprises gigantesques et nationales. O Dieu ! les entreprises nationales ! il n'est rien qu'il ne fasse pour elles, à condition qu'il y gagnera beaucoup d'argent. Il prend immensément d'actions dès l'origine de l'affaire; mais il se garde bien de les conserver. Lorsqu'il a tout accaparé, le prix de ses actions s'élève, et il les revend immédiatement avec un bénéfice agréable. Il sait parfaitement qu'il en est du *jeu des actions* comme du jeu de *petit bonhomme vit encore :* il faut se hâter de repasser de main en main le morceau de papier tant que *la petite action vit encore.* Elle finit toujours par s'éteindre entre les mains d'un pauvre diable qui n'y voit que du feu. — Le tour est fait, et l'on passe à un autre.

Lorsqu'il est encore jeune, le Loup-Cervier, qui jouit nécessairement de la considération des contemporains de son quartier, puisqu'il est riche, ne manque

presque jamais d'être honoré des suffrages de ses chers camarades de la garde nationale ; d'autant mieux, que les chers camarades, en nommant au grade de capitaine l'honorable Loup-Cervier, espèrent qu'il ne pourra pas refuser de leur escompter leurs effets. Ils regardent leur nouvel officier comme un capitaine trésorier.

Après le corps martial des avocats, il n'est pas de classe qui fournisse des capitaines à tenue plus baroque et plus risible que la classe des Loups-Cerviers. Ces derniers ne prennent jamais leurs armes sans prendre aussi leurs lunettes.



Le Loup-Cervier n'éprouve pas toujours la nécessité d'aller finir ses jours à Bruxelles. Il reste dans la France, dans sa belle patrie, quand les affaires vont bien pendant une dizaine d'années. Ce léger laps lui suffit pour s'économiser ce qu'il appelle une fortune *honnête*, sans doute par ironie.

Alors il achète une belle propriété, il dit adieu à la Bourse, il vit en galant homme, il est électeur, membre du jury, il se montre très-sévère vis-à-vis des petits voleurs, il s'abonne à l'Opéra et charme sa vieillesse en lorgnant les jeunes Rats du corps des ballets.



LE MERLAN.

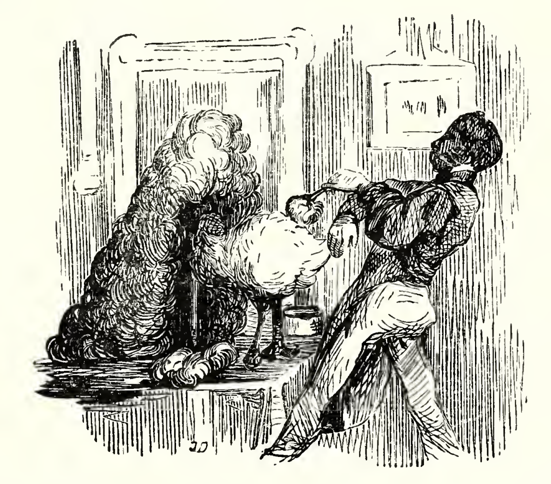


VEZ-VOUS déjà remarqué avec quel respect et quelle sollicitude les plus notables familles de France et les plus anciennes corporations de notre belle patrie conservent de siècle en siècle les blasons, les titres ou les sobriquets qu'elles tiennent de la générosité des rois ou des peuples? Le *Merlan* est une preuve frappante de ce que nous venons d'avancer.

Depuis environ un demi-siècle, les années ont succédé aux années, les flots ont succédé aux flots; mais les perruquiers n'ont pas succédé aux perruquiers. Eh bien! quoique le coiffeur moderne n'ait pas tous

les droits requis pour porter le beau nom de Merlan, puisque ce titre exige impérieusement l'emploi journalier de la poudre ou de la farine, le descendant du perruquier a voulu continuer à se parer de l'étiquette de ses aïeux; il l'a voulu impérieusement..., et les gamins de Paris ne s'y sont pas opposés.

Va donc pour Merlan! Mais, hélas! que le Merlan de 1839 est loin d'avoir l'aspect pittoresque du Merlan de 1780! Qu'il était beau le perruquier d'avant la révolution, lorsqu'il allait verser à domicile des torrents de farine sur les ailes de pigeon, sur les crapauds, sur les catacouas et autres ornements de l'époque! le coup d'œil offert alors par le Merlan dans l'exercice de ses fonctions était vraiment magnifique, surtout lorsque, comme perruquier du duc de Duras, il appartenait à une famille originaire du Congo.



L'usage journalier de la guillotine ayant rendu les

perruques et les queues fort incommodes, la farine fut promptement balayée par nos tourmentes révolutionnaires; la poudre fut obligée de rentrer en elle-même. Alors le pauvre Merlan fut frit!

C'est à peine si, dans le fin fond de la Bretagne ou dans le fond très-peu fin du Marais, on trouve encore un vieux fragment de l'ancien régime qui a juré de conserver jusqu'au tombeau les idées et la coiffure de l'année qui précéda la convocation des notables. Un vieux Merlan, contemporain de la même époque, vient chaque matin procéder à la toilette de ce chef



fidèle. Tout en se livrant à cette occupation, le perruquier cause avec le marquis des différents personnages de la cour de Louis XV; ces souvenirs ragaillardissent le Merlan et le porte-queue, et c'est ainsi

Que ces deux vieux débris se consolent entre eux.

L'ancien Merlan était réellement un homme précieux; il peignait, coiffait, poudrait, rasait, lavait et

cancanait, tout cela pour six sous! Si on l'en avait bien prié, il aurait même taillé les ongles et coupé les cors. Trouvez donc aujourd'hui un factotum pareil, et pour six sous encore! Le Merlan moderne prend quinze ou vingt sous rien que pour *rafraîchir légèrement l'extrémité des tubes capillaires,*—traduction libre, pour vous couper un peu les cheveux. Heureux lorsqu'il ne vous rafraîchit pas en même temps le bout des oreilles !

Le perruquier, qui courait la ville du matin au soir, ramassait une foule de nouvelles, et en inventait encore davantage, si bien qu'il remplaçait un abonnement à la *Gazette de France* ou au *Mercure;* enfin, immense agrément de l'ancien perruquier, il était la cheville ouvrière d'une foule d'intrigues galantes. Il y avait du Figaro dans chacun de ces industriels; car, après tout, Figaro lui-même n'était qu'un Merlan de Séville.

Notre perruquier-barbier avait encore un avantage sur le barbier-coiffeur de nos jours : c'est qu'il offrait toujours à son client le choix entre le *pouce*, l'*œuf* ou la *cuiller*, c'est-à-dire qu'il lui demandait si, pour aider à la barbification et soutenir les parties de la joue tant soit peu rentrantes, il désirait qu'on lui introduisît dans la bouche une cuiller, un œuf ou tout simplement le pouce. — Il est bien entendu que le prix variait un peu, suivant le plus ou moins de luxe de ces accessoires. Le simple pouce était ce qu'il y avait de meilleur marché, de plus vulgaire; mais, après tout, il avait bien son charme et sa commodité.

Lorsque, dans le cours de l'opération, le perruquier maladroit s'écriait : « Aïe ! aïe ! je viens de me couper le pouce ! » la personne qui se faisait barbifier savait immédiatement à quoi s'en tenir sur sa joue, et, sans avoir besoin de consulter un miroir, voyait immédiatement l'entaille de la joue en regardant la coupure du pouce. C'était séduisant.

Les Merlans de nos jours n'ont plus ces délicates attentions pour leurs clients, et ils ne les rasent plus au pouce, parce qu'ils craignent... de se couper le doigt.



Autant un Merlan ancien était poudré, pommadé et enfariné, autant le Merlan moderne est toujours frisé, brossé et lustré. L'habit gris a fait place à l'habit bleu à boutons ciselés, et la *moelle de bœuf* s'est transfor-

mée en *Pommade du chameau.* Bien plus, dans cette régénération complète, le Merlan a même perdu la loquacité qui jadis était son plus bel apanage; au lieu de narrer une foule d'histoires et de cancans, il s'est abonné à deux ou trois journaux politiques, et si par hasard il prend la parole, c'est pour donner son opinion sur la question des sucres, sur la question de Suisse ou sur la question d'Orient. A travers les embarras de son éloquence, il est quelquefois difficile de démêler l'opinion du coiffeur, tant ses déductions politiques sont ordinairement tirées par les cheveux.

Du reste, les salons pour la coupe des cheveux sont maintenant de véritables boudoirs asiatiques qu'envierait un prince des *Mille et Une Nuits.* — C'est très-mollement sur un divan voluptueux que le Merlan attend ses pratiques. — Quelquefois même, pour charmer ses ennuis, il fume à l'aide d'un *Tchibouque* venu en droite ligne de Constantinople, par un marchand de pastilles du sérail de la rue Vivienne.



Il est rare que le Merlan n'ait pas inventé une pommade ou une eau spéciale; aussi cherche-t-il sans cesse quelque nouveau secret chimique capable d'éclipser l'huile de Macassar, et de faire pâlir la pommade *Mélaïnocome*



Ambitieux! pourquoi chercher à en savoir plus que tes pères, plus que les respectables Merlans du temps de la convocation des notables? — Suis donc tout simplement leurs vénérables exemples; — pour faire de la véritable pommade de graisse d'ours, ils prenaient de la moelle de bœuf; — et le public ne s'en trouvait pas plus mal, — ni les ours non plus!

LA MOUCHE.

MONSIEUR, vous conviendrez sans doute avec moi qu'assurément la Mouche n'est pas une des plus belles créations de la nature; il y a beaucoup mieux. — La Mouche est un petit insecte assez laid, mais fort incommode, qui bourdonne sans cesse à toutes les oreilles, sans distinction d'âge, de sexe ou de position sociale, et qui souvent ose s'attaquer aux nez eux-mêmes. — Chose horrible ! les nez couronnés n'en sont pas plus exempts que les nez surmontés d'un simple bonnet de coton. — Voyez ce bon bourgeois

> Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne.
> (*Ruy Blas.*)

Il est tourmenté en ce moment par une Mouche qui ne

respecte pas son sommeil, et qui lui cause sans doute le plus affreux cauchemar.



Eh bien! peut-être cette Mouche nasicide ne craindra pas d'aller tout à l'heure s'attaquer à un nez royal, et deviendra une effroyable *régivore!* — Malheureuse France! malheureux nez!

Quelque insupportable que soit la Mouche-Insecte, ce n'est rien auprès de ce qu'est la Mouche-Bipède. — Vous êtes trop bien élevé sans doute pour ne pas savoir la signification de ce mot en langage français et policier. — Votre précepteur, pour peu qu'il ne vous ait pas volé votre argent, a dû vous apprendre qu'un jeune homme doit se garer principalement de trois choses à Paris: — des voleurs, des cabriolets et des Mouches.

Se levant tous les matins avec l'idée fixe de sauver le gouvernement de quelque grand péril, les Mouches se consultent entre elles pour savoir comment elles arriveront à cet heureux résultat; et comme elles ont une admirable logique, ces Mouches se disent: — « Pour sauver le gouvernement, tâchons d'abord de

le mettre en péril ; préparons donc une bonne petite conspiration, ou une délicieuse petite émeute ! » et,



chose remarquable, depuis l'invention du monde et des émeutes, il s'est toujours trouvé une foule de gens fort naïfs qui donnent dans les panneaux grossiers tendus par ces oiseleurs. — De même que les alouettes prises ne servent pas d'exemple à celles qui volent encore joyeusement dans les airs, de même les oiseaux qui sont insérés dans la cage de la Con-

ciergerie ou de Sainte-Pélagie n'empèchent pas que vingt-quatre heures plus tard d'autres viendront tomber dans le même filet. — Si ça les amuse, je n'ai plus rien à dire, car tous les goûts sont dans la nature; mais, franchement, le goût de la Conciergerie me semble bien dépravé!

Tant pis pour vous si vous servez de compère!

De même que le Solitaire, et beaucoup mieux encore que le Solitaire, la Mouche sait tout, voit tout, entend tout, est partout! — Dans les cafés comme sur les places publiques, dans les théâtres comme dans les églises, lorsque l'on voit un rassemblement de cinq personnes, on peut être sûr que dans ce nombre se trouve au moins une Mouche, — à moins, toutefois, qu'il y ait quatre Mouches.

Donner le signalement de la Mouche serait une chose impossible, attendu que la première qualité exigée de tout individu qui se met sur les rangs pour tenir cet emploi, consiste à savoir se travestir et se grimer comme un comédien. — Néanmoins, un œil un peu exercé peut reconnaître dans la foule l'espèce de Mouche la plus vulgaire, celle qui n'a ses entrées que dans les passages, sur les boulevards et les places publiques. — Une redingote boutonnée jusqu'au col crinoline, un chapeau de la troisième jeunesse, des bottes dont les talons se donnent un air penché, une canne non à pomme d'or, et surtout un œil *suì generis*, composent d'ordinaire le signalement du philosophe qui observe ses contemporains à raison de quatre francs par jour.



Le peuple de Paris a un peu altéré le nom primitif de la Mouche, et en a fait le mot *Mouchard;* mais cette petite variante n'a rien changé aux sentiments de respect et de vénération que tous les Français ont toujours eus pour les philosophes qui font ainsi profession d'étudier le caractère et les démarches des personnes qui leur ont été recommandées par le philosophe en chef de la rue de Jérusalem.

Labruyère n'était qu'un bien pauvre observateur en comparaison de ces gaillards-là. — Du reste, nous en faisons notre compliment bien sincère à Labruyère.

Il est encore d'autres Mouches qui se répandent

chaque jour sur Paris, et qui partent de la même ruche, du quai des Orfèvres; mais ces Mouches, sans être positivement mielleuses, ont un aiguillon qui les rend reconnaissables. — Ces Mouches de ville ne peuvent pas passer leur journée à butiner de fleur en fleur; elles se contentent d'empoigner tout ce qui se rencontre sur leur passage : c'est ce qui leur a valu le nom de *serre-gens*.



Les Mouches ayant surtout la recommandation de surveiller les personnes qui sont censées vouloir le renversement du gouvernement, il s'ensuit qu'elles ne surveillent que médiocrement les voleurs, et qu'elles laissent parfaitement tranquilles les personnes qui ont, dans les rues, des discussions un peu vives. — Les Mouches s'éloignent froidement en se disant : — «Bah!

ce n'est rien, ce sont deux amis qui s'expliquent! »

Il est encore une espèce de Mouche qui bourdonne sans cesse dans toutes les administrations du monde; mais cette Mouche du moins n'est pas d'une espèce ignoble, elle n'est que ridicule et fatigante. — Nous voulons parler de la Mouche du coche, du bavard qui s'agite sans cesse, qui babille encore plus, et qui ne fait rien du tout. — Ce qui ne l'empêche pas de se vanter de tirer le char ou le coche de l'état.

Après tout, il vaut encore mieux être en relation avec la Mouche du coche qu'avec un individu qui prend la mouche à tout propos. — Si vous invitez un monsieur à dîner, après lui avoir fait une foule de politesses, au moment même où vous payez la carte, mon gaillard trouve moyen de se fâcher tout rouge sans le moindre prétexte, et vous saute au cou, à l'instar d'un tigre. Ayez donc des amis qui, au dessert, s'en prennent ainsi à votre pomme d'Adam!



Franchement, c'est à dégoûter de l'amitié!

Ainsi donc, si vous aimez à vivre en paix, tenez-vous toujours à l'abri de toutes les Mouches du monde, car la meilleure ne vaut rien. — Et, comme il est à remarquer que c'est la corruption qui engendre toutes les espèces de Mouches, ne restez jamais dans le voisinage ni d'un melon qui commence à se gâter, ni de ministres corrompus.

Ou bien ayez soin de vivre comme un ours, de fermer vos portes et de tirer vos rideaux, — et encore je ne jurerais pas que l'œil de la Mouche ne viendrait pas se coller contre le trou de la serrure.



LA CIGALE.



N père de famille qui veut assurer à ses enfants un avenir bien doré n'a qu'à leur faire apprendre la musique. Il est reconnu aujourd'hui que le moindre *ut de poitrine*, fût-ce même un roquet d'ut, rapporte à son propriétaire autant qu'une recette générale. On a cent mille francs dans le gosier, les canards compris. Il ne

s'agit que de les faire sortir..., nous parlons des cent mille francs.



Du reste, il paraît que les pères et mères de notre époque avaient suivi nos conseils avant que nous les eussions donnés; de là le grand nombre de chanteuses ambulantes qui circulent depuis quelques mois dans les rues de la capitale, en se livrant à une foule de notes et de roulades qui, comme dit Arnal, font frémir la nature. Les jeunes personnes qui n'obtiennent pas des engagements de *prima donna* vont donner des concerts publics dans les cafés borgnes et dans les estaminets aveugles. Nous ne craignons pas de donner à ces établissements la qualification d'*aveugles*, attendu que l'usage des yeux y est totalement interdit par la fumée du tabac, fumée que, dans la plupart, on ne parvient pas même à couper au couteau.

Vu le chant perpétuel auquel se livrent ces pauvres

chanteuses, elles ont reçu des estaminets le nom parfaitement juste de *Cigales;* c'est même à peu près la seule chose juste que l'on trouve en elles.

L'important pour la Cigale est de chanter selon le ton de la société dans laquelle elle se trouve, et c'est ce qui explique pourquoi le ton de sa voix est en général fort mauvais.



Parce qu'elle ouvre la bouche à l'instar de M. Duprez, la pauvre Cigale croit avoir toute la méthode du célèbre ténor. Puis, autre déplorable habitude, elle chante toutes les romances, même les plus tendres et les plus mélancoliques, sur un air qui se rapproche beaucoup de la *Marseillaise*. Règle générale, la Cigale ne chante que des romances.

Comme chacune de ces romances ne se paie ordinairement que ce qu'elle vaut, c'est-à-dire deux sous, on voit qu'il faut que la malheureuse Cigale se livre à un nombre immodéré de sérénades pour faire sortir de son gosier les cent mille francs qui y ont été placés par la nature.

Étonnez-vous, après cela, si la pauvre Cigale n'imite pas la fourmi et ne porte pas à la caisse d'épargne une foule de pièces de monnaie pour s'aider à passer l'hiver de la vie, cette saison désagréable où il neige des cheveux blancs et où il pleut des rhumatismes et des catarrhes! Car, hélas! tout n'est pas roses dans la vie, tout n'est pas jasmin dans l'existence; le philosophe Bilboquet avait déjà fait cette remarque avant nous; mais, pour être vieille, elle n'en est pas moins désolante. — O Providence! pourquoi n'as-tu pas fait naître tous les hommes avec quinze mille livres de rentes? car tu le pouvais, du moins je me plais à le croire.

Quand une Cigale a pris sur sa recette quotidienne tout ce qui lui est strictement nécessaire pour sa nourriture, pour sa toilette, c'est à peine s'il lui reste six sous pour payer le raccommodage d'une corde de sa guitare, et huit sous pour les petits verres qui entretiennent les cordes de sa voix.

Mais à défaut de quinze mille livres de rentes, la Providence, qui s'occupe des plus petits détails de la création, n'a pas voulu que la pauvre Cigale traversât seule le désert de la vie, et, dans son inépuisable bonté, elle lui a donné un ami qui l'accompagne

non-seulement dans la traversée de ce désert, mais encore sur le violon.



Vous avez ci-dessus le portrait de cet être chéri, qui au premier aspect peut ne pas vous sembler très-joli garçon, mais qui, lorsqu'on le regarde plus attentivement, paraît véritablement hideux. Du reste, cet artiste compense bien les désagréments de son physique par les agréments de son moral : il est plein d'attentions délicates pour sa compagne, il lui épargne toujours la peine de porter les recettes; ce poids, vu sa nature de billon, serait trop lourd pour la poche d'une faible femme. Enfin, il la rend parfaitement heureuse, si ce n'est qu'il la bat comme plâtre toutes les fois qu'il a le malheur d'avoir un peu bu; or, il a ce malheur toutes les fois qu'il a le bonheur d'avoir

quelques sous dans la caisse. Après cela, qui n'a pas ses petits défauts?

Lorsque la Cigale, par suite des circonstances atmosphériques et alcooliques, a totalement perdu sa voix, lorsqu'il ne lui reste plus le plus petit sol, au lieu d'aller crier famine chez la fourmi sa voisine, ce



qui ne l'avancerait pas beaucoup, elle préfère utiliser l'assurance et l'aplomb qu'elle possède devant le public pour se livrer à d'autres exercices non moins agréables; seulement, au lieu d'être chromatiques, ils sont acrobatiques.

Pour prouver que les poids portés par elle ne sont pas frauduleux, l'ex-Cigale offre à toutes les dames de l'aimable société de vouloir bien essayer la même expérience.

Quant au compagnon fidèle de l'ancienne chanteuse, plutôt que d'abandonner sa passion, son *amante*,

il a saisi un sabre et se l'est enfoncé dans le gosier... ; (ne craignez rien, personnes sensibles que je vois frémir !) il se l'est enfoncé dans le gosier sans douleur !... et ça ne l'empêchera pas de faire passer journellement une foule de petits verres par le même chemin que le sabre.



Quand on a travaillé ainsi pendant soixante ans, on meurt sans crainte comme sans regret. Dans la vallée de Josaphat, au jour du jugement dernier, la Cigale, interrogée sur ce qu'elle a fait pendant sa vie, pourra dire : « J'ai chanté 347,687 romances, j'ai avalé 9,947 épées et 37,483 petits verres ! »

Tout le monde avouera que voilà une vie et un gosier bien remplis !

LE CANARD.

Il est à remarquer qu'autant le Canard de basse-cour, escorté de son ami intime le navet, est agréable à la majeure partie des palais français, autant les Canards des ruisseaux parisiens, de même que les Canards que se permet un ténor intimidé, sont insupportables à la totalité des oreilles de la même nation.

En province, on ne connaît qu'une seule espèce de Canard, et c'est la bonne,

celle dont nous avons parlé en premier lieu. — La profession de crieur public est totalement inconnue même dans les chefs-lieux les plus importants, dans les villes bénies du ciel qui possèdent un préfet, un directeur de spectacles et un capitaine de gendarmerie.

Ce n'est qu'à Paris seulement que la corporation des Canards a été reconnue comme étant un des besoins de l'époque et comme le produit d'une civilisation excessivement avancée. — Du matin au soir, le Canard parcourt toutes les rues de la capitale en criant à tue-tête l'annonce d'une foule d'événements non moins étonnants que mirobolants, le tout avec l'autorisation de M. le préfet de police, et avec une voix qui n'appartient réellement qu'à cette institution. (Nous parlons de l'institution des Canards.)

Il n'est pas besoin, je pense, d'expliquer pourquoi les crieurs publics sont connus dans la société sous le nom de Canards.—La ressemblance du cri du volatile et du bipède suffirait seule pour justifier le choix de ce nom; mais le Canard citadin possède encore avec le Canard champêtre l'habitude spéciale de descendre le fleuve de la vie le long de tous les ruisseaux qu'il rencontre.

Enfin, troisième point de ressemblance, le crieur public, pas plus que son homonyme, ne s'aventure jamais à marcher seul pour entreprendre sa promenade habituelle.— Il est toujours escorté au moins de sa Cane, c'est-à-dire de son épouse, épouse non moins laide que chérie.



Par exemple, notre impartialité nous fait un devoir de constater une différence remarquable qui existe entre le Canard citadin et le Canard marécageux relativement à la boisson. — Autant celui-ci aime à se gargariser le gosier avec de l'eau plus ou moins claire, autant celui-là aime à déguster un vin plus ou moins trouble. — Mais que voulez-vous? tous les goûts sont dans la nature, celui de l'eau de mare comme celui du vin de Suresne. — Les Français et les Canards sont libres, la Charte l'a déclaré (article 1er, édition de 1830).

A propos, ceci nous fait penser que nous devons vous faire remarquer que, par suite de je ne sais plus quelle figure de rhétorique, on a aussi donné le nom générique de Canard à toutes les histoires merveilleuses, à tous les contes, à tous les cancans gouvernemen-

taux que l'on imprime pour amuser tous les jobards en général, et tous les jobards français en particulier. —Demandez à n'importe quel gouvernement : il vous dira que le Canard en question est encore un des besoins les plus réels de notre époque. — Plus on lance de Canards dans la circulation, plus on amuse le public et plus on détourne son attention des sujets auxquels on ne juge pas convenable de le laisser réfléchir trop longtemps.

Le *serpent de mer* a absorbé l'attention des gardes nationaux français à cinq ou six reprises différentes, et quand ils lisaient la description de ce fameux reptile , ils ne songeaient guère à demander le suffrage universel.



A Rome, les empereurs avaient grand soin de distraire le peuple au moyen des jeux du Cirque.

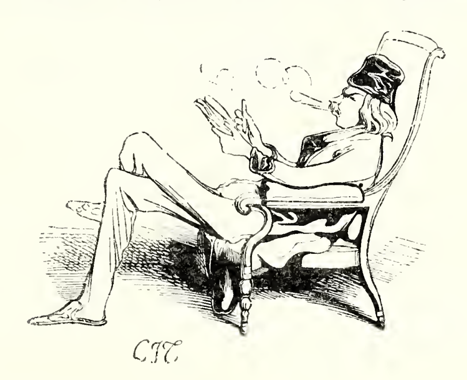
En Espagne, on offre à chaque instant des combats de taureaux; à Naples, les dangereux lazzaroni sont continuellement distraits par le spectacle de Polichinelle ; en France, on emploie avec le plus grand succès et la plus grande économie le simple Canard!—Aussi, Dieu sait le nombre des Canards politiques, littéraires et commerciaux qui ont été mis en circulation rien que depuis une dizaine d'années ! — Le *chou colossal* et le *brigand Schubry* ne sont que des roquets de Canards auprès des Canards officiels.

Le grand secret de tous les gouvernements du monde consiste à lancer le Canard avec adresse et à plumer le coq sans le faire crier.



Mais ceci est de la *haute comédie*. Laissons donc ce sujet, et revenons tout simplement au Canard des ruisseaux, au personnage qui approvisionne de nouvelles toutes les portières, toutes les écaillères, toutes les fruitières, et, en général, toutes les cancanières de la capitale.

Aujourd'hui, le journal Canard par excellence est le *Moniteur Parisien ;* il compte à lui seul une centaine de crieurs qui, vers huit heures du soir, s'échappent par volées du quartier-général de la rue Grange-Batelière. Ils se mettent à glapir avec un fausset remarquable le sommaire des *nouvelles intéressantes* que contient le numéro du jour en faveur du peuple français. Règle générale, le numéro du jour ne contient jamais que des *nouvelles intéressantes.* — Quand même il n'y aurait pour tout événement extraordinaire, dans le numéro en question, que deux lignes annonçant qu'un gamin a manqué de se noyer en baignant un chien auprès du Pont-Neuf, c'est-à-dire qu'il s'est mouillé jusqu'à la ceinture en mettant le pied dans un trou, aussitôt le Canard se met à crier à tue-tête : — « Voici le grand malheur arrivé aujourd'hui au Pont-Neuf à un particulier bien connu dans Paris..... Aââchetez le journal ! » — Et le naïf bourgeois, qui, séduit par l'appât de cette nouvelle extraordinaire, se décide à dépenser trois sous, s'aperçoit, l'instant d'après, qu'il a été mystifié.



Ce qui fait que le même bourgeois achètera le lendemain le même journal, attendu que cette fois le Canard annonce une *grrrrrande dépêche télégraphique d'Orient*..... Or, cette grande dépêche annonce que..... l'on n'a rien à annoncer.

Le jour de l'ouverture des Chambres et le jour où la Cour d'assises rend un arrêt contre quelque grand criminel, le Canard se multiplie à l'instar des sauterelles d'Égypte; toutes les rues en sont obstruées. — On a beau se fourrer une livre de coton dans les oreilles, on a la tête brisée par les cris invariables de « *Voici le superrrbe discours du rrrrrroâââ, tel qu'il a été prononcé aujourd'hui en faveur du peuple frrrançais!* » ou bien « *Voici le grrrrand arrêt de mort rendu par la Cour d'assises en faveur d'un particulier bien connu dans Paris!... Ça ne se rend qu'un sou!* »

Quand le nombre des années et un plus grand nombre encore de petits verres et de grands verres d'eau-de-vie ont détérioré la voix du Canard, il ne se décide pas pour cela à quitter ses chers ruisseaux, et, faisant emplette d'une clarinette, il emploie le peu de souffle que lui a laissé la nature à tirer de cet instrument, autorisé par la préfecture de police, des sons lamentables qui vont droit au cœur en perçant les oreilles, et qui attendrissent même les personnes atteintes d'une profonde surdité. Voilà ce qu'on peut appeler une existence aussi uniforme que possible: — Né Canard, il a vécu de Canards, et il meurt au milieu d'un Canard!

Après cela, il serait aussi impardonnable de ne pas classer parmi les Canards ces mirobolantes annonces de tous nos charlatans modernes, et Dieu sait si nous en manquons, surtout parmi les médecins !



O Hippocrate ! toi qui te contentais de faire avaler à tes malades de simples pilules, tu ne te doutais guère que tes prétendus élèves commenceraient par faire avaler à ces mêmes malades de monstrueux Canards !

LE PIGEON.

Nous pouvons nous écrier avec l'auteur des *Orientales*..., en faisant toutefois subir à son vers une légère modification qui le change tout à fait :

Hélas que j'en ai vu..... plumer de ces Pigeons !

Infortunés *Pigeons!* combien d'entre vous ont servi de pâture aux *Loups-Cerviers* de la place de la Bourse! et comme vous avez été plumés et fricassés, surtout dans les deux années qui viennent de s'écouler! Il faut que la race des Pigeons soit réellement bien féconde, pour avoir suffi à la consommation effrayante

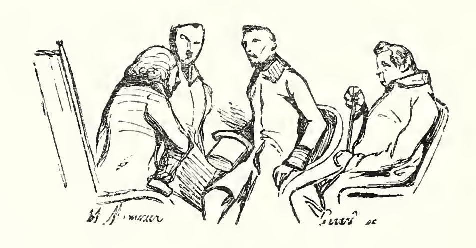
de la seule ville de Paris. O société en commandite! tu as bien des reproches à te faire! Tu n'as guère ménagé les Pigeons qui étaient venus se jeter si complaisamment et si innocemment dans tes filets dorés; tu les as impitoyablement plumés, et, vampire féroce, tu as sucé tout leur sang jusqu'à la dernière goutte!

Vous vous rappelez peut-être une des caricatures de Charlet, représentant des soldats maraudeurs occupés à guillotiner, à l'aide d'un sabre, tous les poulets qui, se laissant séduire par le grain que les soldats jetaient en profusion, avaient l'imprudence de passer la tête hors de la porte de leur basse-cour.— Eh bien! les gérants houillers, bitumiers, asphaltiers et boursicotiers employaient absolument la même méthode avec les innocents Pigeons. Les gaillards se cachaient derrière la porte de la Bourse, semaient sur les escaliers une foule de coupons et de prospectus; puis, ils prenaient leur voix la plus mielleuse pour crier à la nuée de Pigeons qui s'abattait sur la place : « *Petits! petits!.... Venez, petits, venez!* » A peine les pauvres petits Pigeons avaient-ils passé la tête qu'ils étaient fricassés, à l'instar des poulets décapités par le grand sabre des maraudeurs.

Plus de cinquante mille Pigeons ont ainsi été mis en capilotade depuis dix-huit mois, et rien que les marmites de bitume en ont bien englouti cinq ou six mille pour leur part. On voit que la marmite des *noces de Gamache*, qui faisait l'admiration du bon Sancho Pança, n'était qu'un misérable pot au feu de portière auprès d'une des marmites de la Bourse.

Une fois insérés là-dedans, les Pigeons pouvaient se flatter d'être parfaitement cuits.

Il faut que la foi en France soit beaucoup plus robuste qu'on ne le pense généralement, puisque des milliers de chevaliers d'industrie n'ont qu'à lancer quelques prospectus pour empaumer immédiatement des millions de jobards qui ont une confiance pleine et entière dans toutes les promesses que leur prodigue le gérant lors de la première assemblée. Voulez-vous des intérêts de cinquante pour cent,



de cent pour cent, de deux cents pour cent? Parlez, faites-vous servir, prenez mes actions! — Nous ne disons rien des entreprises où l'on ne promettait que vingt-cinq pour cent : il fallait se respecter bien peu pour oser offrir au public quelque chose d'aussi mesquin, d'aussi misérable. Fi donc! cela soulève le cœur, vingt-cinq pour cent! Autant vaudrait enfouir ses capitaux dans la première cave venue, dût-on n'avoir pour intérêts que de simples champignons!

Par exemple, lorsque, au bout de six mois, le Pigeon se rendait à la caisse de la société pour toucher un premier et léger dividende de soixante-quinze

pour cent, il éprouvait un premier, mais non pas léger mécompte. La caisse était bien ouverte, mais pour recevoir un nouveau versement de messieurs les actionnaires, versement sans lequel la société ne pouvait pas marcher huit jours de plus. Il est vrai que ce versement devait donner une nouvelle et prodigieuse extension aux affaires de la société : par suite les bénéfices annuels s'élèveraient au moins à trois cents pour cent! Mais, en attendant, il fallait que le pauvre Pigeon fît le sacrifice de ses dernières plumes.

Quand l'actionnaire ne voulait pas passer à la caisse où l'on devait payer, mais tenait absolument à passer à la caisse où l'on devait toucher les dividendes, le gérant l'y conduisait très-poliment.



Quelques mois après, le malheureux, venant à lire dans un journal la cote des actions des différentes sociétés industrielles, voyait avec une surprise fort désagréable que le cours de ses actions de mille francs était tombé à sept francs soixante-quinze centimes.



Réalisez donc des bénéfices, à un taux pareil! Et pourtant ceux qui vendent leurs actions à sept francs cinquante ne sont pas toujours les plus malheureux; la dégringolade arrive souvent au chiffre désolant de *zéro*. Bien plus, les frais de liquidation, d'expropriation, de signification, d'arrestation et autres *ations*, dépassent quelquefois le produit de la vente du mobilier des bureaux, et les actionnaires qui veulent se donner la satisfaction de traduire le gérant en police correctionnelle sont obligés de faire un trente-

troisième appel de fonds pour les débours de la procédure.

Il va sans dire que lorsque le Pigeon plumé va trouver un des huit cents avocats qui ornent la salle des Pas-Perdus, le Démosthène en rabat ne manque jamais de trouver la cause excellente, et engage vivement l'actionnaire à poursuivre le gérant devant le Tribunal de police correctionnelle. « Le procès, dit-il, est imperdable. » Que n'en a-t-il été de même des fonds versés!



Notre pauvre Pigeon vend donc ses dernières culottes pour payer le *défenseur de la veuve et de l'actionnaire*. Puis, lorsque arrive le grand jour de l'audience, il se trouve que l'actionnaire est actionné lui-même par le vertueux gérant, qui le poursuit en diffamation et qui réclame 10,000 francs de dommages et intérêts. Le tribunal n'admet pas ces pré-

tentions exorbitantes; il se contente de condamner le Pigeon à cent écus de réparation et à un mois de prison pour avoir appliqué à son vertueux gérant la qualification de *Robert Macaire*. Le Pigeon plumé, replumé et archi-plumé se voit, de plus, inséré en cage pour trente jours.

Si l'on n'y prend garde, le *Pigeon* disparaîtra du globe comme les mastodontes, les *megalantherium* et autres animaux antédiluviens. Les chasseurs industriels le poursuivent sans pitié ni merci. On devrait cependant en conserver quelques-uns pour perpétuer l'espèce. Les âges à venir et les sociétés futures auront aussi besoin du Pigeon : pourquoi donc vouloir les en priver totalement?

Il est des gérants qui ménagent si peu l'infortuné Pigeon, que le jour où il ne reste à ce malheureux que trois francs cinquante, — somme qui, raisonnablement, ne peut pas s'échanger contre une action quelconque, — ils n'ont pas de scrupule de leur flouer ces derniers trois francs cinquante à l'aide d'une partie de billard!

Pigeon trop infortuné, si le royaume des cieux ne t'appartient pas un jour, on ne devra plus ajouter la moindre foi à la parole de l'Évangile!

LE CLOPORTE.

Depuis peu de temps seulement cette dénomination est en circulation dans la société, mais elle nous semble devoir être promptement adoptée par tous les véritables amateurs d'histoire naturelle parisienne. Le *Cloporte* est devenu le synonyme de portier, et ce nom est d'autant plus juste que ce fonctionnaire privé a pour mission spéciale de se tenir constamment recoquillé dans une petite fente du logis, à l'instar du coléoptère nommé plus haut. Pour seconde mission non moins spéciale, il a le droit de veiller constamment à ce que la porte

soit close. Vous voyez donc que l'antique concierge, suisse ou portier, a deux fois le droit de s'appeler Cloporte.

Le Cloporte est d'origine éminemment parisienne. Dans la plupart des petites villes de province, et même dans des villes fort grandes, il est presque totalement inconnu. C'est à Paris seulement que l'on a senti l'utilité d'avoir constamment à la porte d'une maison un fonctionnaire expressément chargé de faire des cancans sur tous les locataires, d'égarer leurs lettres, de prendre la plus agréable bûche de leur provision de



bois, et de ne pas leur ouvrir la porte passé minuit.

Le costume du Cloporte parisien tire sur la même nuance que la carapace du Cloporte vulgaire ; — cette

nuance est d'un *gris-Sauzet*, c'est-à-dire d'un gris très-sale.

Au moral, le Cloporte est souvent comme son habit, en d'autres termes, complétement gris.



Que voulez-vous? pour être Cloporte il n'en est pas moins homme. Il a donc reconnu la nécessité de semer de roses son existence, et à ses yeux, les plus belles roses de la nature sont les verres de vin, rouge ou blanc.

Le Cloporte a donc un faible très-fort pour toutes les bouteilles (pleines); c'est là un fait que l'on ne peut révoquer en doute. De méchantes langues prétendent même que le Cloporte n'aime que cela. C'est très-faux : il aime encore les pièces de quinze sous, de trente sous, et généralement toutes les pièces données sous le titre de *denier à Dieu*, de *pourboire*, de gratifications, etc.

Le Cloporte, obéissant aux lois de la nature et aux ordres du propriétaire, se soumet aux chaînes de l'hyménée, afin d'avoir un autre lui-même qui l'aide à descendre le fleuve de la vie en restant assis pendant trente ans au fond d'une vieille loge enfumée.

Généralement, le Cloporte femelle n'est pas de la première jeunesse, pas même de la seconde; son âge varie toujours entre quarante-cinq et soixante-cinq; un cordon ne se confie pas à la légère. On prend plus de renseignements sur la moralité d'un aspirant ou d'une aspirante au cordon de portier que sur la moralité d'un candidat au cordon de la Légion-d'Honneur. Il est vrai que l'un rapporte plus que l'autre.

Le Cloporte femelle a cela de désagréable qu'il se lamente toujours sur sa position sociale. Vous ne trouverez jamais une portière avouant qu'elle était née pour exercer cet emploi de confiance. A l'entendre, elle a toujours eu de grands malheurs, — c'est la faute à la Révolution; — et, pour preuve, elle tire du fond de son armoire un tas de vieux papiers qui servent à constater qu'elle a perdu *huit cent mille livres* sous la République. — Mais la portière n'ajoute pas que ces vieux papiers sont des *assignats*.

Ces huit cent mille livres avaient été données à la mère de notre Cloporte pour servir de *denier à Dieu* lors de la location d'un logement de garçon au terme d'avril 1795.

Le Cloporte femelle garde ses vieux assignats avec ses anciens billets de loterie : — on ne sait ce qui

peut arriver ! — Très-souvent, en attendant les spectateurs qui sont allés à l'Ambigu, et qui par conséquent rentrent fort tard, le Cloporte s'endort dans son grand fauteuil, et rêve que le Gouvernement français lui écrit une lettre timbrée de Paris (15 centimes) pour lui faire savoir qu'on s'est décidé à lui rembourser les *huit cent mille livres* qu'on lui doit.



Elle se trouve tout à coup réveillée en sursaut, au milieu de ces rêves dorés, par le bruit du marteau et de la sonnette; — elle tire le cordon, croyant ouvrir à un garde municipal qui lui apporte les huit cent mille livres en question, et il se trouve qu'elle ne reçoit que les sottises d'un locataire qui se trouvait dans la rue depuis un quart d'heure.

Mais bah ! il faut être philosophe, et le Cloporte se console de ses petits chagrins en prenant beau-

coup de café au lait, de tabac et de charcuterie. — De plus, se rappelant chaque jour qu'il a été uni et béni par le maire de son arrondissement, le couple de vieux Cloportes vit en parfaite harmonie, attendu que le service du cordon se partage alternativement; monsieur se couche quand madame se lève, *et vice versâ*. C'est une touchante contrefaçon du soleil et de la lune.

Nous avons déjà dit plus haut quelles sont les occupations officielles du Cloporte; en outre, dans ses moments perdus, il fait d'ordinaire le ménage de deux ou trois jeunes gens de la maison; autrement dit, il brosse un peu leurs bottes, ne brosse pas du tout leurs habits, et donne un léger coup de poing dans leur lit.



Grâce à l'habitude qu'il a prise de se soigner beaucoup, et de préférence à tous les autres, le Cloporte mène pendant très-longtemps une existence chaude, heureuse et tranquille, en lisant tous les soirs de délicieux romans au sein d'une société choisie. — ou

en assistant aux jeux innocents des enfants de ses enfants.

Heureux Cloporte ! Mais pourtant, comme tout doit finir par se détériorer dans la nature, les empires, les monuments et les paletots en drap d'Elbeuf, il arrive un beau matin ou un beau soir que la mort vient aussi frapper à la porte du pauvre Cloporte.



Hélas ! il ne peut se dispenser de lui tirer le cordon.

LE RAT.

Un jeune homme qui a la moindre teinture d'histoire naturelle sait que la race intéressante des Rats se compose de quatre variétés bien distinctes, — à savoir : le Rat vulgaire, le Rat de la rue Lepelletier, le Rat de cave et le Rat d'église.

Le Rat de première classe, ayant été décrit par bon nombre de naturalistes avec tout le soin et tous les égards qu'il mérite à si juste titre, est aujourd'hui uniquement du domaine des chats et de quelques hommes qui se sont voués au Rat à perpétuité et de père en fils.



Nous nous occuperons donc seulement de cette deuxième classe de Rats qui a établi son domicile sur toutes les planches ornées de poussière, de quinquets fumeux, de toiles d'araignées et de souffleurs. — On voit que nous voulons parler des planches théâtrales.

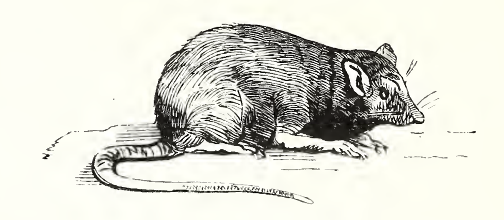
Les jeunes et même les vieilles personnes qui, à raison de 45 fr. par mois, vont chaque soir se transformer en villageoises, en bayadères ou en Chinoises, le tout dans l'espace de trois heures, sont connues dans la société sous le nom de figurantes, mais dans le monde dramatique ne sont désignées que par l'expression beaucoup plus abréviative de Rat.

Vous m'interrompez ici et vous me dites :

« Mais, jeune homme, pourquoi les figurantes de théâtres ont-elles reçu la qualification de *Rats?* »

Je réponds à votre question, qui me prouve que vous êtes un lecteur judicieux et réfléchi qui désire s'instruire, et je dis :

Monsieur, on nomme Rat la jeune figurante, même quand elle est vieille, parce qu'elle a une foule de points de ressemblance avec le petit animal rongeur qui a fixé son domicile dans toutes les anciennes boiseries. Ainsi, quand vous pénétrez dans le sanctuaire des coulisses, dans cet asile plein de mystère et de poussière, à l'aide du demi-quart de lumière qui éclaire ce local, vous apercevez dans tous les petits coins, derrière tous les montants de coulisses, dans toutes les crevasses des murailles, quelques petits objets qui remuent dans l'ombre. Vous vous approchez pour reconnaître ce que cela peut être, et vous effarouchez un Rat en petit jupon rouge. — Quelquefois même vous effarouchez deux Rats, l'un dramatique et l'autre non dramatique.



Le Rat vulgaire est un petit animal rongeur, mais le Rat dramatique ne lui cède en rien sur ce point. — Il ronge fort joliment la fortune de tout amateur

qui veut l'apprivoiser, et, règle générale, il se laisse apprivoiser très-facilement.

Que voulez-vous ! le Rat dramatique a beau être né d'une famille pauvre, mais honnête, ce n'est pas avec 45 fr. par mois qu'il peut vivre convenablement : avec 45 fr. par mois on ne vit que fort peu et on ne paie pas du tout son loyer. Or, connaissez-vous beaucoup de propriétaires à Paris qui, le 15 janvier, le 15 avril, le 15 juillet et le 15 octobre, en guise de loyer, se contentent de mettre dans leur portefeuille un certificat de vertu délivré au jeune Rat par le commissaire de police du quartier et par le régisseur du théâtre ? — Quand bien même à ce précieux papier le Rat joindrait un certificat de vaccine, le farouche propriétaire ne s'en contenterait pas davantage. Imaginez-vous donc ce que doit être la vertu d'un Rat qui est issu d'une famille pauvre, mais pas honnête ! — ce qui se voit quelquefois.

Après Montfaucon, la plus grande ratière qui existe en France est sans contredit le théâtre royal de la rue Lepelletier. — Les chœurs de la danse et du chant sont embellis plus ou moins par la présence d'une foule de jeunes Rats dont quelques-uns sont d'une fort belle espérance, mais dont beaucoup d'autres sont d'une fort laide apparence, surtout parmi les Rats chantants. — Le corps des ballets est fourni de visages plus séduisants, et c'est dans cette pépinière sautillante que les lorgnettes diplomatiques et financières vont souvent dénicher quelques petits Rats, qui, grâce à des cachemires et à des chapeaux empana-

chés, se transforment subito en *Panthères*. — Nous avons déjà consacré un chapitre à cet autre quadrupède. — Voir plus haut.

Le Rat, pour peu qu'il soit joli (et quel Rat ne se croit pas joli ?), connaît si bien l'influence que la lorgnette peut exercer sur son avenir, qu'il cherche toujours à se mettre le plus possible en évidence pour lancer à toutes les lorgnettes les *pointes* les plus agaçantes et les œillades les plus assassines que l'on puisse imaginer.



On a vu des rois épouser des bergères, et des princes très-russes ne pas épouser des Rats, mais déposer à leurs pieds une foule de meubles en acajou ronceux. — Et il faut avouer que, pour un Rat élevé dans du simple noyer, ces objets de luxe ont des

charmes bien irrésistibles, même quand l'acajou est un peu vieux et que le prince russe est fort déjeté.



La mère du Rat, qui, d'ordinaire, est ornée d'un tour en cheveux *de d'chez le coiffeur*, d'un tartan à carreaux brun et d'un nez succursale de la régie, est une femme respectable qui a eu des malheurs et qui a dû se marier plusieurs fois dans sa vie; mais toujours elle a été trompée par ces monstres d'hommes! — Aussi cette excellente mère, qui a cru que la fortune de sa fille était faite, du soir où elle entrait en qualité de Rat dans les chœurs de l'Opéra, veille-t-elle continuellement sur la vertu et sur les trois paires de bas de filoselle de son *Amanda*, ou de sa *Julia*,

ou de sa *Flora*, ou de tout autre nom de Rat. — Elle veille à ce que l'une n'ait pas le moindre accroc, et fait des reprises aux autres.

Aussi, lorsque le Rat met ses socques articulés pour se rendre à la répétition, la mère s'enveloppe de son tartan pour accompagner son enfant, son trésor; mais, pendant que la surveillante cherche son cabas, le jeune Rat s'enfuit et se met à trottiner le long des trottoirs, en se laissant peu effaroucher par les œillades des flâneurs qui ont des paletots cossus en vrai drap pilote.

Dès que la mère a trouvé son cabas, et qu'elle y a fourré un quart de cervelas, un volume de Paul de Kock et sa tabatière, elle se met à courir après la vertu de sa fille; sans doute que souvent cette vertu court déjà depuis longtemps et a déjà fait bien du chemin.



Pendant que cette mère, non moins essoufflée qu'infortunée, se livre ainsi à un exercice gymnastique qui d'ordinaire est l'apanage des seuls pompiers, le jeune Rat prend un chemin détourné pour aller rejoindre quelque bel étudiant en droit qui a séduit son cœur sans être prince russe, et qui a pour liste civile deux cents francs par mois.

C'est avec ce jeune futur procureur du roi qu'elle va se livrer à une foule de danses champêtres à tous les bals des environs de Paris.



Voilà pourquoi, la plupart du temps, le malheureux Rat, après avoir rêvé pendant une quinzaine d'années, équipage, fortune, cachemire, maison de campagne et marabouts, se trouve fort heureux, lorsqu'il est licencié des chœurs sous le prétexte qu'il n'a plus le moindre nerf dans le jarret, d'accepter pour

ses invalides une place toute de confiance, qui consiste à ouvrir et à fermer les loges du théâtre.



Triste revers des choses d'ici-bas! — née pour être princesse russe, et devenir ouvreuse de loges! — Enfin, quand on a de la philosophie, il faut savoir se contenter de tout; et une ouvreuse de loges qui a une bonne chaufferette, de la politesse, et un emploi aux baignoires, peut encore avoir une vieillesse assez heureuse et émaillée de pas mal de pièces de quinze sous!

LE RAT D'ÉGLISE.

J'ARRIVE à la troisième classe de Rats; — car si du théâtre nous passons à l'église, nous y trouvons encore des chanteurs, ou, si vous aimez mieux, des chantres, qui partagent avec les figurantes dramatiques la dénomination Ratière que vous connaissez.

Du reste, il est à remarquer que le Rat d'Église peut avoir avec le Rat de théâtre d'autres accointances encore, car plus d'une basse-taille qui, le matin, donne son *ut* de poitrine à Saint-Roch ou à Notre-Dame, se permet aussi de donner ce même *ut*, le soir, à l'Opéra, en chantant à tue-tête : *Combattons*, *marchons*, etc.

Ces Rats philosophes mêlent ainsi le profane au sacré sans le moindre scrupule, et, à l'instar des petits abbés du dix-huitième siècle,

« Ils dînent de l'autel et soupent du théâtre. »

Je ne sais pas trop de quoi ils déjeunent, mais je ne serais pas fort étonné si l'on m'apprenait qu'ils ont une troisième corde à leur arc : — ils sont bien capables de chanter encore quelque part dans l'après-midi, ne fût-ce que dans le salon des marchands de vin, classe de négociants patentés dont ils cultivent beaucoup la connaissance. — Il est vrai que pour excuser ce léger défaut, les Rats peuvent dire que, le matin, le chant grégorien dessèche beaucoup le gosier, et que le soir, la méthode de M. Duprez est encore plus fatigante ; il n'y a pas à dire, il faut donner l'ut de poitrine, — ça fatigue beaucoup l'estomac.

Aussi le Rat d'Église, de tous les exemples que peut fournir l'Ancien Testament, ne met en pratique, avec un véritable zèle, que celui qui a été fourni par Noé, patriarche qui inventa la vigne et la manière de s'en servir.

Dès que la messe est terminée, notre Rat s'esquive de la sacristie et sort du temple, en remerciant son vieil ami le donneur d'eau bénite, qui lui offre un peu de ce liquide au bout de son goupillon.



Le Rat ne fait aucun cas de l'eau, même bénite. —

Il ne chérit que le vin entièrement hérétique, — c'est-à-dire n'ayant pas reçu le plus léger baptême.



Après, il faut bien lui pardonner ce petit défaut. Qui de nous a pu jamais se vanter d'être sans reproche, — excepté le chevalier Bayard ?

Il est fâcheux seulement que le Rat d'Église pousse quelquefois l'oubli des convenances jusqu'à ne pas se contenter d'habiter le temple du Seigneur, et d'entrer encore dans sa vigne, — ou, pour parler plus clairement, jusqu'à se mettre dans un état qui de tout temps fut l'apanage des Templiers, des Chiffonniers et des Grives.

Ce qui fait que notre Rat, ne voyant ses supérieurs qu'à travers un voile fort épais, se permet quelquefois

de confondre les personnages d'une manière déplorable ; — il appelle M. le curé mon *Régisseur*, et le



soir, au théâtre, il aborde le directeur en lui disant mon *Révérend!*



Cet oubli des convenances sociales mériterait une

punition sévère; mais on pardonne bien des choses à un homme qui donne le *contre-fa*, — à trente sous la séance encore! — C'est-à-dire que c'est pour rien, surtout au prix où sont les ténors; car vous n'ignorez pas que l'on n'a que de la camelotte de ténor, quand on a la lésinerie de lui donner quarante mille francs par an. Si l'on veut avoir quelque chose d'un peu passable, il faut y mettre soixante mille francs; et si l'on tient à un *ut de poitrine*, il faut nécessairement lâcher cent mille francs! — C'est à prendre ou à laisser; — si j'étais directeur, je laisserais entièrement.

C'est vraiment une chose bizarre que la mode et que les caprices du public! — M. Duprez est payé un peu plus qu'un ministre, et le pauvre Rat d'Église, qui crie quatre fois plus encore que M. Duprez, gagne tout au plus de quoi nourrir lui, sa femme et son *contre-fa*.

C'est-à-dire qu'une injustice pareille serait capable de faire prendre l'humanité et le chant en horreur au Rat d'Église, s'il n'était pas philosophe; — mais il est philosophe. — Forcé de voir des mariages, des baptêmes, des enterrements de gardes nationaux et de pièces, il est devenu d'une philosophie qui dépasse tout ce que l'antiquité nous offre de mieux dans le genre. — Joies, larmes, trépas, baptêmes, sanglots en faux-bourdon, cantiques, chœurs de *Robert-le-Diable*, Te Deum, De Profundis, — il voit tout du même œil impassible, chante tout de la même voix, estime tout au même tarif, — c'est-à-dire trente sous!

LE RAT DE CAVE.



Voici, des quatre espèces de Rats, celle qui est la plus insupportable aux habitants de Paris, et surtout au marchand de vin. On sait que ce petit rongeur est une des variétés de l'immense famille des commis des droits-réunis, fonctionnaires plus généralement connus dans le public sous la qualification de *gabelous*.

Le besoin d'impôts excessifs se faisant généralement sentir depuis un temps immémorial dans le gou-

vernement à bon marché, les ministres se sont toujours donné un mal infini pour trouver quelque moyen, non moins nouveau qu'ingénieux, de tondre les moutons dont ils sont les pasteurs. C'est pourquoi, à force de chercher et de trouver, on en est venu à établir un impôt sur toute espèce de choses. Nous ne voyons plus trop le genre d'impôt qui restera à inventer pour les ministres futurs : ils auront beau se creuser la tête, ils ne trouveront plus rien de nouveau.... Ce sera fort humiliant pour eux.

En tout cas, le ministre qui a inventé le Rat de Cave peut se flatter d'avoir eu un moment bien agréable.... pour le Trésor. Comme il faut, au nom de l'égalité (et c'est la seule manière dont le pouvoir la comprenne), que le pauvre diable paie autant d'impôts indirects que le riche, on a eu soin qu'une bouteille de piquette fût taxée au même taux, à la porte de Paris, qu'une bouteille de bordeaux ou de champagne. Nous ne savons pas si ce ministre aimait la justice, mais, à coup sûr, il aimait le champagne.

Le Rat de Cave est le plus insupportable de tous les Rats, parce qu'il ne se borne pas, comme les autres commis, à sonder les tonneaux aux barrières de Paris; il circule incessamment dans toutes les rues et dans toutes les caves de la capitale. Il ne se remplit pas un tonneau, il ne se vend pas une feuillette, il ne se boit pas une bouteille sans que le Rat ait donné son autorisation et son visa, en échange de pas mal de pièces de monnaie, bien entendu. Enfin, on ne peut même pas, je crois, transvaser une simple bouteille

sans que le Rat assiste à l'opération, et porte son œil investigateur et carotteur jusqu'au fond de cette pauvre bouteille.



Après le choléra, il n'est rien que le marchand de vin déteste plus au monde que le Rat de Cave. Si l'un empêche de boire, l'autre prélève le plus clair du bénéfice; de telle sorte que le débitant enveloppe ces deux ennemis dans une haine commune. Quant au buveur, son antipathie pour le Rat de Cave est plus grande encore que celle du marchand de vin. Le consommateur, obligé de payer vingt sous ce qui ne vaut que dix sous, se voit forcé de réduire de moitié sa consommation, ce qui augmente du double sa haine.

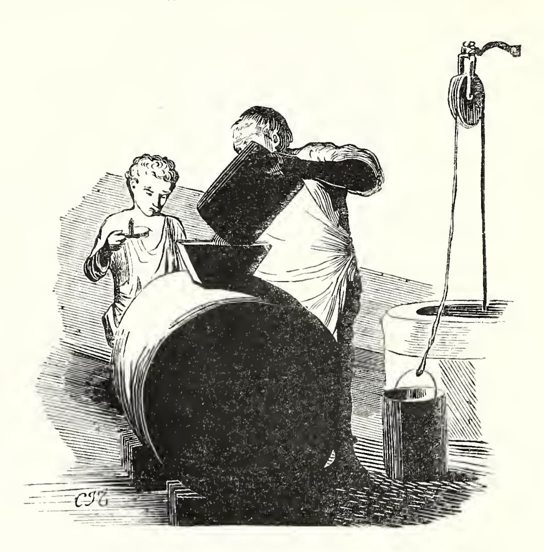
Du reste, les ouvriers qui sont obligés d'aller hors barrière pour boire un vin exempt de l'impôt du Rat,

se permettent, toutes les fois qu'ils rencontrent ce fonctionnaire public, de lui lancer un coup d'œil peu amical.



Le marchand de vin se montre un peu plus poli que le commun du public avec son ennemi, parce qu'il sait bien que la lutte qui viendrait à s'élever entre eux rappellerait exactement la fable du pot de terre et du pot de fer. L'homme du gouvernement est armé du procès-verbal, et à l'aide de cette arme terrible, il peut porter des bottes excessivement dangereuses à son adversaire. Le marchand de vin voyant donc que, pour vouloir se heurter contre ce pot de fer, il faudrait être par trop cruche, paie son impôt. et, pour se rattraper, a soin de verser une douzaine

de seaux d'eau de Seine dans le tonneau de bourgogne ou de bordeaux. Ce mélange n'a rien de contraire à la santé ni à la Charte. La rivière coule pour tout le monde, et surtout pour les marchands de vin.



Si quelque chat imprudent vient flâner dans les environs, pour voir ce que l'on fait ainsi à une heure indue, le marchand de vin, qui cumule aussi la qualité de traiteur-fricoteur, lui fait payer cher cette imprudence : il le transforme en un civet de lièvre, — pour que le gastronome s'imagine qu'il mange au moins du lapin.

Le Rat de Cave, pour se livrer consciencieusement à l'exercice de ses fonctions, étant obligé de goûter journellement les liquides soumis à ses droits, acquiert promptement un teint vermeil comme l'aurore ou l'écrevisse cuite.

Après douze ou quinze ans de profession et de dégustation, notre fonctionnaire se voit orné d'un nez qui tient beaucoup plus du règne végétal que du règne animal. Cet organe de la respiration et du rhume de cerveau aurait pu être inventé par le célèbre Parmentier, en ce sens qu'il ressemble exactement à une pomme de terre.



Ce nez phénoménal est tout ce qu'il y a d'uniforme dans le corps des Rats de Cave. L'État n'a pas jugé à propos de leur assigner un costume spécial; ils n'ont pas l'habit vert des autres douaniers, et pourtant ils auraient parfaitement le droit de porter un habit vert-bouteille.

Le Rat de Cave, sujet à une foule de maladies comme le vulgaire des Rats et des mortels, court encore le danger de mourir dans l'exercice de ses fonc-

tions. Quand il est obligé de déguster une cinquantaine de feuillettes, il risque fort de laisser sa besogne à moitié faite. A force de goûter du vin, notre dégustateur gouvernemental finit quelquefois par perdre totalement le goût du pain. Il faut avouer que le Rat



de Cave qui finit ainsi ses jours au pied d'une feuillette, meurt véritablement au champ d'honneur! C'est, comme disait Odry dans je ne sais plus quelle pièce, pour s'être trop rempli de vin qu'on finit par le mettre lui-même en bière. Que le calembour lui soit léger!

LE CRI-CRI.

LE *Cri-Cri*, né au milieu du pétrin, élevé au sein de la farine, semblait ne devoir jamais quitter son modeste foyer domestique. Mais depuis quelques mois, une révolution totale s'est opérée : le modeste grillon, qui se cachait soigneusement au fond de l'âtre de la boulangerie, attendu que son costume était infiniment simple et se composait d'un pantalon, d'un serre-tête et d'une paire de savates, vient tout à coup de se transformer en un brillant papillon.

Pendant longtemps les boulangers parisiens suivirent religieusement la vieille routine qui leur avait été transmise par les mitrons des temps antiques; en d'autres termes, ils ouvrirent tout simplement une modeste boutique qui n'avait pour tout ornement que des pyramides de pains de quatre livres ou deux kilogrammes, pesant quatre livres ou deux kilogrammes; de pains de deux livres ou un kilogramme, pesant deux livres ou un kilogramme; — enfin, de pains d'une livre ou cinq cents grammes, pesant une livre ou cinq cents grammes.

Quant au Cri-Cri, il se contentait invariablement de revêtir le costume peu costumant dont nous vous avons parlé plus haut; et, s'enfonçant dans la pâte



jusqu'au cou, il travaillait pendant vingt ans comme un nègre (qu'il n'était pas), pour arriver, sur la fin de ses jours, à vivoter modestement et bourgeoisement à l'aide d'une petite fortune qui lui permît de flâner

aux environs de la Halle aux blés, de lire le *Constitutionnel*, et de jouer sa demi-tasse aux dominos en trois cents points, partie liée.

Par exemple, dès que le petit moutard pouvait se tenir sur ses jambes, on lui inculquait immédiatement les principes de la mitronnerie; on lui faisait mordre à la pâte, en l'envoyant porter des pains à domicile chez toutes les pratiques du quartier.



Aujourd'hui, tout est bien changé! Le Cri-Cri, qui probablement avait lu La Fontaine, se dit un beau matin :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Donc, pour éviter que ses pratiques ne vinssent à se livrer à un spleen dangereux et qui pouvait leur ôter l'appétit, il se mit à imaginer une foule de choses nouvelles :

1° Les pains de quatre livres ou deux kilogrammes

n'eurent plus que trois livres et demie ou un kilogramme sept cent cinquante grammes, à moins toutefois qu'ils eussent seulement trois livres un quart ou un kilogramme six cent vingt-cinq grammes.

2° La vieille boutique se transforma en un salon orné de candélabres, de glaces, de bougies, de tentures, de dorures et de peintures.

3° Enfin, le pain ne fut plus du pain.

Entrez dans une boulangerie moderne (après avoir essuyé vos pieds au paillasson, bien entendu), et demandez du pain, on vous rira au nez. — Le Cri-Cri, qui viendra de faire une fournée, vous offrira une brioche; — mais quelle brioche!



Si vous y mettez de la ténacité, on vous présentera encore des tartes aux confitures, des croquets, de petits gâteaux de Nanterre, des biscuits de Savoie; mais pour du pain, impossible!

Pour peu que cela continue, le pain deviendra, encore plus que l'or, une véritable chimère. — Pour-

tant, il existe encore au fond du Marais quelques Cri-Cris retardataires et encroûtés qui veulent bien consentir à fabriquer du pain pour les restaurants qui en ont un besoin absolu; nous voulons parler de ces établissements philanthropiques qui, moyennant trente-deux sous, ou même vingt-cinq sous, servent à leurs contemporains des festins de Balthazar, avec le pain à discrétion : — en voyant l'appétit de crocodile dont font preuve les habitués de ces restaurants, on devrait plutôt dire qu'on leur fournit du pain à *indiscrétion !*



Le Cri-Cri parisien, étant éminemment Français, affectionne beaucoup le genre léger dans toutes ses productions. C'est en vain que le commissaire de police cherche à lui faire comprendre que l'ancienne livre se compose de seize onces : l'obstiné calculateur

trouve toujours que douze onces font un compte beaucoup plus rond et beaucoup plus agréable. Le système décimal le forcera peut-être à changer de système..., en ce sens que ses pains pèseront encore moins.

Le vénérable pâtissier de la Porte Saint-Denis continue du moins à suivre loyalement l'exemple qui lui a été transmis par ses ancêtres; en 1840 comme en 1780, il vous sert, pour deux sous, ces morceaux de galette capables d'étouffer un fort de la Halle.



Du reste, il ne faut pas trop en vouloir au Cri-Cri; s'il a des balances tant soit peu inégales, il semble avoir pris mesure sur les balances de la Justice. Voyez plutôt. — Le boulanger qui, à l'aide de son système d'arithmétique, vole au public une vingtaine de livres

de pain chaque jour de l'année (ce qui donne un total assez colossal quand on multiplie vingt par trois cent soixante-cinq), ne se voit condamné qu'à une cinquantaine de francs d'amende, et au plus à vingt-quatre heures de prison, tandis que le pauvre diable qui se permet de chiper un petit pain à l'étalage du même boulanger est condamné à trois ans et même à cinq ans de prison. — Voilà un petit pain qui est dur a digérer!



Il est bon qu'un Cri-Cri intelligent songe à mettre du pain sur la planche pour ses vieux jours; mais cependant il doit mettre un peu plus de mesure dans sa cuisson, sinon il soulève contre lui le levain de l'inimitié.

Grâce à ses habitudes d'ordre, d'économie, et grâce surtout à son système de poids et mesures, le Cri-Cri parisien s'amasse, en général, une petite pelote qui

lui permet d'être électeur, sergent-major de la garde nationale et *jury*. Alors, il se montre impitoyable pour les voleurs qui avaient faim!

Quelquefois, cependant, la force des circonstances et le voisinage d'un commissaire de police entêté amènent le Cri-Cri à faire faillite, et alors le monde a le triste spectacle d'un boulanger pané.



LE MINOTAURE.

Si vous êtes marié, il n'est pas nécessaire, je pense, de vous expliquer ce que signifie ce mot terrible de *Minotaure*. Après cela, peut-être ignorez-vous le nom, tout en connaissant parfaitement la chose.

Nous vous dirons, en ce cas, que le Minotaure moderne, à l'instar du Minotaure de l'antiquité, consomme effrayamment de jeunes femmes; seulement le monstre, au lieu de s'attaquer aux jeunes filles,

s'attaque seulement à la vertu des femmes mariées légitimement. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui un mari trompé est désigné sous le nom de *minotaurisé*. L'inventeur du mot est M. de Balzac; mais l'inventeur de la chose remonte à une époque beaucoup plus reculée.

On peut consulter toutes les histoires possibles, même le Discours sur l'Histoire universelle par Bossuet, et on verra que l'existence du Minotaure n'a jamais été mise en doute chez aucun peuple : Ménélas chez les Grecs, le mari de la reine Putiphar chez les Égyptiens, et bien d'autres illustres personnages dont la liste serait beaucoup trop longue, sont là pour prouver la véracité de notre assertion.

Du reste, nous devons constater, à l'égard du Minotaure conjugal, une remarque d'histoire naturelle assez singulière : c'est que ce monstre est en général très-joli garçon; et, loin d'avoir des cornes affreuses comme l'habitant du labyrinthe de l'île de Crète, c'est lui, au contraire, qui enlaidit ses victimes de cet ornement.

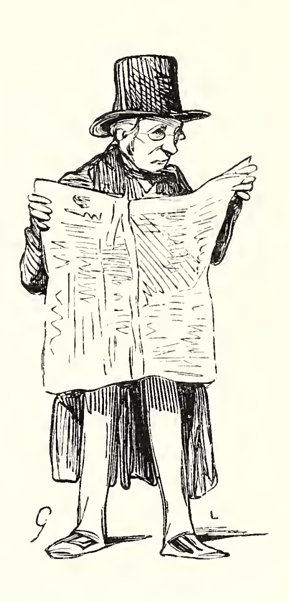
Le beau Pâris était un *gant-jaune* de son époque; sa blonde chevelure était toujours soigneusement lustrée avec de la *pommade du lion* ou autre cosmétique du *Delignou* de l'époque; tandis que Ménélas, l'infortuné Ménélas! était naturellement laid et mal peigné. Aussi vous savez l'histoire.... La plaisanterie dura dix années consécutives, à la face des Dieux, des Troyens et des Grecs. Ce laps nous semble un peu long; on voit bien que la police correctionnelle et les sergents

de ville n'avaient pas été encore inventés à cette époque.

Les maris parisiens obtiennent satisfaction beaucoup plus promptement. Il faut avouer qu'il est fort agréable de pouvoir lire dans la *Gazette des Tribunaux* le récit de ses infortunes conjugales à la colonne spécialement réservée aux incendies, aux jambes cassées, aux empoisonnements par champignons malsains, aux maris minotaurisés, et autres accidents journaliers susceptibles de fournir matière à un procès-verbal de commissaire de police et à une chronique de journal judiciaire. Même, si le mari en question trouve qu'on a mal orthographié son nom, il a le droit d'écrire au journal pour lui dire : « Monsieur le rédacteur, ce n'est pas monsieur *Lépie* qui « a été trompé par sa femme : c'est moi, *Lapie*, L, A, « *La*, P, I, E, *pie*, Lapie, rue du Grand-Hurleur, 7, « ainsi qu'il résulte de ma signature apposée au bas « du procès-verbal dressé par le commissaire de police du quartier, en présence d'une patrouille de la « garde nationale appelée pour constater le fait de « flagrant délit. Tous les autres détails que vous donnez sont parfaitement exacts; mais vous m'obligerez beaucoup en rectifiant mon nom. J'ai l'honneur, etc. »

Le lendemain matin, notre gaillard est libre de se rengorger en voyant que les *papiers publics* s'occupent de lui. Aussi va-t-il prendre sept ou huit demi-tasses dans différents cafés, pour lire et relire tous les journaux qui parlent de cet événement dramatique.

Érostrate brûla, dit-on, le temple d'Éphèse, rien que pour avoir la satisfaction de faire passer son nom à la postérité. — M. Lapie paie cette même satisfaction beaucoup moins cher qu'Érostrate ; il est vrai, après cela, que son nom n'ira pas à la postérité la plus reculée ; il y a tant de concurrence de nos jours ! — à Paris surtout.



Puis, lorsqu'arrive le grand jour d'audience au tribunal correctionnel, on a derechef la satisfaction d'entendre lire le grand procès verbal constatant le flagrant délit, et si le greffier myope estropie de nouveau votre nom, devenu déjà quelque peu célèbre, vous avez le droit de l'interrompre et

de lui crier : « *Lapie!* Que diable! lisez donc *Lapie!* »



Quelquefois, le malheureux minotaurisé ne se contente pas de frapper son ennemi avec le glaive de la Justice, il préfère se servir du fleuret démoucheté. Mais, presque toujours, ce prétendu jugement de Dieu n'est guère plus juste que le jugement des hommes; et le mari, après s'être posé sur le terrain à l'instar d'un Othello très-furieux, se voit emporté,



l'instant d'après, à l'instar de M. de Marlborough. O duel! ô mariage! voilà de vos coups!

Pour comble de malheur, si l'épouse qui, par sa conduite nuageuse, a causé tout ce gâchis matrimonial, est femme de lettres, au lieu d'aller verser du baume, des larmes et des cataplasmes sur les blessures de son trop infortuné mari, madame se drape en femme incomprise, publie un roman dans lequel le Minotaure, désigné sous le nom d'Arthur ou d'Albert, joue le rôle d'un ange tombé du ciel sur l'asphalte du boulevard des Italiens, d'un chérubin qui cache ses longues ailes blanches sous un paletot noi-



sette. Quant au mari vexé, minotaurisé et perforé, madame son épouse le traite tout à la fois de tigre,

d'épicier, de rhinocéros et de crétin ! — Prix du volume, sept francs cinquante ! Si le mari veut acheter une douzaine d'exemplaires, l'éditeur lui passe le treizième par-dessus le marché.

Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que notre époque, si fertile en découvertes de toutes espèces, n'a encore pu rien découvrir pour mettre à l'abri de la minotaurisation. On vous garantit contre l'incendie, contre la perte des procès, contre la conscription, etc., etc. ; on vous vend des spécifiques pour prévenir la peste, la rage et le mal de dents, mais aucun régime, aucun amulette, aucune formule chimique, pharmaceutique ou cabalistique n'a encore été inventée pour garantir les pauvres maris contre les atteintes du Minotaure. La *graine de moutarde blanche* elle-même, qui guérit ou qui prévient toutes les maladies, au dire des prospectus, est impuissante contre cette terrible contagion. — Il n'y a guère qu'une seule espèce de poudre qui puisse être employée avec quelque succès lorsqu'un mari voit le Minotaure rôder autour de sa maison : c'est la poudre d'escampette.

A moins cependant qu'on ne préfère tendre au Minotaure un piége à loup. Lorsqu'il vient pour chanter une romance quelconque sous les fenêtres de sa belle, crac ! le ressort part, et l'homme est bien fâché de ne pouvoir plus faire comme le ressort.

Alors, un mari qui survient avec un pistolet est dans une belle position pour parlementer ; et le Minotaure, habitué à avoir la clef des cœurs, passe par toutes les

conditions possibles pour avoir tout simplement la clef des champs.

Après cela, beaucoup de maris se font du Minotaure un monstre beaucoup plus terrible qu'il ne l'est réellement. Certainement, quand on sait qu'on est susceptible... d'être inséré dans les colonnes de la *Gazette des Tribunaux*, c'est vexant, c'est même très-vexant si vous voulez; mais aussi, quand vous ne savez rien, vous goûtez toutes sortes de félicités dans votre ménage. Votre Minotaure est votre meilleur ami; il fait votre cent de piquet, il vous apporte d'excellent tabac, et il fait même toutes vos commissions. Quant à votre femme, elle vous soigne, elle vous dorlote, elle vous fait avaler des laits de poule; vous engraissez prodigieusement.



Bref, vous jouissez absolument de l'existence d'un prince bédouin des *Mille et Une Nuits*, car vous vivez longtemps, heureux, et vous avez beaucoup d'enfants!

LE SPHINX.

FRANÇAIS qui aimez la charade, vous pouvez satisfaire votre passion, car depuis environ quinze mois, notre siècle tourne furieusement au rébus, au logogriphe et au coq-à-l'âne. — Et ne vous y trompez pas, nous parlons en ce moment du rébus pur et simple; il n'est pas question du coq-à-l'âne politique, et nous ne considérons pas le logogriphe envisagé sous l'aspect de programme de juillet pris au point de vue de l'Orient ou relativement à l'Angleterre.

Oui, depuis les six mois sus-relatés, tous les Français, quelle que soit la différence d'âge, de profession ou de sexe, ne s'abordent plus dans les rues,

dans les cafés ou dans les théâtres, en se disant, suivant l'usage antique et solennel : « Bonjour, Monsieur ; comment vous portez-vous? » — ce à quoi l'autre Français répondait : « Pas mal, Monsieur, vous êtes bien honnête... Et madame votre épouse ? » Maintenant, ces mêmes Français n'abordent leurs compatriotes qu'en leur disant : « *Dis-moi z'une chose, mon ami : Pourquoi*, etc., etc. » Suit une énigme dont l'ami doit deviner le mot, le chapeau à la main et les pieds dans le ruisseau. — Après avoir fait cette question d'un air triomphant, le Sphinx donne deux minutes à l'Œdipe pour deviner le mot du logogriphe. Si le Sphinx est poli, outre les dix minutes de rigueur, il donne encore à son ami la permission de mettre son chapeau ; puis arrive un *point d'orgue* de six cents secondes.



Quand l'Œdipe s'est bien gratté le nez et a bien ré-

pété : « Diable ! diable ! » et « Voyons donc ! voyons donc ! » pendant le laps qui lui a été accordé, le Sphinx ne laisse pas plus longtemps sa victime le bec et les pieds dans l'eau : il donne le mot du logogriphe. Ce mot plaît généralement beaucoup, et les deux amis se mettent simultanément à rire avec une gorge tellement déployée que cela attire même quelquefois l'attention des sergents de ville.

Chaque petit journal possède en ce moment son Sphinx attitré qui est chargé de proposer, tous les matins, un nouveau logogriphe aux abonnés. Le *Charivari*, des premiers, s'est attaché un Sphinx première qualité. Il l'a fait venir directement d'Égypte, avec un crocodile et plusieurs bottes d'oignons. Ce sont les trois productions les plus estimées de ce pays.

Le Sphinx du *Charivari*, qui s'est bien vite acclimaté sous le ciel de la rue du Croissant, a pris aussi non moins promptement toutes les habitudes françaises, et il rédige ses *devinettes* sous la forme de *dépêches télégraphiques*. Ces dépêches ne coûtent pas moins de deux mille francs par mois aux propriétaires du *Charivari*; mais ils ne pouvaient pas dépenser moins pour s'assurer la suprématie de ce genre, et quand on leur objecte que le prix de deux mille francs par mois est un peu élevé, ils répondent comme MM. de Talleyrand et de Bilboquet : «Il le fââlait, il le fââlait ! »

Du reste, ce n'est pas une petite affaire que de trouver ainsi chaque jour un nouveau logogriphe qui doit contribuer à embellir la vie et à casser la tête de trente-

trois millions de Français; le Sphinx qui se livre à son travail est obligé de se promener longtemps dans sa chambre, orné de sa robe de chambre couverte de dessins cabalistiques, hiéroglyphiques et apocalyptiques.

Le lendemain, l'abonné se creuse la cervelle pendant toute la durée de son déjeuner pour deviner le fameux *pourquoi* de la *dépêche télégraphique*. Après trois quarts d'heure de réflexion, il finit par trouver... que son café s'est considérablement refroidi.

L'amateur du genre qui ne lit pas les journaux au café, mais qui a pris la louable habitude de s'abonner directement au *Charivari*, peut donner beaucoup plus de temps à la distraction en question. J'en sais un qui cherche quotidiennement la réponse durant trois heures, trois heures et quart; après quoi il éprouve le besoin de se mettre les pieds dans l'eau bouillante pour faire descendre le sang, qui lui monte trop fortement vers la région de l'intelligence et des lunettes.



Quant au lecteur assez heureux pour trouver le fa-

meux *parce que* du *pourquoi*, sa joie peut se comprendre, mais non pas se décrire.



Un Œdipe aussi favorisé du ciel et de la charade grandit énormément dans l'estime de tous les habitués du café où il se rend d'habitude ; il acquiert même l'admiration des garçons, et lorsqu'il sort, la dame du comptoir le regarde comme une des célébrités de l'époque. Quand on est arrivé à ce point de gloire, on ne tarde pas à quitter le rôle de devineur de charades pour prendre celui d'inventeur ; d'Œdipe on se transforme en Sphinx, et l'on pose à son tour des questions à tous ses contemporains. Mais comme la civilisation a fait d'énormes progrès, les Sphinx de 1840 ne se permettent pas d'avaler immédiatement les personnes qui ne devinent pas le mot en question ; ils se contentent de les appeler *imbéciles*, ou tout au plus *crétins*.

Il y a bien une autre classe de Sphinx : c'est celle des gens qui se permettent chaque soir de faire des *charades en action* avec les flâneurs qui rentrent

chez eux passé minuit. Ce jeu, assez malhonnête, consiste à tendre une main et à montrer un pistolet ou une badine monstre.



Comme vous le pensez bien, le mot de la charade est *la bourse*. Mais ce divertissement, qui ne peut pas être considéré comme un jeu de société, ne rentre point dans notre sujet. C'est pourquoi nous n'en parlerons pas, et nous revenons au Sphinx vulgaire, dont nous n'avons plus rien à dire.

LE SERPENT.

On ignore généralement dans la société ce que veut dire ce mot *Serpent*, pris dans l'acception nouvelle qu'il a reçue depuis plusieurs années; cette ignorance est très-pardonnable. Le Serpent n'a vraiment cours que dans la langue des journalistes, et M. de Buffon lui-même, qui, au dire d'une foule de personnes, était pourtant un naturaliste fort distingué, ne connaissait le Serpent que sous sa qualité de reptile dés-

agréable et de musicien de paroisse. Le Serpent-Musicien étant un membre de la grande famille des Rats d'église, nous ne nous arrêterons pas longtemps à la description de ce personnage, qui n'a d'agrément que quand il accompagne tout un lutrin, qui semble composé d'aveugles-sourds non muets.



Hélas! l'infortuné rédacteur en chef redoute au moins autant le Serpent parisien que l'habitant des Grandes-Indes redoute le serpent à sonnettes!

Quel est donc ce terrible reptile qui se glisse ainsi dans les bureaux de journaux pour aller piquer au vif ce qu'il y a de plus sacré dans ce local, après les ciseaux, le rédacteur en chef lui-même! Hé! mon

Dieu, ce ne serait rien encore si ce maudit Serpent ne se faufilait que dans les bureaux ; mais l'audacieux s'insinue aussi dans les colonnes les plus apparentes du journal, et l'œil de l'abonné l'y découvre le lendemain matin avec une horreur et un effroi qui ne sont comparables qu'à l'effroi et à l'horreur dont est saisi le rédacteur en chef.

Quoique nous soyons à une époque où le rébus et la charade sont en grande vogue, je ne veux pourtant pas vous parler plus longtemps en style de logogriphe. — Voici la chose :

En termes d'argot d'imprimerie, on nomme *Serpent* le petit article, la phrase ou même le simple mot qu'un rédacteur insère parfois dans les colonnes d'un journal à l'insu du rédacteur en chef; or, cette phrase terrible qui se glisse insidieusement au milieu d'autres phrases qu'elle contrarie ou atténue, fait l'effet d'un serpent caché au milieu des fleurs..., des fleurs de rhétorique bien entendu.

Il en résulte que le lendemain matin, le rédacteur en chef avale une immense couleuvre !

Exemple. — Un rédacteur a fait un article dans un journal admirateur effréné du *sucre de betteraves ;* or, ce jour-là même il rompt avec le journal. Le rédacteur en chef, qui a appris à se méfier des Serpents, se met à lire attentivement l'article avant de l'envoyer à l'imprimerie ; mais le rédacteur sournois, pour se venger du journal qui s'est privé de ses services, vient à minuit corriger ses épreuves, et, transformant subitement son article betteravier, en fait

un dithyrambe en l'honneur de la canne à sucre!



Autre exemple. — Un feuilletoniste rend compte du vaudeville de l'ami d'un ami d'un des amis des camarades du journal. Après l'analyse de la pièce, le rédacteur avait mis primitivement : « L'auteur a été nommé au milieu d'*applaudissements* unanimes et mérités! » Notre gaillard, qui dans l'intervalle s'est brouillé avec le vaudevilliste, regagne l'imprimerie à minuit, heure du crime et des Serpents, et, enlevant le mot *applaudissements*, le remplace par le mot *sifflets*.



Le Serpent produit surtout des effets terribles lorsqu'il se faufile dans les colonnes d'un journal qui reçoit des encouragements de M. de Gérain. Le pauvre rédacteur en chef a beau protester de son innocence, on se montre impitoyable.

Le *Moniteur* lui-même, le grave, l'impassible, l'éternel *Moniteur* voit de temps en temps ses colonnes envahies par des Serpents. Il est vrai qu'ils ne tirent pas à conséquence, attendu que le journal gouvernemental n'est guère lu que par son prote ; mais le Serpent n'en a pas moins joui de sa petite vengeance. Le plus fâcheux et le plus célèbre de ces reptiles est celui qui fit son apparition dans les premiers temps de la Restauration. Le rédacteur devait mettre tout simplement : « Aujourd'hui le roi a présidé le conseil des ministres au château des Tuileries. » L'audacieux Serpent se glissa sous forme de faute typographique, ainsi qu'il suit : « Aujourd'hui, à une heure, le roi a présidé le conseil des *monstres* au château des Tuileries. » M. Sauvo, l'immuable directeur du journal officiel, en eut une jaunisse qui dura six mois.



On a vu des directeurs de journaux, pour se garantir du Serpent, lire les articles en premières épreuves, les relire sur épreuves corrigées, se lever la nuit pour les relire au moment du tirage, et, malgré cela, rêver encore Serpent, comme d'autres rêvent chien et chat, ce qui leur donnait des cauchemars épouvantables.



Toutefois, bienheureux ces directeurs! car, après quelques semaines de ces terribles *épreuves* (je le dis ici sans calembour), le Serpent les trouve inaccessibles, précisément parce qu'ils ont acquis eux-mêmes la prudence du Serpent.

LA PIE.

Jamais dénomination ne fut appliquée avec plus de justesse que celle-ci. — La Pie du Palais-de-Justice porte un plumage noir et blanc tout comme la Pie de nos forêts, et son ramage est en parfaite harmonie avec son plumage. — Aussi, depuis bien longtemps, les prisonniers ont-ils l'habitude de ne désigner jamais le défenseur de la veuve, de l'orphelin et du voleur que sous le sobriquet de *Pie*. — Jacasser, rejacasser et rerejacasser, voilà à quoi se passe la vie entière du volatile et du bipède en question.

La salle des Pas-Perdus est un véritable lieu de délices pour le flâneur, à toutes les époques de l'année, attendu le panorama si mobile, si amusant, qui s'y déroule sans cesse ; mais pendant l'été ce plaisir est

bien plus grand encore, puisqu'on peut le goûter sous l'ombrage voluptueux de pierres de taille qui ont une dizaine de pieds d'épaisseur : il faudrait les rayons d'un soleil plus que napolitain pour percer un paletot de cette épaisseur ; aussi rien ne manque au bonheur de la masse d'avocats qui fourmillent dans cette enceinte toujours rafraîchie par une brise délicieuse. — Heureuses Pies ! l'architecte du Palais-de-Justice est parvenu à leur ménager une douce température de dix à douze degrés au-dessus de zéro ; — par un hasard singulier, cette température est aussi celle qui est la plus convenable à la parfaite santé des cruchons de bière. — A Dieu ne plaise que par là nous prétendions faire le moindre rapprochement entre ces deux choses si différentes ! — Nous ne prétendons nullement les mettre sur la même ligne, et si on nous offrait à choisir, pendant l'été surtout, entre un cruchon de bière et un avocat, nous ne balancerions pas un seul instant.

Les personnes qui veulent étudier le curieux morceau d'histoire naturelle étiqueté dans toutes les collections sous le nom d'*Avocat* ou de *Pie borgne*, ne peuvent choisir un lieu plus propice que la salle des Pas-Perdus.

A peine a-t-on franchi les trois ou quatre marches de pierre qui séparent la salle des Pas-Perdus de la *Galerie des Marchands*, qu'on vient heurter contre l'établissement d'un des huit *gens de lettres* qui concourent, avec la statue de *Malesherbes*, à l'embellissement de la salle des Pas-Perdus. — Depuis que les

lumières et l'orthographe ont pénétré à peu près dans toutes les classes de la société; depuis que les cuisinières écrivent elles-mêmes leurs mémoires d'apothicaire, le malheureux écrivain public ne peut trouver



un peu d'occupation que grâce aux plaideurs de la salle des Pas-Perdus.

Encore, l'infortuné se voit-il obligé de se livrer très-souvent à un sommeil quasi-nourrissant.

La sagesse des nations nous dit: *qui dort dîne;* mais il faut avouer que c'est un dîner bien maigre; — un festin de Balthazar en rêve ne vaut pas un dîner à trente-deux sous en réalité.

Si les pauvres *Phœbus* du Palais-de-Justice sont peu occupés, en revanche, tous les avocats que l'on rencontre ont l'air d'être écrasés de besogne. — Règle générale, moins un avocat est chargé de causes à plaider, et plus il se charge d'énormes dossiers achetés à

la livre chez l'épicier du coin. — Ces gaillards-là emploient la recette de tous les *allumeurs* du monde ; ils feignent d'être accablés de besogne, comme les marchands de chaînes de sûreté feignent de vendre une masse de marchandises aux compères qui les rapportent l'instant d'après. — Prenez garde, faites place à monsieur l'avocat qui court tout essoufflé et qui a l'air d'arriver trop tard à une audience où il n'a rien à faire !



L'instant d'après, vous verrez le même personnage sortir de la deuxième Chambre pour courir à la Cour royale, puis de là il reviendra passer dix minutes à la Cour d'assises, toujours en courant. — A force de courir, il espère attraper des clients.

Quelques-uns de ces messieurs, d'un tempérament plus asthmatique, ne peuvent pas se permettre ce manége fatigant, et ils se contentent de se promener tranquillement en faisant des politesses aux plaideurs dont l'air est candide, dont l'habit est en drap véritable d'Elbeuf, et dont la poche semble bien garnie.

Il est à remarquer que *le défenseur de la veuve et de l'orphelin*, suivant le sobriquet que ces messieurs se donnent entre eux; il est à remarquer, disons-nous, que ce défenseur zélé de tous les droits méconnus montre surtout une éloquence admirable toutes les fois qu'il a pour client un homme riche qui a soin de fourrer dans le sac à dossier de son avocat des *arguments irrésistibles*. — M. Scribe prétend que l'or est une chimère, mais l'avocat n'est nullement de son avis : il ne regarde comme une chimère que le sou de Monaco, et toute monnaie qui n'a pas été frappée dans cette principauté mesquine a pour lui des attraits bien puissants.



Une autre remarque a été faite par tous les natu-

ralistes qui ont décrit l'avocat : c'est que si ce bipède n'est pas doué en général d'une beauté remarquable, en revanche, il possède souvent une laideur remarquable.

Si l'avocat n'est pas beau lorsqu'il se promène tranquillement dans la *salle des Pas-Perdus,* il faut reconnaître qu'il est bien plus grotesquement laid lorsqu'il plaide en ergoteur, et lorsqu'il fouille dans le fin fond des lois romaines, gauloises et chinoises.



Et tout cela pour prouver que le fermier Jean Giblou avait le droit de faire promener ses jeunes cochons dans le pré de François Ablou. — Quand les citations savantes ne suffisent pas au Démosthène du quai aux Fleurs, il passe à d'autres exercices, et se livre à des gesticulations frénétiques, à des flots de paroles hyperboliques et à des grimaces épileptiques;



ce qui fait qu'on se bouche les oreilles, et qu'on s'enfuit de la salle d'audience en se disant que, définitivement, ce qu'il y a de plus agréable dans tout l'ordre des avocats, c'est le greffier, qui a souvent une bonne figure, qui écrit toujours, et qui ne parle jamais.



Mais, voyez le malheur, il se trouve que tout justement le greffier n'est pas avocat !

LE ROSSIGNOL.

Ce nom est charmant, et, en le lisant, votre imagination fort orientale se livre déjà aux rêves les plus délicieux ; vous songez aux bosquets mystérieux, au gazouillement des oiseaux, au ruisseau qui murmure ; que sais-je, moi ! peut-être aux amours de la Rose et du Rossignol..... Vous en êtes parbleu bien capable !

Eh bien ! apprenez, lecteur mon ami, que vous errez complétement. Le Rossignol en question n'habite pas des bosquets ornés de petits

ruisseaux, et ne songe pas le moins du monde à courtiser la rose, pas même la simple giroflée.

Si ce Rossignol, ajoutez-vous, n'est pas un habitant de la campagne, il habite donc la ville, et alors j'y suis.... vous allez parler d'un Rossignol de théâtre, de Duprez, de M[me] Damoreau? — Lecteur, vous errez de nouveau.

Ah! j'y suis, me dites-vous.... Vous voulez désigner le *passe-partout* qui se trouve dans la poche de tous les voleurs qui ne travaillent pas sur le grand chemin ni dans la société en commandite! — Hélas! Lecteur, vous errez derechef et de plus belle.

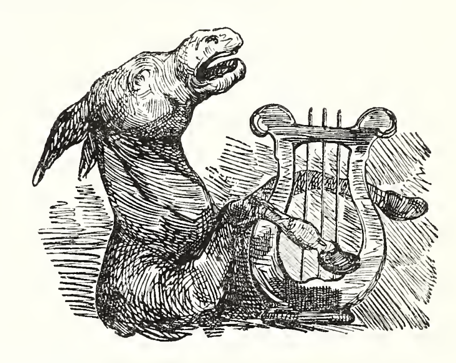
Le présent ouvrage est trop bien imprimé par Lacrampe, sur trop magnifique papier vélin glacé, pour qu'il devienne un *Dictionnaire d'argot*. — Nous ne tenons pas à vous faire connaître le langage des célébrités de cour d'assises.



Attention! j'explique. — Vous êtes déjà entré, sans

doute, dans un magasin de librairie, et en ce cas vous avez dû voir, au sommet des rayons, quelques volumes qui, hors d'atteinte de la portée du bras, même quand un commis grimpe sur une chaise, gisent depuis nombre d'années dans une poussière enrichie de toiles d'araignées ; eh bien, ces malheureux volumes dont la vente est complétement nulle, et qui passent ainsi toute leur existence dans l'obscurité, dans l'humiliation et dans la poussière, ne sont connus dans le monde de la librairie que sous le nom de *Rossignols.* Vous trouvez ce nom bien poétique, n'est-ce pas, pour un volume que vous appelleriez tout simplement *bouquin?* Mais c'est que le Rossignol doit effectivement son origine à la *Poésie*.... Le premier Rossignol connu sous ce nom fut un recueil de vers !!!

Et cela se conçoit. Comme les recueils d'excellents vers ne se vendent pas beaucoup, il s'ensuit que les vers médiocres ou détestables ne se vendent pas du tout ; et alors il arrive que le poëte, en véritable Rossignol, chante dans la solitude.



Par la suite, le nom de Rossignol s'est appliqué

également à tous les ouvrages quelconques qui n'obtiennent aucun succès, et qui sont tristement relégués sur les planches les plus élevées et les plus solitaires de tous les magasins. Dieu sait le nombre de Rossignols qui encombrent en ce moment la librairie française ! Heureusement que l'épicerie de notre belle patrie offre un débouché à toutes les publications imaginables.... Le gruyère est l'ami intime du Rossignol.



La plupart du temps, avant d'aller finir ses jours dans l'arrière-boutique d'un marchand de cassonnade, le Rossignol va séjourner pendant cinq ou six ans chez M. Lebigre, libraire dont le catalogue est à un rabais excessif. Le prix marqué primitivement sur la couverture rose, bleue ou jonquille, est invariablement de sept francs cinquante centimes ; mais M. Lebigre, qui ne surfait jamais ses Rossignols, les laisse à l'amateur moyennant quinze sous !

O honte ! ô désespoir ! — quinze sous un magnifique volume intitulé : *Pleurs de mon Ame*, ou *les Sérénades du Crépuscule*, — titres ébouriffants qui n'ont été trouvés qu'après douze jours de méditations par un jeune auteur ébouriffé !



Quelques Rossignols égarés se permettent d'aller flâner de temps en temps sur les quais qui s'étendent depuis Notre-Dame jusqu'au Pont-Royal. Ces malheureux sont encore plus à plaindre que leurs confrères de la rue Saint-Jacques, car ils sont exposés au vent, au soleil, à la pluie, et à toutes sortes d'humiliations de la part des bibliophiles, qui, après avoir regardé le titre du volume et le nom de l'auteur, rejettent dédaigneusement le pauvre Rossignol dans la case en

bois où gisent tristement cinquante de ses confrères plus ou moins dépareillés.



Malgré l'extrême modicité du prix auquel il est coté, le Rossignol du quai de la Monnaie n'a guère de chance de vente qu'au cas où il vient à tomber sous les yeux de son père, de son coupable auteur. On a beau dire, la voix du sang, ou plutôt la voix de l'encre, parle toujours bien haut, et il faut qu'un auteur n'ait pas quinze sous dans la poche pour ne point tirer son enfant de l'état abject dans lequel il le retrouve.

Après cela, tous les auteurs n'ont pas la même timidité ni le même amour paternel. Il est bon nombre de ces gaillards qui sont fiers comme des paons, bien-qu'ils n'aient produit que des Rossignols pendant

toute leur vie. A les entendre, ils ont enrichi leur libraire, et on ne trouverait pas un seul exemplaire de leurs ouvrages dans ses magasins.

Quant à l'enrichissement du libraire-éditeur, c'est une autre affaire ! car, règle générale, tout éditeur de Rossignols va finir lui-même sa carrière commerciale dans la cage de la rue de Clichy.



Là, le malheureux, se promenant de long en large et de large en long pendant cinq années, dans le préau de ce monument national, a le temps de faire une foule de réflexions philosophiques, em......blématiques et rossignolifiques.

LE LÉZARD.



TROTTOIRS! asiles de la boue et des flâneurs, je vous salue : tous les moments les plus heureux de ma jeunesse très-blonde se sont écoulés sur vos dalles, votre granit, votre bitume, ou votre asphalte!

Avant d'entreprendre la physiologie du Lézard, entendons-nous bien d'abord sur la valeur de ce mot lui-même. — Une foule d'individus vous disent avec le plus grand aplomb qu'ils viennent de *flâner*, sans avoir la moindre notion sur cette profession.

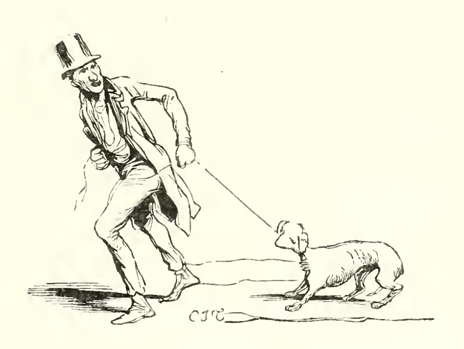
Ces braves gens s'imaginent qu'il suffit de s'être promené pendant une heure sur le boulevard, ou de s'être fait bousculer pendant quarante minutes sur un trottoir, pour avoir le droit de se parer du titre de *flâneur*, autrement dit *Lézard*. Malheureux profanes qui ne se doutent pas seulement de tout ce qu'il y a de bonheur et de poésie dans ces deux sillabes *flâ-ner*, et qui se doutent encore moins de toutes les rares qualités que doit posséder un homme pour savourer toutes les voluptés de la flânerie ! — Il n'y a peut-être que trois classes de la société chez qui l'on trouve des cœurs et des jambes véritablement dignes d'appartenir à un Lézard. — Ces trois classes se composent des poëtes, des artistes et des petits clercs d'avoué.

D'abord nous refusons positivement le beau nom de flâneur au stupide conscrit qui reste planté pendant six heures devant la même baraque de Polichinelle, et qui ne détourne même pas les yeux pour admirer la petite bonne qui se trouve à côté de lui.

Il faut user de Polichinelle, mais ne pas en abuser. — Un tourlourou vraiment flâneur écoute le dialogue pendant quelques minutes, puis entame la conversation avec sa jolie voisine, et se met à causer littérature et galette. — A l'aide de ce subterfuge, il parvient à offrir son cœur et du pain d'épice, et avant la fin du jour, le bonheur est complété par le coco et l'amour.

On ne peut pas accorder davantage le titre de flâneur à ce vieux rentier qui, sous le prétexte d'aller se promener lui et son chien, passe ses deux heures

de prétendue flânerie à livrer un combat à l'obstiné Médor, qui vient de voir passer dans la rue une de ses anciennes passions, et qui veut à toute force aller la rejoindre.



Après un tel exercice, on revient chez soi avec tous les éléments d'une fluxion de poitrine, on a le droit de boire de la bourrache, de se mettre deux gilets de flanelle et trois bonnets de coton pour se faire transpirer, mais on n'a nullement le droit de se parer du nom de flâneur.

Quant au mari qui sort avec sa femme, nous ne le portons ici que pour mémoire. — Les désagréments de cette promenade vertueuse, mais peu sentimentale, et surtout peu amusante, ne font que s'accroître si le couple est de l'âge des ingénues du Théâtre-Français, c'est-à-dire s'il entre déjà dans sa quatrième jeunesse. — Quand le mari veut aller à droite, la femme veut aller à gauche; si la dame désire s'arrêter devant la boutique d'un bijoutier, le monsieur l'entraîne devant l'étalage d'un marchand de comestibles; — et ainsi de

suite pendant deux heures. Autant vaudrait appeler flâneurs les vénérables pères de famille qui, le dimanche, descendent tout le long du boulevard, depuis la Bastille jusqu'à la Madeleine, en traînant leur femme et leur fille, qu'ils finissent enfin par régaler d'un cruchon de bière aux Champs-Élysées. Quand la jeune personne est dramatique, elle trouve ce genre de divertissement assez peu divertissant, — et, pour notre part, nous n'avons pas le courage de blâmer cette opinion.



Il est vrai que, d'autres fois, le boutiquier parisien varie ses jouissances de flânerie en allant grimper au sommet de la butte Montmartre. Une fois arrivé, il s'essuie le front, se couche sur le gazon et s'en-

dort. — Madame, pour se distraire, a le droit de chasser les mouches du visage de son époux. Occupation aussi vertueuse que peu amusante, et peu digne de la plus belle moitié du genre humain.



L'invalide commence déjà à se rapprocher un peu plus du véritable flâneur. — Il possède plusieurs des qualités nécessaires pour cultiver cette profession ; — il n'a rien à faire, d'abord, pendant vingt-quatre heures par jour ; comme il a beaucoup voyagé, il ne manque pas d'intelligence, quand il a soin de ne pas abrutir cette intelligence par un usage immodéré du tabac ; — puis enfin, dernière et précieuse qualité, il est observateur ! — Mais il est bien dommage que, les trois quarts du temps, ce vieux troupier soit privé d'une paire de membres indispensables au flâneur : on ne va pas loin avec une jambe de bois, ou avec deux jambes dans lesquelles les Russes ont jadis incrusté des bis-

caïens ; — on est obligé de faire de longues stations sur les bancs de l'esplanade des Invalides.



Le vrai Lézard, le Lézard modèle, le Lézard incomparable, doit jouir de l'usage de tous ses membres et de toutes ses facultés. — Il lui faut de bonnes jambes pour arpenter toutes les promenades, tous les trottoirs, tous les quais, toutes les places, tous les boulevards de Paris ; — de bonnes oreilles pour ne rien perdre de toutes les remarques spirituelles ou plaisamment stupides que l'on entend dans tous les groupes qui se rassemblent d'ordinaire dans les lieux publics ; — enfin, il lui faut surtout de bons yeux pour apercevoir toutes les jolies marchandes, tous les visages grotesques, toutes les affiches baroques, et toutes les jambes fines que l'on rencontre dans le cours de ses flâneries.

Le paletot semble avoir été inventé exprès pour le flâneur; grâce à ce vêtement commode, mais taillé sur la forme d'un sac, le flâneur peut mettre tranquillement ses deux mains dans ses poches et se faufiler dans toutes les foules les plus épaisses et les moins bien composées, sans craindre qu'un voisin curieux ne vienne sonder les mystères de ces mêmes poches. — Le paletot a fait diminuer d'une manière prodigieuse *les vols à la tire;* vous n'êtes pas sans savoir qu'on a baptisé de ce nom l'espèce d'industrie qui consiste à tirer de toutes les poches des foulards, des tabatières, des lorgnettes, etc., etc. — Il est vrai que si le paletot a détruit en grande partie *le vol à la tire*, en revanche il a fait augmenter prodigieusement le vol orné d'assassinat : — les industriels se sont vus obligés de dépouiller complétement le flâneur nocturne, depuis qu'ils ne peuvent plus interroger tout simplement ses poches, et ils commencent l'opération en étranglant ou en assommant le sujet choisi. — On voit que si le paletot a ses charmes, il a aussi ses inconvénients.

Ainsi donc, règle générale, ne flânez jamais passé minuit. — Une journée est assez longue quand on sait bien l'employer, et rien ne vaut la clarté du soleil pour observer les mille détails qui se présentent à chaque pas sous les yeux du flâneur. Ce n'est pas le soir, à la vacillante lueur des réverbères, que l'on peut lire toutes ces délicieuses affiches, rouges, jaunes, blanches, vertes, coquelicotes, qui tapissent toutes les murailles de Paris. — Il n'y a que devant

chez Aubert que l'on a l'agrément de voir les caricatures à toute heure du jour et de la nuit. — Le gaz est toujours allumé dans ce magasin chéri de tous les Lézards parisiens.



Enfin, nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les petits bonheurs de la flânerie parisienne. Le Lézard est le seul être heureux qui existe sur la terre; on n'a pas encore cité l'exemple d'un seul flâneur qui se soit suicidé; et si jamais notre homme arrive auprès d'un puits, eût-il même pour l'instant quelques idees un peu tristes, au lieu de songer à se précipiter la tête la première dans ce gouffre béant et humide, il se console tout à coup en crachant

dans l'eau et en faisant des ronds pendant une heure, une heure et quart.



O flânerie, flânerie! ne trouveras-tu donc jamais un poëte pour te chanter dignement!

LE MARCASSIN.

Ce nom, qui, pendant un temps immémorial, avait appartenu exclusivement au sanglier lorsqu'il est encore en bas âge, a aussi été octroyé à l'artiste en peinture qui s'occupe spécialement de faire des tableaux pour les enseignes. — Comme nous sommes fort avide de science, nous nous sommes livré à des recherches incalculables, à la Bibliothèque

Royale, pour connaître les motifs qui ont ainsi fait appliquer au rapin le surnom de *Marcassin*; mais les *Dictionnaires d'Histoire Naturelle* les plus complets se taisent sur ce point, et notre prédécesseur M. de Buffon n'en a pas soufflé le moindre mot; c'est ce qui prouve bien qu'il a volé sa réputation. — C'est fort triste, ma parole d'honneur, c'est fort triste!

Il est probable, cependant, que les flâneurs, voyant toujours les peintres d'enseignes ornés d'immenses brosses fabriquées avec la dépouille d'un jeune sanglier, auront fait une figure de rhétorique, et prenant la partie pour le tout, se seront permis de confondre dans leur imagination et dans leur conversation la brosse avec le porte-brosse, d'où est née l'épithète de Marcassin.

Voilà du moins notre opinion consciencieuse, basée, comme on le voit, sur les raisonnements d'une logique parfaite. — Bien plus, nous ajouterons que M. Nodier lui-même, M. Charles Nodier le savantissime philologue, n'a pas contredit notre assertion; — il est vrai que nous ne l'avons pas consulté.

Enfin, quoi qu'il en soit, acceptons donc Marcassin, puisque Marcassin il y a, et rappelons-nous que l'homme est beaucoup trop myope pour sonder d'un œil scrutateur tous les mystères de la nature et de la langue française : — le Marcassin est comme le soleil; il existe, donc on ne peut le nier, surtout quand on le voit briller au sommet de son échelle; nous ne parlons pas du soleil.



Le Marcassin n'a pas toujours été ainsi au sommet de l'échelle sociale : il a débuté par être rapin, vulgaire rapin, comme tous ceux que vous voyez pulluler sur la place du Musée, armés d'un chapeau comme on en porte peu, d'une barbe comme on n'en porte guère, et d'une barbiche comme on n'en porte pas.

Mon Dieu oui, pour arriver à peindre une poire énorme devant servir d'enseigne au marchand de vin du *Bon Coing*, il a fallu passer par l'étude de l'*Apollon du Belvédère*. — M. Jacotot avait bien raison de s'écrier que *tout est dans tout!* — Qui diable, sans cela, se serait jamais douté qu'on trouverait les détails d'une poire de face dans le profil de l'Apollon? — O beaux-arts! que vous êtes beaux quand vous êtes beaux!

Après avoir étudié pendant deux ans d'après la bosse antique, le futur Marcassin, toujours pour pouvoir saisir tous les détails de la poire, s'est mis à étudier le beau idéal du nu moderne sous l'aspect d'un modèle à trente sous la séance de cinq heures.



Ce n'est donc qu'après cinq années d'études constantes, et après avoir manqué d'aller à Rome, que l'on peut prétendre à passer au grade de Marcassin. — O jeunes gens! vous voyez que dans toutes les carrières on n'arrive qu'à force de travail. Il y a une vingtaine d'années, l'existence du Marcassin n'était pas trop désagréable : tous les marchands de Nouveautés de Paris éprouvèrent simultanément le besoin d'illustrer leurs magasins d'immenses tableaux dont on peut encore apercevoir les débris. —*Jeanne d'Arc* servait d'enseigne à un marchand de bonnets de coton; *saint Louis partant pour la dernière croisade* indiquait qu'on vendait du fil d'Écosse première qualité, et l'*Assassinat d'Henri IV* signifiait clair comme

le jour que l'on tenait du madapolam tout fil et des chaussettes sans couture. — Hélas ! ces temps prospères ne devaient pas durer : le boutiquier, devenant encore plus vaniteux de jour en jour, dédaigna le tableau pour attirer les yeux des passants, et, bien convaincu que son nom seul était suffisant pour orner son enseigne, il inscrivit en lettres gigantesques le beau nom de CARCASSON ou de TARTEMPION, sans même y ajouter *Broderies*, *Épiceries* ou *Pharmacie*. — L'infortuné Marcassin fut donc réduit à cultiver de nouveau les poires et les carottes à l'usage des marchands de vin et des débitants de tabac.



La création du Musée de Versailles vint fort heureusement ranimer un peu le commerce des ensei-

gnes illustrées, et fit écouler un assez bon nombre de vieux fonds d'ateliers. — Telle *Jeanne Hachette*, qui avait été refusée par un marchand d'Indienne de la rue Saint-Denis comme n'étant pas d'une couleur assez bon teint, fut trouvée délicieuse pour orner la galerie nationale du département de *Seine-et-Oise;* et le portrait d'un Grand-Turc, commencé primitivement pour la *Civette*, se transforma très-rapidement en un magnifique portrait de *Philippe le Bel*.



Une fois que le Musée de Versailles sera totalement rempli, je ne vois pas trop ce que deviendra le pauvre Marcassin ; — mais espérons dans la munificence.... des marchands de vin !

LE PIGEON-BIZET.

C'EST fort triste à avouer, mais pourtant, puisque cela existe, il n'y a pas moyen de le cacher, — on ne compte pas, à Paris, moins de cinq à six mille individus ayant le goût assez dépravé pour ne pas apprécier tous les plaisirs du corps-de-garde, tous les charmes de la faction, toutes les voluptés de la patrouille ! — On formerait une légion magnifique rien qu'avec les réfractaires parisiens. — Il est vrai que ce n'est

qu'à Paris seulement que le bourgeois rétif à la conscription gardenationalesque peut espérer se soustraire aux poursuites perpétuelles du sergent-major et du tambour, ces deux limiers infatigables chargés de dépister continuellement les fuyards. — En province, tous les habitants d'une petite ville se connaissent, et le bataillon de l'endroit ne peut jamais s'offrir à l'inspection de M. le maire avec un grand nombre de manquants.

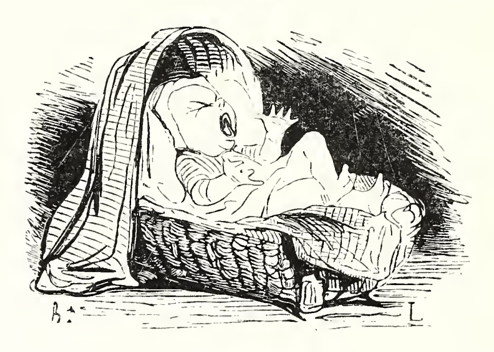
C'est inouï ce qu'un réfractaire dépense de ruses, d'esprit, de courses de cabriolet et de frais de déménagements pour échapper au billet de garde. — Il y a des réfractaires qui n'habitent que des hôtels garnis, et qui déménagent régulièrement tous les quinze jours.

D'autres, au contraire, se sont retirés dans le fin fond du Marais, et vivent dans leur logement solitaire comme un rat dans un fromage de Hollande. — Ils ne se permettent de prendre l'air que les jours de grandes fêtes nationales, quand tous les agents de l'autorité sont occupés à forcer les badauds parisiens à se réjouir spontanément.

D'autres se risquent à vivre dans leurs meubles, comme le reste des mortels et des bourgeois, mais ils ont soin de corrompre leur portière régulièrement tous les huit jours à l'aide d'une pièce de quinze sous : c'est le tarif ordinaire pour acheter le silence de cette femme, qui alors vous est dévouée corps et âme jusqu'à concurrence de soixante-quinze centimes. — Par exemple, si le sergent-major venait à

offrir la pièce de trente sous, je craindrais fort que le Talleyrand en jupons ne vendît votre secret et ne trahît votre retraite.

C'est ce qui fait que des réfractaires plus prudents et plus économes se contentent de placer sur leur porte une carte de visite ou une plaque indiquant un nom et une profession qui déroutent totalement les tambours les plus soupçonneux. — Nous connaissons un vaudevilliste qui, depuis trois ans, vit parfaitement heureux et tranquille derrière l'abri d'une grande plaque en cuivre portant en grosses lettres : *Mme Grosbois, sage-femme.* — Jamais le sergent-major n'a eu l'idée d'enrôler dans ses grenadiers Mme Grosbois sage-femme, qui a pourtant une taille de cinq pieds six pouces. — Il est vrai que notre vaudevilliste est bien dérangé de temps en temps par un commissionnaire qui vient le chercher en toute hâte pour prodiguer les secours de sa profession de sage-femme à quelque modiste du voisinage. — Mais quelle position



sociale n'a pas ses petits désagréments ?

Lorsque, malgré toutes ses ruses, le réfractaire

est découvert, et que le limier de l'ordre public le tient par le bout de l'oreille, il ne s'avoue pas encore vaincu.



Traduit devant le conseil de discipline, le réfractaire cherche à surprendre la religion de ses juges par une éloquence qui, dans ses périodes cicéroniennes, remonte jusqu'au déluge. — Jadis le garde national, enrôlé de force, ne se donnait pas tant de mal pour plaider sa cause ; il ne prenait même pas la peine de venir devant le tribunal imposant du conseil de

discipline. — Il aimait bien mieux vexer le gouvernement, et monter sa garde en s'affublant du plus ridicule costume de *Bizet* qu'il pût imaginer.



Le Louvre n'était pas du tout flatté d'être gardé par un guerrier coiffé d'un vieux chapeau gris, vêtu d'une redingote café au lait passée à la nuance chocolat, chaussé d'une paire de bottes dont il ne restait plus que les tiges, et, pour comble de malheur, affublé d'un énorme col de chemise mis à un empois de colle forte, et d'une paire de lunettes vertes comme le père Cassandre avait seul le droit d'en porter à la comédie italienne. — L'état-major de la garde nationale ayant vu que le Bizet-Factionnaire avait besoin d'être lui-même entouré de trois autres factionnaires pour l'empêcher d'être étouffé par la foule qui s'assemblait autour de lui, supprima totalement la légion des Bizets.

Aujourd'hui, le réfractaire est donc obligé de se réfugier dans les infirmités physiques, et d'avoir recours aux différents moyens oratoires enseignés par M. de Crac et par le *Dictionnaire de Médecine.*

A chaque audience, les membres du conseil de dis-

cipline voient arriver à leur barre de gros gaillards dont les épaules et le ventre sont taillés sur le patron de Lablache ou de Lepeintre jeune, et qui refusent de monter leur garde sous prétexte qu'ils sont poitrinaires et qu'ils ont l'intention de mourir à la chute des feuilles.

Le conseil, attendri, se livre à une consultation médico-judiciaire, et ordonne que le malade ira passer huit jours à la maison de santé nommée *Hôtel Bazancourt.*

D'autres arrivent à l'audience en se traînant à l'aide de béquilles, et prétendent que de nombreux rhumatismes compliqués de cors aux pieds les empêchent d'être susceptibles de marcher avec la garde nationale. — Le conseil se retire dans la salle des délibérations; pendant ce temps, les boiteux, célébrant à l'avance leur victoire, se livrent à une *cachucha* de réjouissance, et le capitaine, qui rentre à l'improviste, les félicite sur leur prompte guérison.



Le Bizet, de nos jours, ne peut plus se donner la

satisfaction d'humilier le gouvernement en prenant un costume par trop grotesque ; — mais il se procure encore la satisfaction de mettre un pantalon bleu de ciel, de porter des socques articulés, des cols de chemise invraisemblables, et un manteau brun ; — ce qui désole le sergent de voltigeurs, qui ne trouve rien de plus beau sous le soleil qu'un garde national en grande tenue. —Voilà qui prouve bien que tous les goûts sont dans la nature !



LE LIMIER.



NE connaissance assez désagréable à faire, est celle du Limier. — Si vous n'avez jamais entendu parler de ce personnage, je vous en félicite de tout mon cœur; cela prouve en faveur de votre ignorance commerciale et usuraire. — Plus d'un locataire de l'hôtel peu garni situé rue de Clichy, voudrait bien ne pas être plus instruit.

Le Limier est le bras droit du garde du commerce. — Que disons-nous, son bras droit? — C'est mieux que cela même, — c'est sa jambe droite et sa jambe gauche; — car c'est le Limier qui est chargé de courir après ce gibier récalcitrant que l'on doit insérer dans la cage des humains pour un terme de cinq années, avec la permission de M. le maire et des autres autorités constituées de notre belle patrie.

Le Limier est continuellement en chasse dans les quarante-huit quartiers de Paris. Il n'est pas un recoin qu'il ne connaisse parfaitement; et son lièvre, irait-il se cacher au haut des tours de Notre-Dame, ou dans le plus profond des Catacombes, qu'il le dépisterait également.

Le Limier est un gaillard qui doit être doué d'une foule de qualités bien rares; et vraiment, le siècle est bien injuste, et les usuriers le sont encore plus, en ne payant ses précieux services que la modique somme de cinq ou six francs par jour. — Réfléchissez donc que notre chien, ou, si vous aimez mieux, que notre homme doit d'abord avoir une vue excellente pour découvrir au loin le gibier, qui se dissimule dans la foule; — puis il faut nécessairement qu'il possède des jambes non moins excellentes que les yeux, car un débiteur qui s'enfuit a la vitesse du chevreuil; — puis il doit être physionomiste, et reconnaître un homme affublé de fausses moustaches, de faux favoris et de fausses lunettes vertes; —puis, enfin, quatrième et non moins rare qualité, le Limier doit être un très-fort philosophe, pour supporter et pour rendre au besoin la grêle de coups de toute espèce que se permet un débiteur poursuivi dans ses derniers retranchements; — car alors, le lièvre devient un tigre du désert, un féroce Bédouin, qui ne se laisse traîner en prison qu'après avoir usé tout ce que la nature lui a fourni d'ongles, de poings et de talons de bottes. — Quand on a pour vingt mille francs de dettes et de prises de corps, on n'y regarde plus de si près. Peu

importe de se voir mettre sur sa note vingt-cinq francs pour une poignée de cheveux déplantés au Limier, et trente-sept francs cinquante centimes pour un œil détérioré au même. — O jeunes gens! jeunes gens! voilà pourtant où vous conduisent de folles dépenses! Et notez bien que sur les vingt mille francs de lettres de change souscrites à l'usurier, vous avez touché tout au plus huit mille francs; — encore lesdits huit mille francs ont-ils été livrés la plupart du temps en marchandises, telles que tabatières à musique, serpents boas empaillés, chameaux vivants, partitions de M. Hector Berlioz, toutes choses d'une défaite fort difficile, et sur lesquelles il faut se décider à perdre au moins soixante pour cent.

A cela, vous me répondez que quand on tire le diable par la queue, on est encore bien aise de trouver un billet de cinq cents francs, dût-on le payer plus tard dix fois sa valeur. — Mais je vous répondrai que plus tard, lorsque viendra le jour de l'échéance, vous serez obligé de tirer dix fois plus le diable comme ci-dessous.



Ainsi, décidément, ce genre d'opérations commer-

ciales ne vaut absolument rien. — Et puis, d'ailleurs, les plaisirs que l'on goûte avec un argent payé si cher doivent être singulièrement troublés par la pensée du jour fatal où ce même diable, sous la forme d'un Limier, viendra vous rappeler que vous lui avez vendu, sinon votre âme, du moins votre corps et votre liberté. — Quand on est poursuivi par un cauchemar pareil, toute espèce d'almanach doit devenir odieux, et le malencontreux facteur qui, le 31 décembre, vient offrir ses civilités et son petit morceau de carton, doit recevoir un refus accompagné d'une porte sur le nez. — Soyez donc facteur et honnête, pour vous voir accueilli de la sorte! C'est à dégoûter de la politesse et de la poste aux lettres.

O facteur! facteur! tu seras bien cruellement vengé, lorsqu'un beau soir ce même jeune homme impoli, ayant l'imprudence de sortir avant que le soleil soit entièrement couché, se verra tout à coup accosté solidement par un terrible Limier, non moins avare que l'Achéron, car il ne lâche pas sa proie. On parle beaucoup, dans la société, de la ténacité des homards, animaux qui, lorsqu'ils ont quelque chose dans la tête et dans la patte, se feraient rougir dans une casserole plutôt que de le lâcher. Eh bien! Monsieur, le garde du commerce éclipse tout à fait sous ce rapport l'écrevisse et le homard; — une fois qu'il tient son homme, il ne le lâche pour rien au monde, si ce n'est pour la somme qu'il doit lui faire payer. — Du reste, tout se pratique avec la

plus exquise politesse : on est Limier, mais Français.



Un fiacre sera tout près de là, on baissera le marchepied, et mon jeune homme, en route pour la rue de Clichy, pour peu qu'il soit poëte et qu'il ferme les yeux, aura le droit de baisser les petits rideaux rouges et de se croire en bonne fortune.

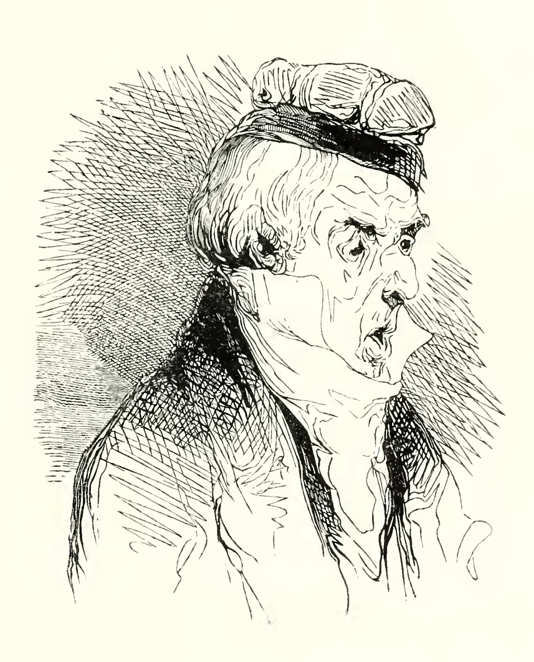
Ce qu'il y a de bon, c'est qu'une fois inséré dans l'hôtel Clichy, une foule de prisonniers s'imaginent qu'ils parviendront à toucher le cœur de leur usurier en écrivant des lettres excessivement sentimentales et saupoudrées de larmes. — Les infortunés ne se

doutent donc pas qu'il serait plus facile d'attendrir des rochers que des cœurs d'usuriers? — L'histoire nous a transmis le tour de force d'Annibal, qui, lors de son passage dans les Alpes, parvint à attendrir pas mal de rochers avec du vinaigre (nous avouerons même, en passant, que nous n'avons jamais bien compris comment s'était faite cette salade romaine); — mais jamais, au grand jamais, on n'a pu trouver un seul exemple d'attendrissement d'usurier. — Du reste, ce sont des hommes charmants, qui ne tueraient pas une mouche, qui ne blesseraient pas un hanneton, et qui prodiguent toutes sortes de douceurs et de fricandeaux à leurs chats et à leurs chiens. —



et qui même, se montrant pleins d'humanité pour leurs prisonniers, recommandent bien au geôlier de Clichy de ne rien leur refuser sur les vingt sous que la loi les force de déposer chaque jour pour leur nourriture.

Ainsi donc, jeunes gens, et même vous aussi, hommes d'un âge mûr, ne faites jamais connaissance avec le Limier que dans ce volume; — à moins pourtant que vous n'ayez l'intention de visiter la Belgique; car lorsqu'on vous poursuivra, si vous arrivez à Bruxelles, ce sera votre créancier qui sera seul attrapé.



LE CHIEN DE COUR.

J'aimerais mieux être conducteur d'omnibus, receveur de sous au Pont-des-Arts, ou débitant d'allumettes chimiques allemandes, que *Chien de Cour!* — Non pas que cette position sociale ait rien d'humiliant ni de dégradant ; mais il me serait infiniment plus agréable de repasser toute ma vie dans les mêmes rues, de contrôler des sous de Monaco en parlant politique avec un invalide, ou d'allumer des petits fragments de bois de sapin en vantant l'excellence de ma marchandise à deux sous la boîte, que de surveiller une cinquantaine de jeunes gens âgés de dix à douze ans, — continuellement enclins à se révolter contre la discipline, et préférant de beaucoup les hannetons français aux grands hommes grecs ou romains.

Demandez au président de la Chambre des Dépu-

tés s'il lui est facile de tenir sa classe, composée cependant d'hommes qui se disent raisonnables. — Ils tapotent sur leurs pupitres avec leurs couteaux en ivoire; ils se remuent, ils crient, ils imitent le bruit de la trompette en se mouchant, etc., etc. S'ils n'attachent pas de queues de papier à l'une des extrémités des mouches, c'est qu'ils ne sont pas assez adroits pour en attraper. — Jugez donc alors de ce que doit être le métier d'un président chargé de surveiller les représentants de la très-jeune France!

Le professeur qui fait sa leçon du haut de sa chaire n'a que demi-mal, parce que la loi universitaire lui a donné un pouvoir fort étendu, et, comme le Jupiter, il n'a qu'à froncer le sourcil pour faire frémir toute l'assemblée, tellement on craint qu'il ne lance sa foudre sous la forme d'un *pensum* de cinq cents lignes. — Puis, d'ailleurs, grâce à sa robe et à ses lunettes d'or, il est entouré d'un certain prestige.



Mais le pauvre *Chien de Cour*, qui n'est orné que

d'une redingote noire passée à la nuance gris-poussière, et qui ne peut tout au plus se permettre que des lunettes d'argent en *métal d'Alger*, se voit continuellement obligé de lutter contre l'insubordination, et d'exercer le contrôle le plus sévère pour prohiber les romans et les cigares ! — Les cigares surtout ; car le collégien se croit tout à fait grand garçon le jour où il a fumé pendant trois minutes sans avoir un mal de mer poussé aux dernières limites. — Les jeunes Français de notre époque ont à peine abandonné l'exercice du biberon, qu'ils passent à l'exercice de la pipe.



Je ne sais pas trop où cela s'arrêtera, si le gouvernement ne s'en mêle pas. — Et il est probable qu'il se gardera bien de s'en mêler, le gouvernement, puisqu'il tient lui-même le premier *débit de tabac* de toute la France, — au *Gros-Caillou*, en face le Pont-

de-Grenelle, — car c'est dans cet établissement national qu'on fabrique les seuls cigares de la Havane autorisés par la Charte de 1830.

Le pauvre Chien de Cour, que des cigares à quatre sous ruineraient entièrement, se permet tout au plus une légère prise de tabac, pour se remonter de temps en temps les esprits, par le canal de l'organe du rhume de cerveau, et encore a-t-il bien soin de cacher sa tabatière aux yeux du maître de pension ou du censeur, de crainte d'être noté comme un homme qui ne sait mettre aucun frein à ses passions : — car monsieur le Censeur est chargé de surveiller les surveillants.



Pendant l'étude, le Chien de Cour a le droit de charmer ses ennuis en lisant le *Voyage d'Anacharsis*, ou *Télémaque;* et encore, *Télémaque* est bien leste. — Il y a dans cet ouvrage beaucoup de Nymphes qui

se livrent à des danses et à des exercices bien folâtres; — mais le pauvre maître d'étude n'a pas le temps d'être impressionné bien vivement par ces détails anacréontiques, car sa lecture ressemble beaucoup à celle des portières, qui se voient interrompues à chaque instant par le cri de : *Cordon, s'il vous plaît!* — On ne demande pas le cordon au surveillant; mais un jeune homme de huit ans vient demander comment on doit traduire *Rosa*, ou prier qu'on lui fasse réciter sa leçon de *Grammaire française*. — La Grammaire française a certes bien son charme; mais quand on la relit six ou huit fois par jour, et cela pendant quinze ou dix-huit ans, on finit quelquefois par s'en fatiguer.



A cela, vous me direz que les professeurs parta-

gent cet ennui avec le Chien de Cour. — Oui ; mais cet ennui ne dure que quatre heures chaque jour, et quant aux maîtres de pension, ils ont de temps en temps des quarts d'heure qui dédommagent de bien des bâillements. — Le jour où les élèves viennent souhaiter à leur maître une fête ornée d'un assez mauvais petit compliment en vers et d'une excellente et magnifique pendule en bronze, — ce jour, disons-nous, est marqué avec de la craie blanche sur l'almanach, — pour imiter l'usage des anciens Romains. — En revanche, le maître de pension ne se montre pas moins généreux que les élèves ; il leur donne une journée de congé; et, de plus, il donne une petite tape sur la joue à l'orateur qui a récité le compliment.



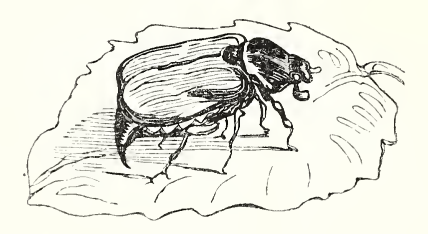
Quant au malheureux Chien de Cour, possédât-il huit ou dix noms de baptême, comme un hidalgo espagnol, jamais ses chers élèves ne viendront lui offrir le moindre couvert en *maillechort*.

L'Université est une bonne mère qui prend bien

soin de ses enfants ; elle exige de ses maîtres d'étude un diplôme de bachelier ès-lettres, un certificat de bonne vie et mœurs, un idem de vaccine; et la généreuse dame paie le tout huit cents francs par an. — C'est-à-dire qu'un maître d'étude gagne un peu moins qu'un homme qui est préposé aux contremarques du parterre à l'un des théâtres du boulevard !

Pour huit cents francs, un jeune homme qui a reçu une éducation libérale, qui sait le grec, le latin, et toutes sortes d'autres choses d'agrément, est obligé de surveiller pendant trois cent soixante-cinq jours, — et quelquefois pendant trois cent soixante-six jours, — les études, les mœurs et les hannetons d'une quarantaine de collégiens !

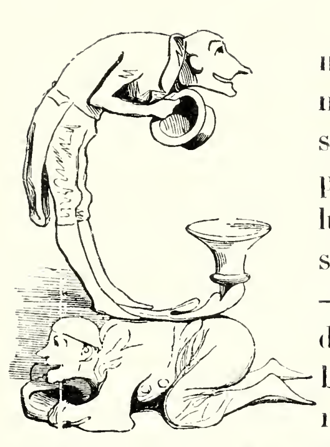
C'est-à-dire que j'aimerais mieux en vendre, —



des hannetons ! Je trouverais dans cette profession plus de profit que dans celle de maître d'étude; car, ainsi que l'a fort bien dit Aristote : — « Ce n'est pas seulement un métier de chien, c'est encore un chien de métier ! »

Si Aristote ne l'a pas dit, il aurait eu parfaitement raison de le dire.

LE CHIEN DU MINISTRE.



CHAQUE fois qu'un nouveau ministre vient prendre possession de son hôtel et de son portefeuille, il amène avec lui sa femme, s'il est marié, ses enfants, s'il en possède, — plus, un personnage indispensable qui lui sert de bras droit, et quelquefois même de bras gauche. — Ce personnage est son secrétaire intime, son factotum, son Lazzarile, son Gringalet : — c'est lui qui lui donne le balancier, et qui lui met sous les souliers le blanc d'Espagne sans lequel on ne peut se livrer

aux périlleux exercices de la haute comédie politique.



Ce personnage s'intitule, en tête de ses lettres et sur ses cartes de visite, *secrétaire particulier;* mais dans les bureaux de tous les ministères il est beaucoup plus connu sous le nom de *Chien du Ministre.* — Cette expression peut ne pas être *parlementaire*, mais elle est parfaitement juste; — et même, nous ne voyons là-dedans rien d'offensant, car, de tout temps, le caniche fut le symbole de la fidélité.

A l'instar du compagnon de saint Roch, le compagnon du Ministre suit son maître partout où il se transporte, à la ville comme à la campagne, — hormis pourtant à la Chambre des Députés, parce que l'huissier de service ne le laisserait pas passer, — il serait forcément consigné au dépôt des cannes et parapluies.

Le Chien du Ministre est plus ministre que le Ministre lui-même, car c'est lui qui ouvre toutes les lettres, qui assigne tous les rendez-vous; et avant

d'arriver à Son Excellence, il faut d'abord faire antichambre chez son secrétaire. — Aussi se permet-il communément de trancher du sultan, et d'avoir ses huissiers et ses gardes particuliers, qui ne viennent lui adresser la parole qu'en faisant les *salamalecks* les plus orientaux. — S'il ne se permet pas d'eunu-



ques, c'est que les usages et les commissaires de police européens s'y opposent. Peut-être cela viendra-t-il plus tard, il ne faut désespérer de rien.

On dit qu'il vaut bien mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints; mais par malheur, dans tous les ministères, il faut d'abord adresser son oraison aux saints (si nous disons *Saints*, c'est uniquement pour continuer la même parabole, car les Caniches ministériels ne fournissent que fort peu de sujets pour la canonisation; M. Gannal a le droit de les embaumer, mais voilà à quoi se bornent tous les honneurs qu'on peut leur rendre après leur mort). Quand on veut réussir auprès de cet important personnage, il faut avoir toute la souplesse du caout-

chouc; jamais on ne fait de salutation trop basse.



Quand on embrasse la profession de pétitionnaire, il faut bien se résigner à tous les petits désagréments qu'elle comporte, sauf à se dédommager plus tard, quand on a obtenu la sous-préfecture ou le bureau de tabac que l'on convoitait. — Alors, on ne reçoit les gardes champêtres que lorsqu'ils vous adressent la parole à la hauteur du jarret; — et si l'on débite du *pur virginie*, on ne le sert qu'avec un air de protection, — à moins qu'on n'en achète plusieurs kilogrammes.

Le Chien du Ministre fait bien de profiter de sa position pour satisfaire ses idées de grandeur, car cette position sociale n'est pas éternelle, tant s'en faut! — Les ministres français ne vivent guère plus que les hannetons de la même nation, — c'est-à-dire six semaines ou deux mois; — et encore n'arrivent-ils pas tous à cette caducité. On a vu des hannetons, — non, je veux dire des ministres, ne vivre que trois ou quatre jours. C'est fort triste! — mais bah!

il faut bien s'en consoler. Ainsi donc, essuyez la larme qui pourrait se promener dans votre œil gauche ; — comme l'a très-bien dit Arnal, cette faiblesse est indigne d'un homme véritablement digne de ce nom, et n'est permise qu'au seul taureau, — et encore quand il est en bas-âge. Ainsi donc, pour l'amour de Dieu et de vous-même, essuyez cette larme.



Le pauvre Chien du Ministre tremble chaque matin quand il ouvre le *Moniteur*, tellement il craint d'y lire les ordonnances qui appellent d'autres personnages au gouvernement de la France; car les politiques qui se disputent les portefeuilles sont toujours occupés à manœuvrer les uns contre les autres : c'est une partie d'écarté perpétuelle. Heureux celui qui peut avoir le roi dans sa manche! — Il va sans dire que l'on est loin de jouer cartes sur table, et le Chien du Ministre n'a qu'une occupation dans tout

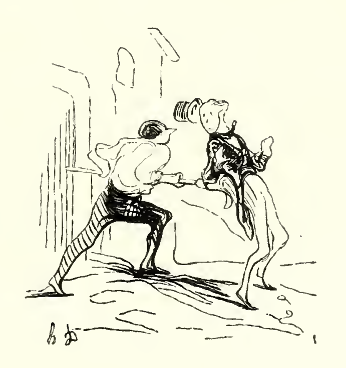
cela : c'est de serrer les pouces pour son patron.



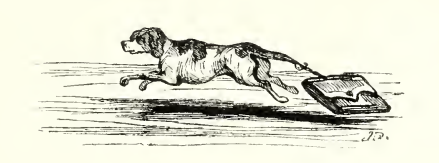
Hélas ! quand le ministre en place a affaire à un adversaire tant soit peu habile qui sait faire sauter la coupe, — notre infortuné ne tarde pas à faire comme la coupe, c'est-à-dire qu'il saute parfaitement. — Il redevient Grosjean comme devant, et, dans son désespoir, dans son amour pour la patrie, qu'il voit poussée vers un gouffre, il s'écrie, en sortant de l'hôtel du ministère : — « Malheureuse France ! malheureux roi ! » — Puis, en grimpant tristement dans l'humble omnibus qui doit le déposer à la porte de son ancien et modeste domicile, il se permet encore de dire au conducteur, en poussant un profond soupir : — « Ah ! conducteur, nous roulons sur un volcan ! »

Et le Chien du Ministre, me dites-vous, que de-

vient-il dans la bagarre? — Parbleu! c'est tout simple. Il suit fidèlement son maître dégommé, — il le suit même d'autant plus fidèlement, que le successeur ne consent jamais à le garder auprès de lui; car il amène,



lui aussi, son nouveau Caniche. Un seul hôte reste invariablement attaché à l'hôtel ministériel : — celui-là est connu depuis un temps immémorial sous le nom de *Chat du ministère;* — mais il vaut bien qu'on lui consacre un chapitre spécial.



LE CHAT DU MINISTÈRE.



Ce présent personnage n'est nullement de fantaisie; vous en trouvez un modèle, sinon même plusieurs modèles. dans chaque ministère; — car le Chat est le pendant, ou, si vous aimez mieux, l'antagoniste naturel du Chien du Ministre; — mais, bien différent en cela de son rival, au lieu de s'attacher à un homme, — qui est fort mobile. — il a eu la

précaution de s'attacher à perpétuité à un immeuble.

On aurait beau changer quinze fois de ministres dans le courant d'une seule année, que le Chat du Ministère resterait toujours inamovible, — faisant patte de velours à chaque nouvel arrivant, — et, plus prudent en cela que les autres chats, ne montrant les ongles à personne, pas même aux ministres destitués, parce qu'il sait par expérience que dans ce *chassez-croisé* qu'on nomme Gouvernement Parlementaire, les mêmes ministres arrivent, s'en vont, reviennent, ressortent, puis rereviennent, et toujours ainsi de suite; — ce qui fait que notre gaillard a pris l'excellente habitude de ménager la chèvre et le chou.



A vrai dire même, le Chat du Ministère n'est pas un personnage tout à fait inutile; car il fait ordinairement l'éducation du nouveau ministre, qui, la plupart du temps, tombe sur son fauteuil comme s'il arrivait des nues. — Vous m'avouerez qu'un avocat qui arrive au ministère du commerce ou de la marine a bien quelques petites choses à apprendre, et le Chat du Ministère vient immédiatement offrir ses services

en faisant le gros dos. — Ce n'est pas que monsieur



l'avocat n'ait la science infuse, — on ne doute pas le moins du monde de ses connaissances universelles, — mais enfin on peut toujours lui apprendre quelques petites choses, ne fût-ce que le nom de ses chefs de bureaux et la manière de s'en servir.



Et puis, c'est le Chat du Ministère qui seul a la tra-

dition des belles manières, qui enseigne comment l'*Excellence* (ce titre ne se donne plus publiquement, mais le ministre ne se formalise pas quand on le lui décerne en particulier), comment l'Excellence, disons-nous, doit porter son habit de cour, son épée, son chapeau à plumes; — comment elle doit saluer les



princes,—et principalement la manière dont elle doit distribuer de l'eau bénite de cour à tous les solliciteurs qui viennent encombrer son antichambre et son salon.



C'est surtout la partie de l'eau bénite qui est la

plus fatigante pour un ministre. La France a tellement produit de Français depuis une vingtaine d'années, que toutes les carrières et toutes les administrations sont encombrées d'une foule de postulants. — Jadis le canon impérial faisait place à pas mal d'ambitions; mais aujourd'hui, le seul canon des Invalides retentit pour les baptêmes, et ces baptêmes ne font que redoubler la foule des pétitionnaires qui soupirent après une petite part du gâteau du budget. — Vous savez qu'on n'a pas compté moins de quinze cent quatre-vingt-sept postulants pour la place d'*exécuteur des hautes-œuvres* qui devint vacante dernièrement à Versailles! — Pourtant, bon nombre de personnes éprouvent encore quelque légère répugnance pour exercer cet emploi de confiance. — Eh bien! imaginez-vous alors ce que doit être la cohue des pétitionnaires qui aspirent après une sous-préfecture!... — espèce de ministère au petit pied où l'on est entouré des hommages d'un lieutenant de gendarmerie, d'un receveur des contributions, et quelquefois même d'un sous-inspecteur des douanes.

C'est-à-dire qu'aujourd'hui on ne peut plus avoir l'espérance d'obtenir cet emploi sans pétitionner au moins pendant quinze ans. Aussi bon nombre de pères de famille, pleins de prévoyance pour l'avenir, et profitant de leur position de *député* ou d'électeur influent, conduisent chaque semaine leur jeune fils âgé de huit ans aux soirées de messieurs les ministres; — à chaque visite ils rappellent à Son Excellence qu'elle a bien voulu promettre une sous-préfecture

au jeune homme, qui donne les plus brillantes espérances, et qui, à l'heure qu'il est, ne consentirait pas à trahir le gouvernement même pour un bâton de sucre de pomme de Rouen.



Quand une fois il a rempli ses premières fonctions, le Chat du Ministère reprend ses occupations ordinaires, et, en sa qualité de chef d'une division quelconque, taille des plumes, lit le journal, arrange ses ongles, et mâchonne un cure-dent, — tout cela bien régulièrement tous les jours, de onze heures à trois heures. — Il est bien entendu que ces divers travaux sont coupés par des exclamations sur la vie de forçat que mène le malheureux chef de division, cloué ainsi à son bureau pendant que la nature verdoie, que le

soleil chatoie, et que le chemin du Bois de Boulogne poudroie ! — C'est fort triste ; mais enfin il faut bien que tout le monde porte sa chaîne !

On a vu quelquefois, rarement il est vrai, mais enfin on a vu des ministres prendre en grippe le Chat du Ministère et chercher à le renvoyer des bâtiments auquels il s'était inféodé depuis de nombreuses années; mais notre Chat ne se tient pas facilement pour battu : si on le chasse pendant le jour, il revient pendant la nuit.

Puis, lorsque le *Constitutionnel* annonce que l'horizon politique se couvre de nuages, le Chat, au lieu de se passer la patte par-dessus l'oreille comme ses autres confrères de race féline, se met à lustrer sa fourrure de plus belle pour aller présenter ses hommages au nouveau ministre.

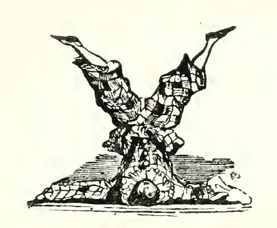


Bref, notre Chat s'accommode tellement de tous les nouveaux arrivants, et leur débite si invariablement la même harangue de félicitation, qu'il trouverait

moyen de faire sa cour même à un vulgaire melon.



Vous trouvez ce métier assez plat, me dites vous. — Vous m'étonnez. — Consultez le saltimbanque *Bilboquet*, et il vous prouvera que c'est de la *haute comédie*.



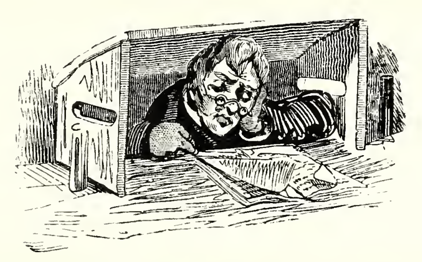
L'OURS.

Monsieur, vous n'êtes pas sans avoir déjà rencontré dans la société ou dans les foires de village un de ces intéressants quadrupèdes ramenés tout exprès des Alpes ou des frontières du Danemark pour se livrer à toutes sortes d'exercices gracieux sur un bâton, ou même sur la guitare, comme dans *l'Ours et le Pacha* du théâtre des Variétés. Vous n'êtes pas sans avoir consacré plusieurs journées de votre enfance à contempler les gentillesses du pensionnaire du Jardin des Plantes, de cet animal surprenant qui dévore également de petits

gâteaux très-tendres et de vieux vétérans très-coriaces. Eh bien, cela se trouve à merveille, car précisément ce n'est pas de cette espèce d'*Ours* que je veux vous entretenir pour l'instant.

L'Ours dramatique est un animal qui ne dévore jamais ses victimes : il se contente de les endormir profondément. — Pour tout vous apprendre en un mot, on nomme *Ours*, dans l'argot dramatique, ces ouvrages mal léchés qui ont moisi longtemps dans les cartons poudreux, et qui ne sont représentés un jour que grâce à l'ascendant que l'auteur a su prendre sur un directeur par de nombreux succès, ou par tout autre moyen. On ne les joue que par complaisance..., non pas pour le public.

Il n'est pas un seul des deux ou trois cents auteurs dramatiques de Paris qui ne possède dans le fond de ses tiroirs quelque petit Ours, fruit d'un premier commerce avec les Muses, avorton infortuné qui n'a pu parvenir à voir la lumière des quinquets, et qui, s'il arrive un jour à s'y produire, tombe immédiatement dans le trou du souffleur, perforé de vigoureux coups de sifflet.



Souvent le public s'étonne beaucoup en voyant re-

présenter un vaudeville excessivement faible, bien qu'il soit signé du nom d'un de nos auteurs le plus en vogue. Ce vaudeville déplorable est tout simplement un Ours qui a été commis, il y a dix ou douze ans, par l'auteur fort jeune alors, et qui a profité des circonstances pour essayer d'exploiter cette pièce arriérée. Un beau matin, le célèbre vaudevilliste a ouvert son carton aux Ours, et, prenant un plumeau, il a secoué la poussière qui ternissait sa noble fourrure. — Armé de son rouleau, notre auteur se rend chez le directeur, qui ne peut rien lui refuser, — pas même la lecture d'un Ours, — et immédiatement il procède au martyre de sa victime.



L'infortuné directeur, qui a bâillé à se démantibuler la mâchoire, ne se permet pas la plus petite observation, et fait monter la pièce imposée par son terrible auteur, qui serait capable de ne plus travailler désormais pour son théâtre si l'on refusait de jouer son Ours. — Les auteurs même les plus laids ont plus de caprices que les jolies femmes.

Le jour où l'on se décide à lire la pièce aux acteurs, la répétition de la même scène narcotique a lieu; seulement, elle est considérablement augmentée: — les malheureux artistes, condamnés à quatre heures d'opium forcé, regrettent vivement de ne pas être nés en Chine, où cette drogue est sévèrement prohibée.



Le père de l'Ours, qui voit son enfant avec des yeux qui nécessairement sont très-paternels, est loin de le trouver mal léché; il se flatte qu'à l'aide de cinq ou six couplets nouveaux, ce vieux vaudeville sera complétement rafistolé et mis au goût du jour. Hélas! la plupart du temps le public, le bon public! ou plutôt le mauvais public ne regarde pas Chimène avec les

yeux de Rodrigue, et il fait sauter l'Ours au son d'une musique qui n'emprunte au galoubet que ses notes les plus désagréables.

Ce son, qui est excessivement acide, produit sur le malheureux auteur l'effet de l'oseille préparée dans une casserole mal étamée, et il s'empresse de quitter les coulisses en faisant une grimace très-significative.



L'impitoyable parterre n'en continue pas moins à siffler avec un acharnement sans pareil, et lorsque la pièce est enfin terminée, l'acteur chargé de dénoncer au public le nom du coupable ne livre que le nom d'un des trois cent soixante-six saints qui figurent sur le calendrier des années bissextiles. Alors on recommence à siffler de plus belle, et le souffleur lui-même

éprouve le besoin de se boucher les oreilles. C'est un succès soufflé.

Tous les auteurs n'ont pas le privilége de faire siffler leurs Ours dans leur théâtre habituel ; bon nombre d'entre eux sont obligés, pour se procurer cet agrément, d'entreprendre un lointain voyage vers les théâtres subalternes, dont le répertoire se compose en grande partie d'Ours successivement refusés par tous les autres théâtres de la capitale. Ce qui n'empêche nullement que ces vaudevilles moisis ne soient sifflés de fond en comble, et ce qui épargne seulement au père de l'Ours le désagrément de lire le lendemain dans tous les journaux le compte-rendu des sifflets de la veille.

Quelquefois, des auteurs qui se bercent d'une foule d'illusions font des projets magnifiques avec les droits qu'ils espèrent tirer de leur pièce. — Imprudents, qui ne réfléchissent pas qu'on ne doit pas vendre la peau de l'Ours avant qu'il ne soit.... applaudi !

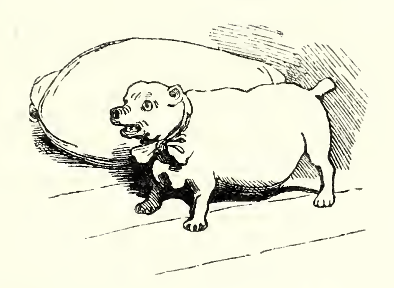
AZOR.

Voici encore un nom de chien, mais quel chien ! C'est-à-dire que cet Azor est plus redoutable pour les auteurs dramatiques de Paris que tous les dogues réunis. — Mon Dieu oui, ce petit roquet d'Azor suffit pour mettre en déroute un théâtre tout entier, surtout un soir de première représentation.

Dès qu'un spectateur se met à appeler Azor, l'acteur perd la mémoire, le directeur la carte, l'auteur la tête, et le souffleur le souffle ; — et la déroute est complète si d'autres spectateurs se décident à se joindre au premier et se mettent de la partie pour appeler le même Azor.

Vous devinez sans peine que cet Azor si terrible n'a

rien de commun avec le jeune carlin inoffensif nourri depuis longtemps au sein de la mollesse et du racahout des Arabes.



Mais, hélas ! la manière dont on rappelle tous les caniches égarés vous indique assez pourquoi l'Azor dramatique produit un si terrible effet sur les nerfs de tous les gens de théâtre.



Dans toutes les ménageries tant soit peu bien montées, le Lion a pour compagnon inséparable un petit chien qui charme les ennuis de sa captivité. — Dans notre *Muséum*, l'Ours ne pouvait être mieux suivi que par *Azor*, car il est aussi son compagnon presque in-

séparable. — Les vaudevilles qui ont eu déjà une longue existence dans les cartons des directeurs et des auteurs, ne vivent que bien peu de temps sur l'affiche, — et c'est toujours ce méchant Azor qui vient mettre à mort ce malheureux Ours, qui est si faible, si faible, qu'il n'a pas même la force de se tenir sur ses pattes; — il tombe au premier choc, et Azor, non moins impitoyable qu'un molosse de la *barrière du Combat*, s'acharne sur le cadavre de son ennemi, et ne le lâche que lorsque, à l'instar de Macaire, il est mort, bien mort, très-mort!

Ordinairement, à défaut de l'Ours, qui montre fort peu de vaillance, l'auteur de la pièce embusque au parterre des personnages plus courageux chargés de tenir tête à Azor; ces guerriers sont plus connus dans la société sous le nom de Romains, et s'ils ne parviennent pas toujours à étouffer leur ennemi, ce n'est pas faute d'avoir des mains vigoureuses.



Mais que voulez-vous? à l'impossible nul n'est

tenu, et il n'y a pas toujours moyen de couper le sifflet au terrible propriétaire d'Azor. — Pourtant, il y a eu souvent des batailles dignes des temps antiques, surtout au parterre de l'Odéon, où les étudiants jouaient le rôle des Carthaginois, car ils tenaient fièrement tête à l'armée de Romains qu'on tentait de leur opposer. — Ces jeux olympiques étaient surtout vivement goûtés par tous les tailleurs de Paris. Chaque première représentation leur valait au moins la vente de trois cents redingotes, attendu que ces vêtements s'étaient trouvés subitement transformés en vestes.



Mais le plus chiffonné dans toutes ces bagarres, c'est encore l'infortuné père de l'Ours, qui maudit Azor avec tous les poumons que lui prodigua la nature, et qui, à l'instar de Néron, demanderait volontiers que le parterre n'eût qu'une seule tête, pour pouvoir lui appliquer un renfoncement d'un seul coup.

On a beau ne pas être né avec la bosse du meurtre, il y a des moments dans la vie où l'on tourne nécessairement au crocodile et au rhinocéros, — et ces accès

de rage furieuse sont surtout pardonnables à l'homme qui se trouve ainsi nez à nez avec ce diable d'Azor.



A cela, vous me répondrez qu'on doit être philosophe. — Mais c'est très-facile à dire. — On a des nerfs ou on n'en a pas, — et quand on en a, il est fort difficile de s'en rendre maître quand ils sont attaqués de cette façon.

Une seule classe de personnes entend avec une certaine satisfaction le tapage qui résulte du rappel d'Azor : — cette classe est celle des auteurs rivaux de l'auteur sifflé. — On a beau dire que tous les hommes sont frères; cette maxime est vieille et consolante, mais n'est pas parfaitement juste, surtout au théâtre : — car les auteurs dramatiques, loin de vivre en frères, ne sont même pas cousins. — Aussi l'auteur qui entend siffler la pièce de son confrère ne blâme nullement le parterre, et fait observer à ses

voisins que ce vaudeville est du dernier stupide.



Le voisin abonde dans cette idée, — à moins, pourtant, qu'il ne se trouve être l'un des parents ou l'un des créanciers de l'auteur sifflé. — Les créanciers sont même encore préférables, dans ce cas, aux vulgaires cousins. — L'homme qui espère voir payer enfin un mémoire qu'il attend depuis six ou sept ans applaudit en frénétique ; c'est ce qui explique les succès de certains vaudevillistes.

S'il n'y a pas d'oreiller plus doux que celui formé par un succès, — en revanche, il n'y a pas de traversin plus désagréable que celui qui est rembourré de sifflets. — Les noyaux de pêche sont même préférables de beaucoup à ces petits instruments en bois ou en plomb.

L'auteur qui a entendu appeler Azor toute la soirée, et qui rentre chez lui les oreilles percées de ce bruit aigu, n'est que fort peu pressé de se coucher, et ne

répond que par monosyllabes aux questions de sa chaste moitié.



Quand Azor vient un beau jour à décéder, je doute fort que la Société des auteurs dramatiques tienne à se mettre en frais pour le faire empailler par M. Gannal. — Loin de chercher à le conserver, elle le ferait plutôt enterrer dans le fin fond d'un trou de souffleur, et encore, à condition que jamais on n'en soufflerait mot!

LE POULET.

Auriez-vous jamais cru que le Poulet était un petit volatile beaucoup plus terrible que le coq, même gaulois? Rien n'est plus vrai, pourtant; le Poulet, par son seul aspect, terrifie quelquefois des hommes qui ont montré la plus grande bravoure sur le champ de bataille, et tout mari qui, en se livrant à une petite inspection de police conjugale dans le secrétaire et dans le cabas de sa femme, vient à trouver une de ces petites missives amoureuses dé-

nommées plus haut, a subitement la chair de poule.



Le *Constitutionnel* donne régulièrement, à la fin de chaque mois, un relevé exact de tout ce que Paris a consommé en taureaux, moutons et veaux ; — mais, à notre avis du moins, il serait encore bien plus curieux d'avoir une statistique complète de tous les Poulets consommés dans l'espace de trente jours par les Parisiennes. — Ce doit être un total effrayant.

Les Poulets parisiens pullulent comme les sauterelles d'Égypte; ordinairement, ils sont couvés sous l'aile de l'Amour et des vieilles portières, qui se font un casuel fort agréable avec ces missives galantes; car il faut qu'un homme ne se respecte que bien peu pour ne donner que quinze sous à une portière discrète. — Un monsieur bien épris, et portant des gants au-dessus de vingt-neuf sous, n'offre jamais moins de cinq francs : — on a même vu des princes

russes ou des marchands de vins en gros payer jusqu'à vingt francs la remise d'un petit Poulet; — on aurait un magnifique chapon truffé pour ce prix.

Quant au vulgaire amoureux, qui se contente de la petite poste, et qui adresse ses Poulets par les mains des Cupidons en chapeau de cuir bouilli et en manteaux bleus, — il est souverainement méprisé par la portière.



Quinze centimes pour faire parvenir un Poulet d'un bout à l'autre de Paris! ce n'est vraiment pas cher; M. Conte y met du sien, et il doit être souvent béni par les cœurs sensibles, — si ces cœurs sont reconnaissants.

Messieurs les amoureux avares peuvent encore faire une économie de soixante-quinze pour cent sur ce tarif déjà si modique, en se servant pour leurs déclarations de circulaires lithographiées; — car le transport s'en fait dans tout Paris moyennant deux centimes. — Cette idée, que nous soumettons à messieurs

les amateurs, ne nous semble pas à dédaigner.

Malgré l'extrême modicité du prix de transport que prennent les Cupidons et les Mercures de la rue Jean-Jacques Rousseau, bon nombre de Don Juan parisiens ne se fient qu'à eux-mêmes pour la remise du Poulet. — Cette recette est la plus sûre, et aussi la plus économique.

D'ailleurs, il y a tant d'occasions de glisser ce mystérieux message, qu'on n'a vraiment que l'embarras du choix. — Les bouquets, les manchons, les mouchoirs et les albums, servent ordinairement d'asile à ce genre de papier Weynen, couvert de pattes de mouches, parfumé à la bergamotte, et saupoudré de larmes, — ou de gouttes d'eau filtrée, ce qui revient absolument au même, car il n'est pas jusqu'aux innocents porteurs d'eau qui ne soient complices des roueries de l'Amour. — Une voie d'eau renferme un déluge de larmes.



Les bouquetières sont surtout chargées de nouer

une intrigue. — La ficelle qui entoure leurs roses et leurs camélias entoure aussi, presque toujours, un Poulet qui se dissimule dans les fleurs comme l'aspic de Cléopâtre ; — le Poulet a cependant cette différence avec l'aspic, qu'il ne donne la mort à personne, — bien au contraire.



Si j'étais marié, j'avoue que j'aurais toutes les bouquetières en exécration, et je ne permettrais les roses à ma femme que lorsqu'elle les cueillerait sur le rosier même ; — et encore !.. l'horticulture a fait de si grands progrès de nos jours, on a tellement perfectionné le rosier, qu'on lui fait porter une foule de choses inconnues des anciens jardiniers. — Décidément, je ne permettrais qu'un simple petit bouton de rose de mai ; — du moins cette fleur ne pourrait renfermer qu'un Poulet lilliputien. Or, un amoureux de la même taille n'est guère à craindre.

Ainsi donc, règle générale, toutes les fois que vous verrez votre femme affectionner les bouquets, les jardinières et les petits orangers, vous êtes perdu si ces arbustes ne vous donnent pas de l'ombrage.

A moins encore que votre femme ne soit arrivée à cet âge heureux que l'on appelle l'automne de la vie ; car alors, si la rose, et si même la giroflée peuvent embellir son existence, laissez satisfaire cette passion pour la botanique : elle est, elle ne peut être que vertueuse. — Puisque la femme est une rose, n'empêchez pas cette touchante réunion de famille.



Vers la fin de décembre, le Poulet, chassé de l'empire de Flore par les frimas (style poético-rococoso-impérial), va chercher un abri sous la couverture des albums : — l'album a même cela de charmant, qu'on peut écrire le Poulet sous l'œil même du mari, sous prétexte de donner un autographe ; et si on donne

l'autographe en vers, on a le droit de tutoyer la dame de la maison, toujours sous les yeux du mari.



L'usage de l'album me semble encore plus dangereux que celui de la rose. — Le cuir de Russie a déjà recouvert bien des forfaits, sans compter les méchants vers. — Décidément, je serais d'avis de supprimer l'album, par mesure de police conjugale. Une fois que je serais en train de faire ainsi des suppressions, je ne vois pas pourquoi je garderais le manchon. — Vous me direz, — ou plutôt ma femme me dirait que le manchon est chaud et commode. —C'est précisément parce qu'il est commode et chaud que je le supprimerais totalement : — sa chaleur est d'au-

tant plus dangereuse, puisqu'elle ne sert qu'à faire éclore une foule de Poulets.



Il va sans dire que si j'étais mari, je supprimerais le papier Weynen, les plumes Perry, les pains à cacheter et l'encre de la Petite-Vertu.

Bref, je ne sais pas trop ce que je ne supprimerais pas pour arriver à la suppression du Poulet; — je finirais peut-être par supprimer ma femme! — Seulement, en la massacrant, j'aurais soin de la couper en morceaux si petits, si petits, que les jurés trouveraient nécessairement des circonstances atténuantes en ma faveur.

LE BÉJAUNE.

Débarquant à Paris par la diligence Laffitte et Caillard avec un cœur tout neuf et un parapluie idem, le jeune étudiant porte, pendant toute la première année de son séjour dans la rue Saint-Jacques, le surnom de *Bec jaune*, — il partage cette épithète avec le jeune moineau franc. — Du reste, par un des caprices de notre belle langue française, on écrit *Bec-jaune*, mais on prononce *Béjaune*. — Cette orthographe n'a rien qui doive surprendre, car il est des mots encore

bien plus bizarres : — tout le monde écrit *caoutchouc*, et on prononce *gomme élastique*.

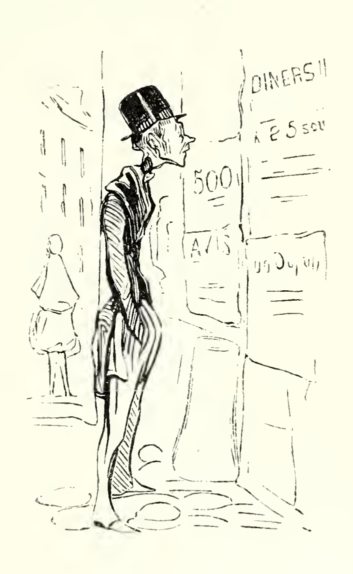
Le jeune Béjaune, qui est arrivé à dix heures du soir dans son nouveau domicile, situé au septième au-dessus de l'entresol, se lève avec l'aurore, et ouvre sa fenêtre pour jeter un coup d'œil sur cette capitale magnifique qui lui était si souvent apparue, dans ses rêves de Brives-la-Gaillarde, comme une de ces villes fabuleuses des *Mille et Une Nuits;* mais au lieu de colonnes de marbre et de porphyre, il aperçoit seulement des rangées innombrables de petites colonnes noires plus connues sous le nom de tuyaux de poêle.

Notre Béjaune est un peu surpris, et se demande s'il est bien à Paris, chef-lieu du département de la Seine. — Pour éclairer ses soupçons, il se décide à aller visiter les monuments qui lui ont été spécialement recommandés par un de ses grands-oncles qui a fait le voyage de Paris en 1805. — Ces monuments sont la Fontaine des Innocents, la marmite des Invalides et le Café des Aveugles; — sauf à s'arrêter au boulevard du Temple, pour voir la parade de *Bobèche*. — Du reste, le même ancêtre a bien recommandé à son petit Béjaune de ne pas passer par les *Galeries de Bois* au Palais-Royal, ce lieu étant trop dangereux pour un jeune homme qui a un parapluie tout neuf et un cœur idem.

Le Béjaune, qui sait aussi que la toilette est indispensable à Paris, tire du fond de sa malle son habit noir, qui a contracté pas mal de plis, et se met à le

brosser avec acharnement pour le rendre digne des regards des Parisiennes.

Sa première semaine de séjour à Paris se passe au milieu de courses de toute nature, — car il faut aller prendre ses inscriptions à l'école de Droit, acheter son *Code civil*, faire choix du restaurant qui donne cinq plats pour 27 sous, etc. — Le temps



file très-vite à Paris, mais, hélas! il y a une chose qui file encore plus vite que le temps : — c'est l'argent! — L'infortuné Béjaune pousse, un beau matin, un profond soupir en s'apercevant que des quatre-vingt-sept francs qu'il avait amassés pour ses menus plaisirs, il ne lui reste plus que trois livres quinze sous, — somme avec laquelle on n'a que des plaisirs fort menus.

Que voulez-vous? tout coûte si cher à Paris! — on ne peut pas mener une existence de Balthazar pendant toute une année avec dix-huit cents francs, —surtout quand on ne se refuse rien, et que, comme notre Béjaune, on s'est permis l'avant-scène du théâtre du Luxembourg, — plusieurs douzaines d'huîtres au restaurant Dagneaux; — bref, qu'on s'est procuré toutes les délices de la capitale, y compris même les *Cosmoramas* en plein vent des Champs-Élysées.



Aussi, à la fin de la première quinzaine, en fait de divertissements, il ne peut plus se procurer que l'entrée au Musée du Louvre et du Luxembourg, — encore faut-il qu'il ait la précaution de ne pas emporter

son parapluie, car sans cela il faudrait payer dix centimes au bureau.



Dès le second mois de son séjour dans la rue Saint-Jacques, le Béjaune, grâce au frottement de la civilisation et à la fréquentation de la société... des estaminets, a déjà perdu une grande partie de sa naïveté primitive; — il n'arrive plus au cours de droit romain une demi-heure avant l'ouverture, il fume une cigarette tout entière sans trop faire la grimace, il joue une demi-tasse aux dominos, et parle déjà hautement du projet de séduire sa blanchisseuse. — Scélérat! — lui qui deux mois auparavant était devenu rouge comme un sou de Monaco lorsqu'on lui avait permis,

le jour du départ, d'embrasser sa jeune cousine, qui un jour doit devenir son épouse légitime à perpétuité!

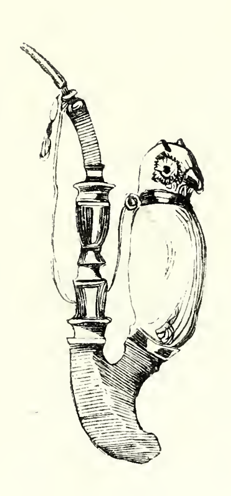


A la fin du premier semestre de ses études de droit (or, vous connaissez la manière d'étudier le Code civil)



le Béjaune a déjà acquis assez d'instruction pour

culotter une pipe et faire un carambolage au billard. —



Il est fâcheux seulement que ce commencement d'instruction soit une nouvelle source de dépenses pour notre jeune homme, — car, suivant la remarque de Salomon, il n'est rien de pire que d'être à moitié savant au billard.

Notre Béjaune, enivré d'un orgueil beaucoup trop grand par quelques billes dues au dieu du hasard, ou, si vous aimez mieux, au dieu du raccroc, accepte audacieusement de faire la partie avec certains habitués qui, nourris par le billard, en connaissent les détours. — Aussi l'infortuné paie une foule de *consommations* sans avoir même eu l'agrément de gagner une seule partie, — heureux encore quand il ne fait

pas un immense et déplorable accroc au tapis vert avec sa queue à procédé.



Bref, grâce à la multitude de cours que l'on suit à l'école de Droit, avant la fin de sa première année, notre Béjaune n'est plus Béjaune que de nom, tellement il a su acquérir une grande habitude du monde, de la *cachucha* de la Chaumière, des tailleurs et des marchands d'habits. — Car depuis longtemps il s'est

livré au paletot *Furclot*, acheté non au comptant. — Quant au petit habit noir apporté par la diligence Laffitte et Caillard, il est parti depuis plusieurs mois par un navire qui a fait voile vers le Nouveau-Monde; — vendu 27 francs 50 centimes, il va faire les délices d'un Lion du Paraguay.

Heureux encore si notre jeune homme ne suit pas les conseils de ses amis les étudiants de troisième année, et s'il n'écrit pas à ses parents à diverses époques de l'année pour demander cinquante francs pour souscrire à un nouveau *Code civil* illustré par *Grandville*, — ou soixante francs indispensables pour célébrer la fête du professeur de *Législation commerciale*.

Alors, quand à la fin du mois d'août notre étudiant retourne en Normandie, ou dans tout autre pays qui lui a donné le jour, le père qui a aussi contribué à lui donner le jour lui dit, après les premiers embrassements : — « Monsieur mon fils, monsieur mon fils, vous m'avez tiré des carottes! »

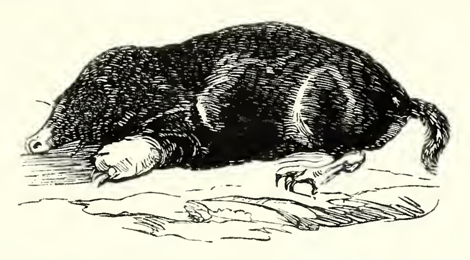


LA TAUPE.

Toutes les infirmités sont respectables et respectées, — même par messieurs les sergents de ville : aussi, depuis que la mendicité est interdite dans les rues de Paris, le nombre des aveugles jouant de la clarinette s'est augmenté d'une manière effrayante. — Ce ne sont pas des mendiants, ce sont des artistes qui donnent des concerts en plein vent, et qui reçoivent volontiers quelques pièces de monnaie en échange du plaisir qu'ils ne procurent pas.

Bon nombre de ces faux artistes sont aussi de faux aveugles, qui sont notés sur les registres de l'état civil

de la Préfecture de police sous le nom de Taupes.



Ces Taupes trouvent deux avantages à se priver ainsi momentanément de la vue du ciel et des agents de police : — d'abord, ils intéressent beaucoup plus les passants, en les bousculant sur les trottoirs, sous le prétexte qu'ils sont aveugles; et, en second lieu, ils évitent ainsi toute nouvelle étude musicale ; — ils jouent éternellement l'air de *Joseph*. —



La peau de marmotte eut jadis un grand succès ; il y a

quinze ou dix-huit ans, c'était la grande mode de pleurer sa marmotte ; aussi la peau de cet animal était portée à un prix fou ; le lapin de garenne lui-même avait vu sa fourrure tripler de valeur ; mais l'usage immodéré de la peau de marmotte a fini par ouvrir les yeux au badaud parisien, qui, maintenant, verrait expirer trois mille marmottes sans être attendri le moins du monde, et sans jeter quelques fleurs et quelques pièces de deux sous sur leur tombe. — Aujourd'hui, la seule *ficelle* que puisse employer fructueusement le petit Savoyard d'Auvergne, consiste à pleurer au coin d'une borne, de sept heures à onze heures du soir, en répétant toujours qu'il lui manque *deux sous* pour aller se coucher. — Il faudrait n'avoir pas deux sous dans sa poche pour empêcher ce jeune homme d'aller goûter le repos ; en conséquence, on lui donne *dix sous*, et si, une heure après, on revient à repasser dans la même rue, on retrouve son même Savoyard auprès de la même borne, et répétant son même refrain. — Il lui manque toujours deux sous !



En voyant qu'on a été mystifié, si l'on est très-

vif, on se permet d'appeler le Savoyard *Savoyard!* si, au contraire, on n'est pas vif et qu'on soit mathématicien, on passe tranquillement son chemin, en réfléchissant au problème d'arithmétique soulevé par le jeune industriel. — Il manquait deux sous, on en donne dix, et il en manque toujours deux; quelle somme avait-on primitivement? — Voilà la question. — Quand un agent de police vient à se mêler de la partie, il sait parfaitement résoudre cette question difficile sans employer l'algèbre. — Il fouille dans la poche du Savoyard, compte les sous qui s'y trouvent, et envoie l'un, sans les autres, à la salle Saint-Martin, hôtel garni situé rue de Jérusalem.

Un mendiant moderne qui veut exercer sa profession d'une manière vulgaire, et sans faire effort d'imagination, a le choix entre les ustensiles suivants :

Un paquet de violettes âgées de trois semaines;

Une botte d'oignons de n'importe quel pays;

Une cinquantaine d'allumettes allemandes.

Avec un assortiment pareil, on n'a plus à craindre les sergents de ville : on se poste à un coin de rue, on fourre son paquet de violettes ou d'oignons sous le nez de chaque passant, en murmurant une phrase quelconque, dans laquelle domine le mot de *petit sou*, et l'on vit longtemps, heureux, sans payer de contribution, sans monter sa garde, et sans avoir le moindre démêlé avec le commissaire de police du quartier. — On n'est pas mendiant, on est regardé comme négociant non patenté.

Si vous n'avez pas de goût pour l'oignon, voici

un autre moyen de mendier avec agrément et profit : — Vous achetez une vieille clarinette, un vieux tambour, et vous louez un jeune gamin. — A vous quatre, vous formez un orchestre complet. — Vous vous rendez sous les fenêtres de M. Scribe, rue Olivier-Saint-Georges, ou de tout autre littérateur dont vous avez pu vous procurer l'adresse, et, sous le prétexte de faire de la musique, vous vous mettez à souffler dans votre clarinette et à taper sur votre tambour comme des aveugles que vous n'êtes pas. — Au bout de trois



minutes, M. Scribe, dérangé de son travail, et la tête

brisée par ces accents plaintifs et étourdissants, se hâte d'ouvrir sa fenêtre et de vous jeter plusieurs décimes, à condition que vous irez faire de la musique ailleurs. — Vous saluez M. Scribe d'un *couinck* de reconnaissance et de remerciement, et vous allez plus loin, rue Bourdaloue, sous les fenêtres de M. Dumanoir, et là vous vous livrez derechef au jeu de la clarinette le plus effréné, accompagné par un de vos amis qui joue de la grosse caisse.



Si vous appartenez au sexe ravissant chanté par tous les poëtes, sous le nom de femmes ou de roses, vous ne pouvez pas vous livrer au culte de la clarinette ou du tambour, à moins que ce ne soit de tambour de basque. — La femme ou la rose qui se voue à

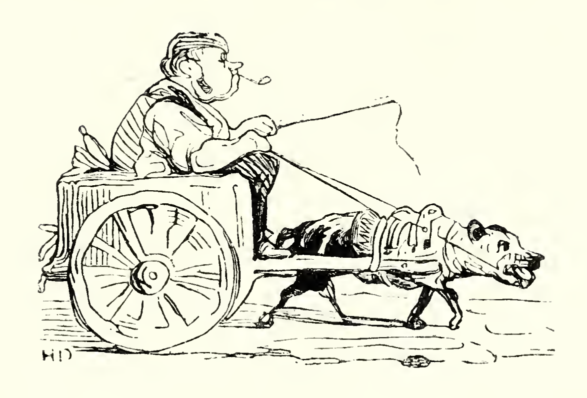
la profession de mendiante, doit se munir de cinq ou six enfants, et avoir soin qu'ils ne soient pas tous absolument du même âge; car, sans cela, on pourrait s'étonner de cette fécondité extraordinaire qui est l'apanage du seul lapin. — Du reste, le prix de location d'enfants intéressants et peu mouchés n'est pas très-cher. — Il y a plusieurs établissements à Paris où



l'on trouve des asssortiments d'enfants, de marmottes, de singes, d'orgues de Barbarie, d'épinettes, de vielles, etc., etc.; le tout à un prix modéré. — On ne fait pas d'envois en province.

Si le plus grand nombre des Taupes parisiennes va assez modestement à pied, il en est quelques-unes qui se permettent cependant le luxe de la voi-

ture, et nous en avons rencontré même à cheval!



Les Taupes en tilbury ont d'ordinaire un orgue de Barbarie, dont la manivelle est tournée par un jeune groom. — Ces mendiants en voiture demandent souvent l'aumône à des passants qui n'ont pas dans la poche de leur habit noir de quoi payer le prix d'une course en omnibus, six sous! — non de Monaco, bien entendu. — Quant au mendiant à cheval, sa manière d'implorer la pitié n'est pas moins singulière que son équipage. — Mon homme vous laisse passer tranquillement à côté de lui; puis, quand vous êtes à quelques pas, il vous crie bien haut : — Monsieur! Monsieur! — Vous croyez avoir laissé tomber quelque chose; vous revenez sur vos pas, et quand vous êtes près de l'homme à cheval, il vous dit d'un ton lamentable, cette fois : — Monsieur, une petite charité, s'il vous plaît! — Farceur de mendiant, va!

On se demande quelquefois : — Ah çà, mais, où se cachent donc les pièces d'or? on n'en voit plus. — Ce

à quoi les uns vous répondent : — L'or est expédié en Angleterre. — D'autres vous disent au contraire : — Tout l'or de Paris est expédié en Amérique. — Erreurs que tout cela. — L'or parisien se cache tout simplement dans de vieux bas, cachés dans une vieille paire de savates, cachées elles-mêmes dans une vieille armoire !

Puis un beau jour, quand l'homme à la clarinette ou quand la vieille femme à l'épinette vient à mourir, le juge de paix qui fait lever les scellés trouve, comme cela est arrivé encore tout récemment chez une vieille mendiante de la rue Montmartre, — un tas de pièces de cent sous dans un pot à beurre, des rouleaux de pièces d'or dans une vieille chaufferette, et du papier Joseph de la Banque de France dans une vieille peau de lapin pendue au plafond depuis plus de vingt ans ! — Et on nomme ces gaillards-là des pauvres honteux ; on ferait bien mieux de les appeler des *riches honteux !*



LA BÊTE-NOIRE.

QUAND bien même on passerait en revue toutes les classes d'animaux qui remplissent les vastes salles du Muséum, on ne pourrait pas trouver un seul animal plus désagréable à la vue que la créature baptisée dans la société du nom de *Bête-Noire*.

Cette bête, plus terrible encore que la terrible bête de l'Apocalypse (qui est un grand *cheval pâle*, si l'on en croit les auteurs les mieux renseignés sur la matière), cette terrible *Bête-Noire*, disons-nous, a cela d'effrayant

et de désagréable, qu'elle se multiplie à l'infini, et à tel point que chacun de nous a sa *Bête-Noire* particulière, qui, chaque fois que nous la rencontrons, produit sur nos nerfs un effet analogue à celui de l'accordéon, ou d'une charrette peu graissée.

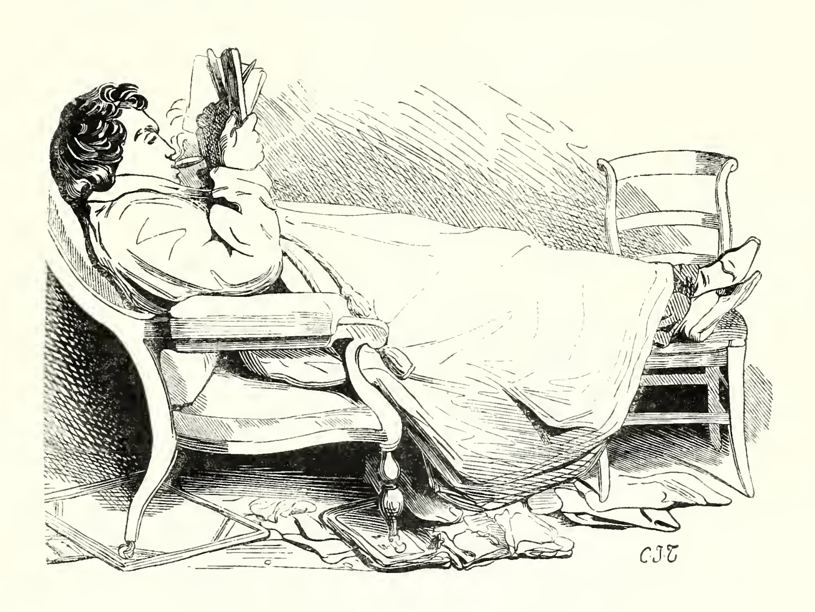
L'aspect d'une couleuvre, d'un crapaud, d'un serpent à sonnettes, n'est rien en comparaison de l'aspect du créancier pour le jeune homme qui avait passé par les rues les plus désertes afin de ne pas rencontrer son ogre, et qui tout à coup, au détour d'un passage, se trouve nez à nez avec l'homme qui a dans sa poche une lettre de change des plus protestées.



L'individu qui a mené une conduite un peu légère

et qui a le désagrément d'être sous la surveillance de la police, aimerait mieux se trouver sur les bords du Nil et rencontrer un affreux crocodile que de se promener tranquillement sur les bords de la Seine et d'être coudoyé par un sergent de ville au regard scrutateur et au sourire de rhinocéros. — Autre Bête-Noire.

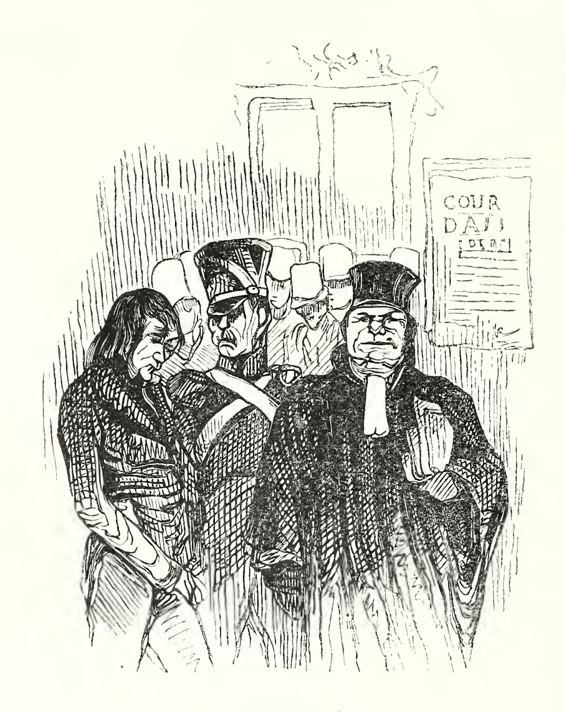
Le censeur, l'affreux censeur, qui à l'aide de grands ciseaux décapite toutes les scènes les plus viables d'un vaudeville, est la Bête-Noire des auteurs dramatiques,



de même que l'Angora, même blanc, est la Bête-Noire des souris; mais nous croyons que la haine des vaudevillistes est encore plus grande que celle des souris.

L'amant est la Bête-Noire du mari, de même que le mari est la Bête-Noire de l'amant; quelquefois, il

est vrai, par un raffinement de civilisation, ces deux personnages se font patte de velours et dissimulent la haine réciproque qu'ils se portent au fond du cœur; mais ceci est de la *haute comédie*, et cette comédie ne se joue guère que dans la haute société. Dans les classes bourgeoises on trouve plus de franchise, et ces deux Bêtes-Noires se lancent réciproquement des œillades qui souvent sont les préludes d'une rencontre sur le terrain du bois de Boulogne ou sur le parquet de la sixième chambre. Alors le Don Juan est condamné à trois mois de prison.



La *Bête-Noire* le plus généralement usitée en ce

moment à Paris consiste en une foule de chanteurs, qui, du matin au soir et quelquefois même du soir au matin, se livrent à des roulades immodérées, avec



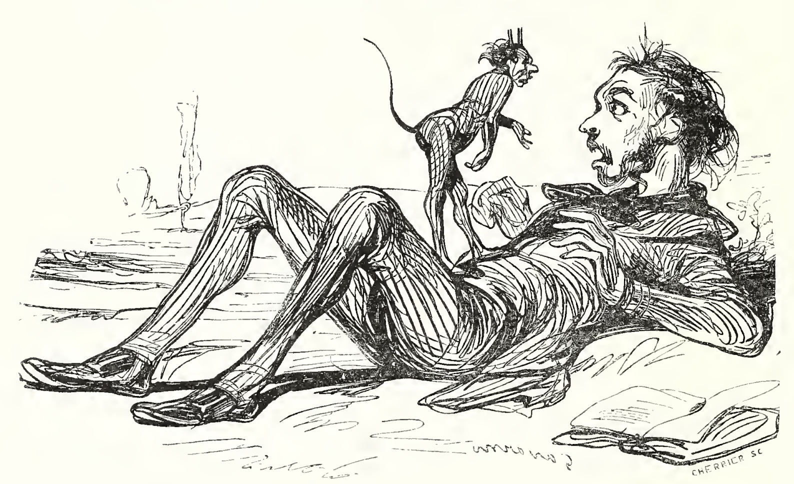
circonstance aggravante de piano, au grand supplice des voisins, qui ne perdent pas une seule note fausse. à travers ces cloisons de Paris qui semblent faites de pains à cacheter. Voilà pourtant le résultat des brillants débuts du violon Masset! Tous les musiciens ont aussitôt jeté de côté leurs instruments à cordes ou à vent, et aujourd'hui quarante-sept mille Parisiens sont condamnés aux roulades à perpétuité, à moins que les commissaires de police ne s'en mêlent; — mais ils ne s'en mêleront pas; ils ont bien d'autres sujets de méditations, de contestations et d'arrestations. — Aussi n'y a-t-il pas de jour où je ne maudisse l'inventeur de l'*ut* de poitrine.

Le Blanc est la Bête-Noire du pauvre Nègre.



Enfin, nous n'en finirions pas si nous voulions nous livrer à la monographie complète de la *Bête-Noire*, puisque cet animal se subdivise en autant de classes qu'il existe de variétés de cauchemars.

Or, un article infiniment trop allongé produisant l'effet d'un cauchemar, nous ne voulons pas devenir nous-même la *Bête-Noire* de nos lecteurs.



LE PAON.

Le vent de la mode tourne décidément vers le donjuanisme; on ne saurait croire combien Paris compte en ce moment de séducteurs, de marquis de Moncade et de Victor Augerol, qui, à l'instar du Paon, sont toujours occupés à faire la roue, et même les roués. — Si l'on additionnait exactement toutes les bonnes fortunes que ces gaillards-là s'attribuent modestement, il arriverait que le chiffre dépasserait de beaucoup les seize millions de femmes qui existent en France. — Encore, sur ce chiffre de seize millions,

doit-on défalquer environ quatre millions de jeunes moutardes qui ne sont pas encore des femmes, et quatre autres millions de vénérables personnes qui ne comptent plus au nombre des femmes que pour mémoire.

Il n'est pas un Paon du boulevard de Gand qui ne se promène fièrement, les mains derrière le dos, à l'instar de Napoléon, et qui, triomphateur de boudoir, ne possède une collection de clefs de places très-fortes qui ont capitulé sous l'artillerie de son regard. — Il n'est pas un gamin, tout frais échappé du collége, qui, en fumant un cigare qui lui fait mal au cœur, ne se vante déjà d'avoir décroché le portrait de quelque mari!



Si l'on en croyait tous ces messieurs, il n'existerait pas une seule femme vertueuse, et l'on devrait donner la croix d'honneur à l'homme assez courageux

pour s'engager dans les liens du mariage. — Heureusement que les bulletins de ces conquérants-là sont comme les bulletins de tous les conquérants du monde, c'est-à-dire très... menteurs.

Tous les Don Juan en paletot qui contribuent à ne pas embellir Paris de leur présence ne sont guère plus modestes; et pourtant, combien de ces gaillards sont peu taillés pour l'amour! combien n'ont du pacha que la stupidité de Schahabaham, et d'oriental que l'embonpoint produit par l'usage immodéré du Kaiffa, ou autre aliment analogue qui engraisse prodigieusement de monde.... dans les quatrièmes colonnes des journaux.



Il est vrai qu'en revanche il est d'autres de ces

mêmes grands vainqueurs qui sont secs comme des allumettes chimiques allemandes.



Tous ces lions dévorants, sans cesse à la poursuite de timides brebis, tous ces dandys qui ne comptent les trois cent soixante-cinq jours de l'année que par leurs conquêtes, dans leur chauvinisme renouvelé de la grande armée, finiront par faire imprimer des almanachs qui porteront en regard de chaque jour les détails d'une victoire :

1er juin. — Reddition de la belle marquise, après sept jours de siége.

2 juin. — Capitulation de la petite baronne, après quatre jours d'attaque.

3 juin. — L'Espagnole Paquita est prise d'assaut, etc., etc.

Toutes les fois qu'on rencontre un de ces grands vainqueurs, qui, au lieu de chapeaux Gibus, semble-

raient avoir le droit de ne se coiffer que de couronnes de lauriers, de myrtes et de giroflées, toutes les fois qu'on rencontre un de ces gaillards, disons-nous, il ne vous accoste jamais sans vous dire : — Mon cher, je sors de chez une petite femme charmante !



C'est peut-être parfaitement vrai au fond, mais il s'agirait de savoir de quelle manière ce monsieur est sorti de chez cette femme charmante; car il arrive très-souvent qu'un mari peu civilisé ou que des frères impolis font servir les fenêtres à un usage auquel les architectes ne les avaient pas destinées primitivement, et l'homme qui n'a même pas eu la bonne fortune d'apercevoir la dame de ses pensées, est prié malhonnêtement de franchir la fenêtre à l'instar du cerf *Coco* dans un de ses plus périlleux exercices. —

Les voisins, les gamins et les flâneurs qui vous voient ainsi traverser les airs, dans le sens inverse des ballons, ajoutent encore au ridicule de votre situation en se livrant à des paris totalement déplacés, et en criant : — *Il tombera face!*



Ou bien : *Il tombera pile!*



Vous n'avez que l'embarras du choix; et si dans

les parieurs il se trouve de vos amis, vous pouvez les favoriser, en tombant face ou.... *non face;* mais la chose n'en est pas moins désagréable.

C'était bien la peine, pour arriver à un résultat pareil, de corrompre une vieille portière à prix d'or, c'est-à-dire de lui glisser dans sa main large, mais calleuse, une pièce de quinze sous frappée sous le règne de Cotillon III!

Du reste, votre sortie malencontreuse épargnera même à cette respectable portière la peine de vous tirer le cordon.

Tous les hommes qui aiment à divulguer leurs prétendues bonnes fortunes ne font pas toujours une sortie aussi aérienne; mais, en revanche, ils éprouvent une foule d'autres épisodes non moins désagréables. — La position n'est-elle pas terrible, lorsque, se faufilant audacieusement chez un mari que l'on croit absent, on rencontre ce terrible Argus, qui, par hasard, se trouve être dentiste de profession? — Pour justifier sa présence dans un lieu où les mâchoires détériorées ont seules accès, l'homme à bonnes fortunes, qui, par erreur, a pris le cabinet du mari pour le boudoir de la dame, se voit obligé de faire le sacrifice d'une *molaire* d'une entière blancheur.

Prix de l'opération, cinq francs, sans accompagnement de clarinette, mais avec accompagnement de gencive! — Il faudrait n'avoir pas cinq francs dans sa poche pour se priver d'une bonne fortune pareille.

L'amoureux, tant soit peu mystifié, rentre chez

lui avec une dent de moins et une fluxion de plus.



Eh bien! il y a encore moyen de se consoler de la mésaventure, en songeant qu'on aurait pu se trouver le pied pris dans un traquenard, et le nez auprès de la bouche.... d'un pistolet.



LE LAPIN.

Le Lapin ! — Hélas ! voilà encore un de ces animaux dont la race est près de s'éteindre, et qui ne vivra plus que dans le souvenir des naturalistes, à l'instar des animaux antédiluviens ressuscités par Cuvier. — Après cela, si nous poussons cette exclamation, *hélas !* en déplorant la disparition du Lapin, c'est uniquement en notre qualité d'amateur d'histoire naturelle, car en notre autre qualité d'amateur du *confortable*, nous regrettons beaucoup moins ce même personnage ; nous ne sommes pas assez ennemi des chemins de fer et des bonnes diligences pour leur préférer les antiques coucous, à l'aide desquels on faisait le trajet de Versailles à Paris en cinq heures, — quand on tombait sur un bon cheval !

Or, c'était surtout la route de Versailles qui était

couverte de *Lapins*, juchés sur le siége de la voiture à côté d'un conducteur en houppelande grise, vêtement qui avait été très-neuf et très-frais trente ans auparavant.

Ces houppelandes semblaient devoir être éternelles, pourtant elles ont disparu avec les coucous et les Lapins; le tout a été broyé sous la roue des wagons.



Voilà qui prouve bien que nous sommes tous mortels.

Le Lapin était le type du martyr, et le Parisien qui avait passé quatre heures sur la route de Versailles en qualité de Lapin pouvait hardiment déduire ce temps sur la somme de siècles qu'il aurait un jour à passer dans le Purgatoire.

Le bon bourgeois du Marais, qui, le jour de la Saint-Louis, sortait de son domicile de la rue des Tournelles dans l'intention de se livrer à une débauche complète, c'est-à-dire d'aller voir jouer les eaux de Versailles, — se dirigeait vers la place Louis XV pour prendre le coucou de rigueur; — or, à peine arrivé, c'était le coucou qui prenait le voyageur, — que disons-nous ! — c'étaient quatre coucous qui prenaient notre homme à l'instar de feu M. de Marlborough, le jour où on le porta en terre. Seulement avec cette différence, que les porteurs de Marlborough s'entendaient assez pour marcher en suivant une même ligne, tandis que les quatre coucous tiraillaient le futur Lapin vers quatre directions contraires.—Mais le plus fort de tous donnait enfin une secousse si violente, qu'il accaparait enfin son homme, et, le lançant sur le siége aérien, il le transformait en Lapin.

Il arrivait quelquefois que le Lapin, remis de son émotion et passant l'inspection de son individu, retrouvait tous ses membres, — mais, à coup sûr, il ne retrouvait pas tous ses pans d'habit. — Après cela, il faut bien faire un petit sacrifice pour aller voir jouer la *pièce d'eau des Suisses!*

Une fois juché dans son domicile aérien, le Lapin n'était pas encore en route, — il se passait quel-

quefois trois quarts d'heure avant qu'on parvînt à lui adjoindre les deux compagnons de rigueur; — car les Lapins, contrairement à l'usage adopté depuis un temps immémorial chez messieurs les bœufs, ne marchaient jamais que trois à trois.

Une fois que le coucou se mettait enfin en route, le Lapin se regardait comme parfaitement heureux: — effectivement, il n'avait plus à redouter que le soleil, la poussière, le vent ou la pluie, quelquefois même, ces quatre choses réunies. — Car l'été est une saison agréable, surtout en ce sens que les journées sont émaillées d'une foule d'incidents imprévus. Pendant l'hiver, il pleut toute la journée; on est prévenu de cela, et on ne sort pas sans son parapluie; — c'est très-bien. — Mais dans le mois des roses et des orages, le Parisien quitte sa famille en pantalon nankin bien large, et rentre chez lui en culotte collante, nuance *boue de Paris*.

Il s'apprête à faire un repas champêtre et pastoral, repas composé inévitablement de cinq plats identiques, attendu que, dans ces pique-niques, où chaque personne apporte sa part sans divulguer à l'avance le nom de la victuaille, pour avoir le plaisir de faire une surprise, toute la société se trouve effectivement bien surprise, en comptant sur l'herbe tendre cinq melons, — un melon par tête d'invité. Il se trouve que le melon, qui devait être arrosé seulement de champagne, est encore arrosé d'un autre liquide imprévu. — Pour comble de malheur, la société ne s'est pas munie de potage, car elle aurait eu du moins

la consolation d'avoir une soupe parfaitement trempée.



Ce qu'il y avait de plus humiliant pour le Lapin, c'était d'être exposé aux plaisanteries de tous les personnages qui étaient fiers de rouler sur la grande route dans des voitures bourgeoises, quand bien même ces voitures étaient des carrioles de blanchis-

seurs. — Toute la société, empilée dans cet équipage de luxe, poussait une foule d'exclamations, et lançait une quantité de quolibets au malheureux Lapin, qui se trouvait fort humilié de sa position sociale.

Que voulez-vous? — Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, ni même à Versailles, dans un tilbury non suspendu, et traîné par un cheval ayant tout au plus de la peau sur les os.



Eh bien! outre la pluie, le soleil, la poussière, les cahots et autres accessoires, le Lapin avait à supporter un autre inconvénient bien plus désagréable encore : — nous voulons parler des terribles effets de la concurrence entre les coucous, — concurrence

au moins aussi acharnée que celle qui existe actuellement entre les chemins de fer de la rive gauche et de la rive droite. — Lorsque deux coucous ennemis venaient à se rencontrer, les conducteurs, à l'instar des héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, se lançaient des provocations du plus loin qu'ils s'apercevaient; — puis, lorsqu'ils étaient à portée, ils se lançaient des coups de fouet.

Or, cette arme dangereuse a été très-peu perfectionnée jusqu'à ce jour, et sa portée est fort peu juste; aussi, presque toujours le coup de fouet, adressé primitivement au cocher, venait labourer le visage du malheureux Lapin, qui se voyait littéralement écorché tout vif.

Le conducteur du Lapin détérioré prenait immédiatement sa défense, et se mettait à crier à son rival : — « Ah! c'est comme ça que tu arranges mes voyageurs, toi... Attends, attends; je te vas arranger joliment les tiens, moi! »

Effectivement, il les arrangeait joliment; et dans sa justice distributive, il allongeait d'immenses coups de lanière aux inoffensifs Lapins, qui étaient sortis de chez eux dans l'intention d'aller faire une petite promenade d'agrément.

Décidément, les progrès de la civilisation ont bien leur mérite, et les chemins de fer, qui ont supprimé les coucous et les Lapins, ne sont pas à dédaigner; — car en wagon, du moins, on n'a rien à craindre, — sauf l'explosion de la chaudière, le choc qui résulte de la rencontre de deux convois, la secousse du mo-

ment du départ, secousse qui vous fait mordre la langue si on n'a pas la précaution de la rentrer au fond du palais, et qui vous fait casser les dents si on a l'imprudence de ne pas les séparer par la langue!

Il est une classe de Lapins qui a survécu à l'anéantissement des coucous, — c'est celle des vieux Lapins de l'Hôtel des Invalides, qui se consolent de leurs petites infirmités en contemplant la colonne Vendôme, et en songeant qu'on ne parvint jamais à les mettre en gibelotte; — loin de là, ce furent eux qui, jadis, donnèrent la chasse à pas mal de Russes, de Prussiens, d'Autrichiens et autres, dont le détail serait beaucoup trop long.



LA GRENOUILLE.

On a eu vraiment bien raison, en Angleterre, de nommer les Français mangeurs de Grenouilles. On trouve que jamais qualification ne fut mieux appliquée, surtout quand on songe à l'énorme quantité de Grenouilles dévorées depuis trois ou quatre ans, rien qu'à Paris, par messieurs les gérants des sociétés en commandite.

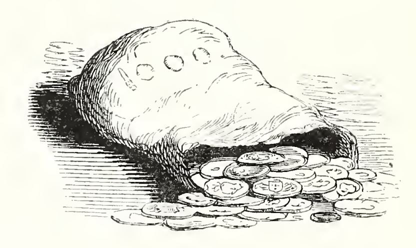
Car il est bien entendu que nous ne parlons pas ici de la Grenouille aquatique, assez désagréable batracien, que, pour notre part, nous aimons encore mieux employer en qualité de baromètre qu'en qua-

lité de ragoût; — à moins que la cuisinière n'ait eu soin d'ajouter à sa sauce blanche pas mal de champignons et un demi-poulet.



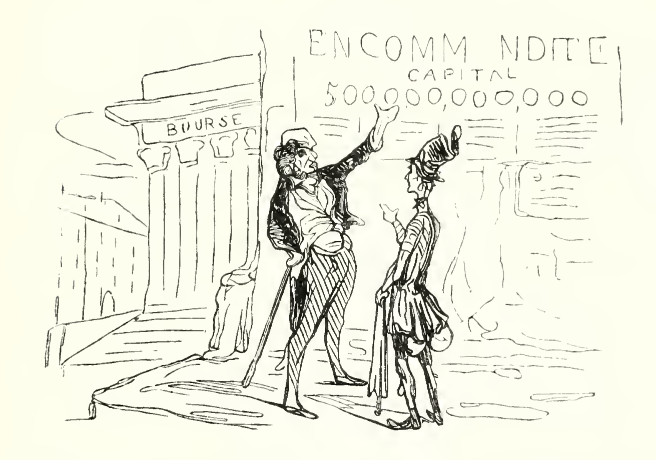
Alors seulement nous trouvons la fricassée de Grenouilles tant soit peu mangeable.

Messieurs les gérants dénommés plus haut se montrent moins difficiles; car ils acceptent la Grenouille dans toute sa simplicité primitive, d'après l'adage de l'Opéra-Comique : *Toujours la nature embellit la beauté.* — Et il est certain que cette Grenouille, même au naturel, est fort appétissante.



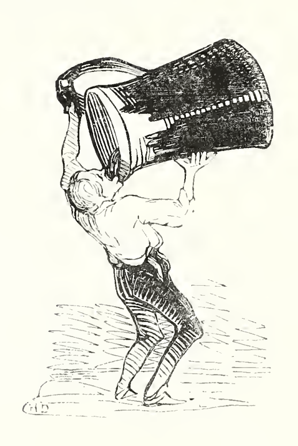
Pour arriver à manger une Grenouille quelconque,

la recette est toujours la même; — ouvrez la *Cuisinière bourgeoise*, elle vous enseigne que pour manger un poulet sauté, il faut commencer par prendre un poulet; — eh bien, de même dans toute cuisine industrielle, il faut commencer par pêcher la Grenouille. Seulement, au lieu de filets, on tendait à chaque coin de rue d'immenses affiches annonçant d'immenses bénéfices; — ordinairement c'était un léger appât de trois cent quatre-vingt-sept pour cent, quelquefois même cela montait à quatre cent onze pour cent, en six mois, bien entendu. O Macaire! ô Bertrand! que vous étiez beaux à cette époque, et que vous étiez fiers d'être Français quand vous contempliez... vos prospectus!



Une fois que la Grenouille était entrée dans le coffre du gérant, elle n'en sortait plus que pour être croquée par notre homme, — et encore, ce vorace personnage ne se contentait pas toujours de prendre ce

repas purement et simplement, il l'arrosait d'une foule de pots-de-vin qui passaient toujours devant la barbe des actionnaires.



O années 1836, 37 et 38! que vous fûtes belles et fertiles! — Jamais les gérants ne se rappellent votre heureuse époque sans verser plusieurs larmes d'attendrissement. — Alors les Grenouilles pullulaient comme les sauterelles d'Égypte; plus on en mangeait et plus il s'en procréait de nouvelles! — Le bitume, l'asphalte, la houille, les socques articulés, et même les biberons en caoutchouc, tout était bon pour servir les projets culinaires des mangeurs de Grenouilles, qui, nous devons l'avouer, y ajoutaient aussi pas mal de bouteilles de bordeaux, de champagne, et autres liquides plus ou moins mousseux. — Aussi, dans tous les restaurants du Palais-Royal, lorsqu'on voyait deux messieurs plus ou moins comme il faut qui se livraient à une dépense de princes russes, on pouvait parier à coup sûr qu'on avait devant les yeux

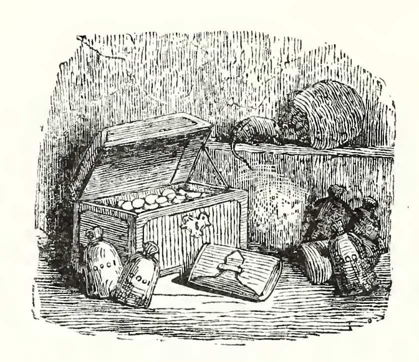
deux gérants de sociétés en commandite, occupés à fricoter les fonds de leurs actionnaires.

Comme ces amis buvaient à la santé de toutes les Grenouilles passées, présentes et futures, il s'ensuivait que ces Grenouilles avaient le droit de se porter parfaitement bien; mais les gérants ne se portaient plus du tout sur leurs jambes.



Lorsque le coffre social était aux trois quarts vide.

le gardien de ces fonds, exerçant à la lettre et jusqu'au bout son emploi de confiance, gardait pour lui les derniers sacs de mille francs; — seulement, il avait la précaution de les échanger contre des billets de la Banque de France : c'est beaucoup plus commode à mettre dans un portefeuille. — Puis un beau matin,



ou un beau soir, — suivant le service établi par les messageries Laffitte et Caillard, — notre mangeur de Grenouilles retenait sa place dans la diligence de Bruxelles, et quittait momentanément sa belle patrie, sans même avoir la politesse de faire remettre chez ses actionnaires des cartes de visite, avec les lettres *P. P. C.* ajoutées au crayon, comme cela se fait dans la société qui a l'usage des belles manières. — Il est vrai que la société en commandite n'avait pas encore regardé *l'honnêteté* comme une des qualités les plus indispensables.

Bref, notre homme partait sans tambour ni trompette, mais non pas sans Grenouilles, car il avait soin de fourrer au fond de sa malle les restes de cette

infortunée victime de sa voracité. — L'inventeur des diligences ne songeait sans doute pas qu'elles devaient servir un jour à favoriser de pareilles turpitudes.



Hélas! hélas! aujourd'hui on ne mange plus de Grenouilles; — non pas que messieurs les industriels soient devenus plus honnêtes et moins affamés, oh! mon Dieu, ils ont toujours la même fringale; — mais c'est qu'ils ont beau pêcher, ils ne trouvent plus rien dans leurs filets. Aujourd'hui on peut s'écrier après Bossuet : — « La Grenouille se meurt, la Grenouille est morte! »

Aussi, les gérants et les ex-gérants, au lieu d'être bien couverts de paletots noisette et de chapeaux Gibus comme au temps de leur brillante prospérité,

vont acheter au Temple des vêtements totalement de hasard, — et il faut avouer que le hasard les sert



très-mal. — Il n'est pas un seul de ces infortunés qui ne se repente amèrement de n'avoir pas conservé au fond d'une vieille armoire quelques-unes de ces vieilles paires de bottes dans lesquelles ils avaient su jadis si bien fourrer du foin.



LE MARTIN-PÊCHEUR.

Zénon, philosophe grec qui sut s'acquérir une réputation assez agréable dans son temps, n'admettait de nouveaux disciples qu'autant qu'ils faisaient le serment de garder d'abord le silence pendant cinq ans. — Fort peu de modistes se faisaient inscrire pour suivre ce cours de philosophie.

Pour être incorporé dans la classe des Martin-Pêcheurs, il ne faut pas faire preuve de moins de patience et de silence que les disciples de Zénon ; — le barbillon s'effraie du moindre bruit ; l'ablette est excessivement timide, et le goujon entendrait éternuer une mouche ; — jugez d'après cela des précautions que doit prendre un Martin-Pêcheur qui, le bras tendu, les pieds dans l'eau, et le nez au vent, désire

attraper dans toute sa journée autre chose qu'un refroidissement !

On a déjà inventé une foule de définitions du Martin-Pêcheur ; mais puisque nous sommes en train de nous montrer pédant, nous pouvons citer encore un peu de philosophes grecs, et modifier légèrement la définition de Platon, en disant que — le Martin-Pêcheur est un animal à deux pieds, sans plumes, sans bottes et sans pantalon, qui, au lieu de descendre le fleuve de la vie comme le commun des mortels, reste perpétuellement planté au bord de la rivière en compagnie de grenouilles, de rats d'eau et d'asticots.



Avouons qu'on a eu bien raison de dire, d'écrire et d'imprimer que *tous les goûts sont dans la nature !* — Quand on voit des hommes jouissant de toutes leurs facultés, ou à peu près du moins, passer leur vie, bien plus, faire consister leur bonheur à attraper des petits poissons dont ils ne donneraient pas

dix centimes si on les leur livrait tout grillés, — on conçoit parfaitement qu'il n'y a plus rien d'impossible ici-bas, et l'on admet alors sans peine tous les récits des voyageurs qui nous racontent des choses fabuleuses, *Dumasiennes*, sur les usages des peuples lointains. — Pour ma part, je déclare que je crois à tout, même au goût des montagnards des Alpes pour les biftecks d'ours.

Tous les matins, le Martin-Pècheur ouvre à peine l'œil à la lumière, qu'il ouvre en même temps sa fenêtre pour examiner l'aspect du ciel; — car le goujon affectionne un temps serein, et jamais il ne mord à l'hameçon quand il fait du vent. — Notre Martin-Pêcheur passe donc sa tête au-dessus de ses deux pots de giroflées (car il cultive aussi des fleurs, par amour pour les vers qui ornent les racines), et, si le ciel est satisfaisant, sa joie est extrême.



Notre homme choisit, parmi ses appareils de pêche,

la ligne qui convient au poisson du jour; car il y a autant d'espèces de lignes que d'espèces de poissons; mais il va sans dire qu'il n'y a qu'une espèce de pêcheur.— Notre *homme* (vil flatteur que nous sommes!), notre homme, disons-nous, prend le chemin de la rivière en tenant à la main l'immense canne perfectionnée qui se transforme en un instrument à hameçon. — L'industrie a fait tant de progrès de nos jours, qu'elle est parvenue à renfermer, dans une canne grosse comme le bras, une ligne grosse comme le petit doigt. — De la sorte, on porte une canne très-gênante, c'est vrai, — mais aussi on a l'agrément de se dire : Je ne suis pas embarrassé par ma ligne.



Du reste, il serait injuste de prétendre que le

Martin-Pêcheur n'éprouve pas une foule d'émotions diverses dans le cours de ses divertissements journaliers. — Tout le monde croit que notre homme se pose comme un soliveau au bord de la Seine ou de tout autre courant d'eau, et que là, étendant le bras horizontalement, pour que l'araignée de rigueur puisse faire sa toile, il attend que le soleil se couche dans ces mêmes flots, pour aller imiter le soleil, en se couchant de son côté. —Erreur, grave erreur!

Le Martin-Pêcheur a d'abord quelquefois l'agrément de voir un petit poisson au bout de sa ligne: — émotion.



Puis, une autre fois, il a la satisfaction de tirer cette même ligne très-vivement et de ramener une vieille savate qui se promenait entre deux eaux : — autre émotion.

Puis, une autre fois encore, un brochet vient empoi-

gner le goujon occupé à flairer le ver attaché au bout de l'hameçon ;—et notre dit brochet, saisissant gloutonnement le goujon, le ver et l'hameçon, donne une secousse si forte à la ligne, que notre Martin-Pêcheur, pris à l'improviste, dégringole le long de la rive, et va rejoindre le brochet : — troisième émotion.



Une autre fois encore, notre Martin-Pêcheur attrape dans la même journée un rhume de cerveau par la plante des pieds (chose qui arrive quelquefois quand on entre dans la rivière jusqu'au-dessus

du jarret); et de plus, il attrape un coup de soleil sur la tête : — double émotion.

A cela vous me direz que dans cette circonstance notre homme ne peut pas raisonnablement se vanter de rapporter ces deux objets comme des produits de pêche ; — mais rien ne s'oppose à ce qu'il achète sur le quai de la Grève des poissons de tous genres, des perches, des anguilles, des harengs, et, en y mettant quelques centimes de plus, il aura même des goujons totalement frits.



Puis le soir, en se couchant vertueusement auprès de sa femme (qu'au lieu d'appeler ma Poule il appelle ma petite Carpe), — notre Martin-Pêcheur dort du sommeil de l'innocence sur l'oreiller de la vertu. Seulement, au lieu de rêver chien ou chat comme le

vulgaire des mortels, il rêve poisson, et quelquefois même il rêve qu'il est brochet, et qu'il a l'agrément de poursuivre les goujons au sein même de leur élément. Le lendemain matin, il raconte ce rêve à son épouse, et cela fournit le sujet d'une conversation qui dure deux bonnes petites heures.



O Martin-Pècheur ! rien ne manquerait à ton bonheur et à la considération dont tu jouis dans la société, si, par malheur, tu ne pêchais pas un peu trop.... par l'intelligence !

LE VAUTOUR.



Voici un animal qui n'est pas seulement parisien, il se perpétue de père en fils dans les quatre-vingt-six départements ; car le propriétaire de Lyon n'est pas moins rapace que l'homme qui possède un immeuble dans la rue Saint-Denis ou Richelieu. — Il semble que cette rapacité et même cette férocité soit une chose attachée à tous les immeubles ; car des individus qui avaient une grande bonté de cœur tant qu'ils payaient eux-mêmes leur terme, deviennent tout à coup des Vautours modèles du mo-

ment où un héritage inespéré les fait passer de la classe des locataires dans la classe des propriétaires ; alors ils deviennent vaniteux comme un premier ténor



ou un commissaire de police.



Quelques auteurs soutiennent la thèse que l'homme

en général, est plus bête que méchant; mais nous ne sommes pas de cet avis, et nous soutenons, au contraire, qu'il est encore plus méchant que bête; et pour preuve, on n'a qu'à consulter les huissiers de Paris, surtout le lendemain des jours où, suivant l'usage antique et solennel, les locataires doivent payer leur terme. — Le Vautour n'admet aucun retard, aucune excuse; s'il n'a pas son argent le 15 avant midi, on peut être certain que le 16 il fait saisir les meubles du retardataire. — Après cela, on a vu cependant quelquefois des Vautours céder aux larmes d'une femme réduite à la misère par la maladie ou par la mort de son mari, et, en ce cas, notre propriétaire, se laissant attendrir bien malgré lui, accorde du répit — jusqu'au lendemain 17, à midi précis.



Passé ce dernier délai, notre Vautour, croyant avoir largement satisfait à tous les devoirs de l'humanité, vient, dans une dernière visite, parler par l'organe de la loi et d'un huissier, — et alors notre

homme, assisté de ses recors, vient dresser l'inventaire du mobilier.



Une fois que le Vautour a fait mettre, non pas sur la paille, mais sur le pavé, une mère qui ne possède plus rien au monde que trois ou quatre enfants ayant très-faim, il s'empresse de prélever sur les trois ou quatre cents francs, produit de la vente du mobilier. —la somme de cinq francs, qu'il va verser au bureau d'un journal quelconque pour la souscription des *inondés de Lyon!* en ayant soin de stipuler que son acte de munificence sera inséré dans le plus prochain numéro, et tiré à douze ou quinze mille exemplaires, — et il veille bien à ce que son nom soit escorté de la qualité de propriétaire, telle rue, tel numéro. — Notre gaillard aurait bien envie d'ajouter : *Il y a un logement fraîchement décoré à louer au troisième*; — mais le caissier du journal ne souscrit pas à cette idée.

Le Vautour, à l'instar de l'inventeur du calendrier

grégorien, ne reconnaît que quatre grandes fêtes dans le courant de l'année; seulement, ces jours ne concordent pas avec les dates fixées par le calendrier cité ci-dessus. — Les quatre fêtes du Vautour tombent le 15 janvier, le 15 avril, le 15 juillet et le 15 octobre, époques où les Parisiens ont l'agrément de recevoir la visite de leur propriétaire, et de recevoir un autographe de ce personnage, un autographe payé fort cher, mais peu précieux.

Lorsque le soleil se lève pour éclairer un de ces jours solennels, le Vautour se lève dès six heures du matin et s'arme de sa plus belle perruque rousse. (Presque tous les Vautours portent des perruques rousses, qui ont la prétention d'être blondes.)



La laitière du quartier ne s'est pas encore installée sous sa porte cochère, que déjà le Vautour a com-

mencé sa ronde, pour présenter à ses locataires ses civilités et sa quittance.



Les locataires fort jeunes ayant encore peu l'expérience des hommes et des Vautours, s'imaginent qu'en étant très-polis avec leur propriétaire, en lui offrant une chaise et même de la pâte de Regnauld, ils parviendront à obtenir un peu de répit. — Erreur! profonde erreur! — Autant vaudrait tenir des propos agréables à un tigre ou à un rhinocéros, cela produirait absolument le même effet; — on aurait beau parler pendant deux heures, ce serait toujours comme si l'on chantait.

D'autres locataires non moins jeunes, et tout aussi peu ferrés sur l'Histoire Naturelle, pensent que, lorsqu'ils ont le propriétaire sous la main, l'occasion est bonne pour leur parler de petites réparations locatives, telles que papier peint, marbre de cheminée, boiseries, etc., etc. — Le Vautour promet

les réparations, emporte l'argent, et laisse les papiers et les boiseries dans le même état humiliant; — à moins pourtant que, Vautour de première classe, notre propriétaire, informé que toutes les cheminées fument, ne profite de cette réclamation pour augmenter le loyer de cinquante francs. — Cela s'est vu!

Ma parole d'honneur, il y a des moments dans la vie où l'on regrette vivement de n'être pas moineau franc, chat sauvage ou Bédouin, ne fût-ce que pour n'avoir plus de relation avec un propriétaire.

Après avoir fait sa ronde générale, depuis la boutique jusqu'au septième étage, le Vautour rapporte sa proie dans son domicile; et là, tout en comptant ses



écus, et tout en faisant passer au trébuchet ceux qui lui paraissent un peu rognés, il se lamente sur le bas prix des loyers, et sur la triste position des malheu-

reux propriétaires, qui ne parviennent à faire rapporter à leurs fonds que sept ou huit pour cent.



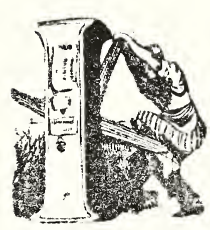
De tous les animaux connus, les Vautours sont ceux qui donnent le plus d'occupation aux juges de paix. — Les chiens, les paillassons et les enfants sont d'ordinaire les sujets de ces guerres civiles qui désolent presque toutes les maisons parisiennes. — Puis, à défaut de ces objets, le Vautour se raccroche aux clous enfoncés dans les cloisons, aux planches, aux sonnettes, aux serrures, etc., etc.

Comme en général les propriétaires n'ont rien à faire, et que naturellement l'oisiveté les ennuie, ils font des procès pour se distraire, tandis qu'il leur serait si facile de s'occuper d'une manière philanthropique, en faisant des réparations dans les logements de leurs locataires.

Aussi, quand un Vautour vient à décéder, il est bien rare qu'il soit pleuré par les contemporains qui occupent son immeuble, et il est encore plus rare que ces contemporains s'adressent à M. Gannal pour conserver le plus longtemps possible les restes de cet animal peu chéri. — Ce qui n'empêche pas qu'on inscrive en lettres d'or sur sa tombe : *Ci-gît M.***, bon père, bon époux, excellent propriétaire.* — La ville de Paris lui concède même ces qualités à perpétuité, — quand la famille veut bien y mettre le prix marqué par le tarif.



L'HUITRE.



Il faut reconnaître que rien n'a été fait inutilement dans la création. — Tout ce qui est sorti des mains de la nature est parfaitement perfectionné; — oui, Monsieur, le nez d'Odry lui-même, qui, au premier abord, semble avoir un peu trop outre-passé le modèle fourni par Roxelane, n'est pas retroussé sans un but quelconque, que l'on découvrira sans doute parfaitement un peu plus tard. — N'anticipons pas sur les événements.

Il n'est pas un animal, pas un végétal dont on n'ait fini par apprécier les qualités après quelques siècles d'investigations. — Le chat ne fait-il pas aujourd'hui

de délicieuses gibelottes de lapin? — Le colimaçon n'est-il pas fort apprécié par les personnes enrhumées qui aiment le jujube? — Et qui se serait douté, il y a cinquante ans, que chaque taureau, outre de succulents biftecks, pouvait fournir une immense quantité de petits pots de graisse d'ours?

Enfin, pour couper court à ce préambule, qui pourrait nous mener beaucoup trop loin, si nous voulions continuer à passer en revue tous les règnes de la nature, nous sautons par-dessus le mouton, la girafe et le dromadaire, pour arriver immédiatement au mollusque intéressant qui a fourni le titre du présent chapitre.

L'Huître, si appréciée des gastronomes pour ses qualités physiques, a été, à ce qu'il paraît, moins



bien partagée par la nature sous le rapport des qualités morales; car son nom est devenu le synonyme de stupidité. — Un député quelconque auquel on ap-

pliquerait en pleine Chambre la qualification d'Huître, aurait bien peu le sentiment de sa propre dignité si d'abord il ne montait pas à la tribune pour s'écrier que cette expression n'est pas parlementaire ; puis si, en second lieu, il ne vengeait pas son honneur outragé.... en traduisant son antagoniste devant la police correctionnelle.

L'Huître a encore donné son nom à une autre classe de mortels ; — nous voulons parler des infortunés qui, par leur condition sociale, sont attachés pendant trente ans de suite à la même place, au même tabouret, à l'instar du coquillage, cloué pendant toute sa vie au même rocher. — Exemples : — les expéditionnaires des bureaux ministériels, les receveurs de sous aux ponts sujets à péage, etc., etc. — Il ne faut pas être affligé d'un tempérament volcanique pour exercer ces emplois ; car sans cela on userait prodigieusement de paille de chaise en se trémoussant du matin au soir sur ce siége, ou, si vous aimez mieux, sur ce banc de douleur.

L'Huître est heureusement douée par la nature de nerfs fort peu irritables, et il ne coule dans ses veines que du sang mélangé de limonade. — Aussi ses plus grandes et ses plus fortes distractions consistent-elles à lire le *Constitutionnel*, et à faire une promenade au Luxembourg ou à la *Petite-Provence*. — Par exemple, entendons-nous bien sur les mots : — l'Huître entend par *faire une promenade*, aller s'asseoir sur un banc et y rester bien tranquillement pendant trois heures ou trois heures et quart, en compagnie de cinq ou six

autres *promeneurs.* — C'est littéralement un banc d'Huîtres.



Par exemple, on embellit ce laps de temps par quelque conversation palpitante d'intérêt, et chacun donne sa petite opinion sur la *question d'Orient*, la *question des sucres* ou la *question des harengs-saurs ;* et, comme cette opinion a été puisée par chaque interlocuteur dans le même *Constitutionnel*, il s'ensuit que la discussion n'est jamais très-vive, parce que chacun répète identiquement la même phrase que son voisin.

Lorsque l'hiver couvre de frimas les bancs des Tuileries, l'Huître, qui est très-frileuse, renonce à sa promenade habituelle et se dirige vers le quai de l'Horloge,—ainsi nommé parce qu'on y voit depuis un temps immémorial un thermomètre,—avec un petit

manchon gris et un gros nez rouge, pour consulter l'instrument de l'ingénieur Chevalier.



Puis, quand le soir arrive, l'Huître va se blottir contre le poêle d'un café, et se met à consommer quinze ou dix-huit... journaux. — Ordinairement cependant notre homme y ajoute une demi-tasse, jouée au domino en trois cents points, — partie liée.

Par exemple, il est une chose à laquelle notre homme ne manque jamais, — c'est de mettre dans sa poche les deux ou trois morceaux de sucre qu'il a la douleur de ne pouvoir pas consommer. — Quand j'assiste à ce déplorable spectacle, j'éprouve le besoin de me voiler le front.

Après cela, il faut être juste, l'homme qui se livre

à cette chose humiliante n'est plus d'ordinaire dans l'âge des passions, de la galanterie et de la magnificence; il est entré dans la période du catarrhe, du gilet de flanelle et de l'avarice. Il est à remarquer que



plus cet animal à deux pieds, sans plumes et à paletot, qu'on appelle *homme*, avance vers la seconde vie où l'on n'a plus besoin de rien, plus il cherche à économiser sur toute espèce de choses, et surtout sur le sucre des maîtres de café. Vous me direz peut-être que cette remarque n'est pas neuve et que vous l'avez déjà faite souvent vous-même?... Tant mieux, Monsieur; cela me prouve votre intelligence, et je suis charmé d'être lu par vous.

Nous comprendrions à la rigueur cet excès d'économie si nous vivions encore à l'époque où le sucre se payait six francs la livre; mais c'est impardonnable

aujourd'hui, que l'on en voit, derrière tous les vitraux d'épiciers, à seize sous, sans le papier et avec les mouches.

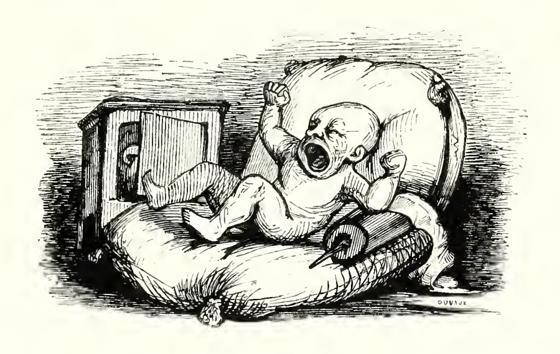
Et puis, je vous le demande, ou plutôt je le demande au personnage en question, de quelle utilité peut lui être cette denrée coloniale, lorsqu'elle a fait un séjour de quelques heures dans sa poche, en compagnie d'une clef, d'une tabatière, et de pas mal de sous, dont quelques-uns de Monaco? Un verre d'eau sucrée, assaisonné avec des ingrédients pareils, ne peut être bon qu'à préparer, au détriment de qui le boit, une analyse chimique judiciaire à M. Orfila, ou à tout autre alchimiste français.



Chez quelques vieux rentiers du Marais, le sucre

est une véritable monomanie : ils en font collection, ils entassent morceaux sur morceaux, sans y toucher jamais; et à leur mort, lorsqu'on dresse l'inventaire, l'héritier peut s'établir épicier rue des Tournelles, avec six ou huit cents kilogrammes de sucre tout cassé, dont quelques-uns remontent au Directoire, et dont quelques autres sont enveloppés de papier comme des nougats, attendu qu'ils ont été repêchés, dans le temps, au fond de verres d'eau jugés suffisamment sucrés.

Certains de ces collectionneurs de fragments de sucre en disposent cependant quelquefois en faveur des enfants au-dessous de sept ans; ils leur offrent volontiers de ces morceaux panachés de tabac et de vert de gris; ils appellent cela de *petites friandises*. Et l'on s'étonne ensuite si tant de jeunes Français ont des nuits fort agitées!



Ceci vous prouve suffisamment, j'espère, que les personnes qui ont l'infirmité de mettre des morceaux de sucre dans leur poche doivent être regardées.

selon l'expression de Massillon, comme les anté-pénultièmes des hommes. Il n'existe qu'une classe inférieure, celle des messieurs qui ne sortent pas sans avoir fourré dans leurs poches de petites ou même de grandes cuillères. Ceux-là sont véritablement, toujours d'après Massillon, les derniers des derniers!

Vers l'âge de quatre-vingts ans, l'Huître se décide à faire une fin, et alors, si la métempsycose n'est pas un vain rêve, notre homme se trouve transplanté sur les côtes de l'Océan; il y est parfaitement à sa place, et il a le droit de passer derechef des jours filés d'or et de soie, au sein de l'eau salée, — jusqu'à ce qu'un pêcheur vienne l'arracher de sa nouvelle demeure pour l'expédier de nouveau vers Paris, en compagnie de douze douzaines de ses semblables.



L'HIRONDELLE D'HIVER.



Pendant bien longtemps toutes les académies du monde ont proposé des prix pour couronner l'auteur du meilleur Mémoire sur l'intéressante question d'histoire naturelle que voici : — *Que deviennent les hirondelles pendant l'hiver?* Ce à quoi quelques hommes très-savants ont répondu qu'elles partaient pour des pays plus chauds ; — d'autres individus non moins savants, non moins décorés de plusieurs ordres et non moins vaccinés, ont prétendu, au contraire, que lesdites hirondelles ne se mettaient nullement en voyage à l'époque des bals Musard, et que ces volatiles, très-frileux à la vérité, se contentaient, pour éviter l'onglée,

de s'enfoncer dans la vase des marais du voisinage ; enfin, il n'est sorte d'hypothèses plus ou moins absurdes qui n'aient été mises en avant, sans qu'aucun de ces Messieurs soit encore parvenu à gagner le prix proposé par l'Académie, prix magnifique consistant en une médaille d'or de trois francs cinquante centimes, bijou contrôlé par la Monnaie de Paris, et bénit par le maire du dixième arrondissement.

Bref, tous les savants sont toujours à la recherche de la découverte du problème.



Enfin, là n'est pas la question dont il s'agit en ce

moment; les hirondelles sont parfaitement maîtresses de faire ce que bon leur semble; mais nous nous étonnons de ce qu'une foule de savants s'occupent depuis de longues années à faire ainsi des discours oiseux aux oiseaux, sans s'occuper le moins du monde de l'Hirondelle bipède, qui, chaque année, annonce invariablement le retour de l'hiver.

Cette Hirondelle, bien connue de tous les gamins de Paris, n'est rien autre que le marchand de marrons. Aussi, quand on voit apparaître son nid dans l'encoignure du marchand de vin, le gamin de Paris se livre à cette prophétie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le temps des cotrets s'approche! »



Celui qui ne prête pas l'oreille à cet avertissement salutaire, et qui n'achète pas sa provision de bois, s'expose à souffler dans ses doigts quand la bise est

venue. — Or, ce genre de chauffage peut être économique, mais il est incomplet; car la bouche est un calorifère peu perfectionné jusqu'à ce jour.

L'Hirondelle d'hiver n'est pas moins chérie des grisettes que des gamins; le marron est l'âme de toutes les soirées données au sixième au-dessus de l'entresol. Il n'y a rien qui fasse passer le temps comme d'éplucher et de manger, tout en causant, cent cinquante ou cent soixante marrons. Par exemple, il est rare qu'on aille jusqu'à deux cents.

Le marron n'a pas élu son domicile rien que dans les mansardes; il fait aussi le plus bel ornement des fêtes nocturnes données au rez-de-chaussée, dans les loges des concierges. — Toutes les bonnes de la maison prennent part à ces soupers de Balthazar, qui rapprochent tous les étages; et le fruit de Lyon joue même un rôle conciliant dans la société. — Plus d'une petite inimitié qui datait du printemps s'est vue étouffée par les marrons, — et la réconciliation était complète après le premier verre de cidre.



Ne méprisez pas trop ces soirées populaires ornées

des *rafraîchissements* dénommés plus haut ; — plus d'une réunion au premier étage offre des accessoires encore plus difficiles à avaler ; — ne fût-ce que des lectures de drames qui doivent être éternellement inédits, attendu que tous les directeurs de Paris ont le mauvais goût de les refuser. — Le mancenillier n'est pas plus terrible que le voisinage d'un de ces personnages à manuscrits.



Quand on a la précaution de se placer auprès de la porte, on peut s'esquiver au milieu d'une tirade à effet ; — mais jugez du supplice, quand par hasard on tombe sur une maîtresse de maison qui compose elle-même de petites *machines* en vers ! — La politesse française exige impérieusement que l'on reste jusqu'à la fin de la lecture, et quand tout est terminé, il faut apporter son contingent de compliments et de points d'exclamations.

Mais aussi c'est bien fait ! — Pourquoi diable s'être

fait présenter chez une dame qui a le projet de se faire intituler *dixième Muse?*

O Mesdames! laissez donc à vos adorateurs le soin de faire des vers en l'honneur de vos beaux yeux, et ne prenez pas vous-mêmes cette peine; — car presque toujours l'inspiration poétique a pour déplorable effet de défriser vos cheveux, de jaunir votre front, de noircir vos doigts et de rougir votre nez.



L'Hirondelle d'hiver séjourne jusqu'à la fin de mars; puis, un beau matin, elle émigre tout à coup, sans avoir formé le moindre rassemblement préparatoire, à l'instar des hirondelles d'été, qui ont choisi le palais de l'Institut pour leur bureau des passe-ports.

Par suite d'un revirement immanquable, dès qu'on

voit apparaître le marchand de coco, on voit disparaître le marchand de marrons; il semble que ces deux personnages, bien faits cependant pour s'estimer et même s'aimer réciproquement, puisqu'ils ne se font nullement concurrence, il semble, disonsnous, que ces deux personnages se soient voué une haine implacable : — jamais la main noire de l'un n'a serré la main jaune de l'autre; jamais la casquette de loutre de celui-ci n'a fait une politesse au chapeau de paille de celui-là; jamais enfin le débitant du fruit étouffant de Lyon ne s'est trouvé en face du cabaretier ambulant qui colore l'eau de la Seine à l'aide de ces petits morceaux de bois idolâtrés par les gendarmes enrhumés du cerveau.



Qui nous expliquera ce mystère social?

P. S.—Au moment de mettre sous presse, un jeune apprenti de l'imprimerie, ayant de nombreuses rela-

tions de commerce avec le marchand de marrons et le marchand de coco, a demandé à nous parler en particulier pour nous faire une révélation importante sur cette double branche de l'industrie parisienne.— Ce jeune homme, qui donne les plus belles espérances pour l'avenir, et dont le nez est fin, spirituel, et qui même serait un nez totalement voltairien s'il n'était pas entièrement odryen, nous a donné le mot du logogriphe qui nous occupait. — Le marchand de marrons et le marchand de coco ne sont qu'un seul et même individu! — Et la preuve, c'est qu'il y a deux jours un marchand de coco a présenté au jeune homme en question une note montant à trois sous, pour des marrons livrés, consommés et non soldés.

Le jeune homme a accueilli cette insolente réclamation comme elle le méritait.



Le mystère social est expliqué!

LE GOBE-MOUCHE.



MYSTIFIÉ trois cent soixante-cinq fois dans le courant de l'année, le Gobe-Mouche parisien arrive à la Saint-Sylvestre avec la même candeur qu'il possédait au premier janvier précédent ; il conserve cette aimable innocence jusqu'à la fin de ses jours.

Le Gobe-Mouche, plus encore peut-être que le Pigeon, est un animal essentiellement parisien, — et sa race est encore bien plus nombreuse. — Cela s'explique facilement. Tout le monde n'a pas les moyens d'être Pigeon, puisque pour se faire plumer

il faut commencer par avoir des plumes; tandis que le premier comme le dernier venu a totalement les moyens d'ouvrir un large bec et d'avaler toutes les bourdes qu'on veut bien vous offrir dans la conversation ou dans les papiers publics.



Le Gobe-Mouche, que l'on rencontre dans tous les quartiers et dans toutes les conditions, habite cependant principalement les alentours de la Place-Royale, — région dont nous avons déjà eu occasion d'entretenir nos lecteurs à propos de *l'Huître* et autres animaux de ce genre.

Le Gobe-Mouche diffère de l'Huître en ce que ce mollusque demeure très-souvent dans une sorte de somnolence perpétuelle, tandis que le Gobe-Mouche éprouve continuellement le besoin d'avaler une foule de nouvelles plus monstrueuses les unes que les autres.

L'Huître, rencontrant par hasard un autre coquillage de sa connaissance, se contente de dire : « Il fait plus beau temps aujourd'hui qu'hier, » — ou toute autre phrase analogue; tandis que le Gobe-Mouche ouvre immédiatement la bouche pour saisir au vol une nouvelle totalement extraordinaire.



Il y a trois ou quatre ans, à l'époque où un spirituel anonyme fit la fameuse relation des grandes découvertes faites dans la lune par un fameux astronome anglais, le Gobe-Mouche ne rentrait pas chez lui, le soir, sans avoir contemplé l'astre des nuits pendant deux heures pour tâcher d'apercevoir quelques-uns des habitants de la lune, qui, au dire de

l'article du journal, portaient des ailes plus que de pigeon. — C'est inouï le nombre de rhumes de cerveau contractés à cette époque par les Gobe-Mouches parisiens, qui faisaient un cours d'astronomie les deux pieds dans le ruisseau de la rue Saint-Denis.



Du reste, il n'y a que demi-mal tant que le Gobe-Mouche ne consomme que des nouvelles de ce genre.

— Mais cela devient beaucoup plus dangereux pour lui, si, fréquentant la Bourse en qualité de petit rentier, il donne dans tous les panneaux que tendent les oiseleurs du lieu. — Alors notre volatile rentre totalement dans la classe déjà décrite des Pigeons, — et, ce qu'il y a de plus malheureux pour lui, des Pigeons plumés.

Les politiques de la Bourse ne se gênent pas pour trancher dix fois par jour le nœud gordien qui entortille la *question d'Orient*. — Nos gaillards ne se gênent pas pour faire mouvoir des armées de cinquante mille Anglais, pour bombarder et pulvériser Alexandrie, ou pour faire mourir Méhémet de la coqueluche ou de toute autre maladie orientale qui vous saisit à la gorge, — telle que le cordon, par exemple. Il n'y a pas de journaliste à Paris qui puisse lutter en fait de nouvelles avec les Boursicoteurs, et pourtant Dieu sait, et vous savez aussi problablement, si les fabricants de *premiers-Paris* et d'autres articles analogues, manquent d'imagination pour remplir, trois cent soixante-cinq fois dans l'année, ces morceaux de papiers carrés que l'on vend quatre-vingts francs par an, dans leur nouveauté, et quatre sous la livre le lendemain du jour de leur apparition. — Quant aux journaux à quarante francs, la perte est beaucoup moins grande, puisque l'épicier en donne aussi le même prix : — (pas quarante francs, bien entendu, — quatre sous.

Le Gobe-Mouche avale toujours toutes ces nouvelles avec une confiance absolue, par la raison excellente qu'elles lui ont été débitées avec beaucoup d'assu-

rance, et que même la personne, pour prouver leur vérité, a donné sa parole d'honneur la plus sacrée.



Le Gobe-Mouche provincial, qui prend un beau matin la diligence Laffitte et Caillard pour venir admirer la capitale de sa patrie, est ordinairement exploité, dès son arrivée, par ces *cicerones* trop complaisants qui guettent continuellement dans la cour des messageries l'apparition de quelques-unes de ces bonnes figures qui semblent dire : — « Monsieur, attrapez-moi, je vous en prie ; Monsieur, faites-moi le plaisir de m'attraper ! »



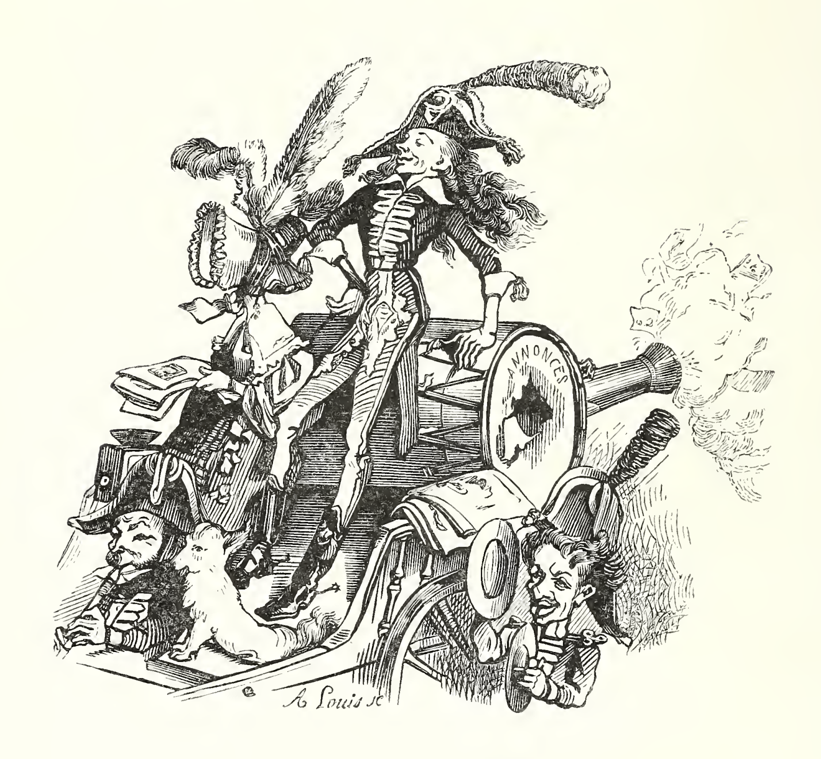
Le candide voyageur est ordinairement servi à

souhait, et lors de son retour dans sa ville natale, s'il rapporte beaucoup de souvenirs des monuments de Paris, il rapporte beaucoup moins de foulards que sa malle n'en contenait un mois auparavant. — Et ce qui contrarie le plus notre Gobe-Mouche, ce n'est pas d'avoir égaré une douzaine de foulards, une montre et deux tabatières, c'est de n'avoir pas pu visiter l'intérieur de l'obélisque, quand son guide obligeant lui avait cependant bien promis d'obtenir pour lui cette permission de M. le préfet de police.



Quand nous disons que toutes les classes de la société fournissent des Gobe-Mouches, cela est vrai lors de quelques grandes crises politiques, où la masse des citoyens ajoute foi à une foule de belles promesses et de programmes magnifiques, s'annon-

çant comme devant guérir toutes les plaies et toutes les contusions du corps social, à l'instar des fioles des marchands de vulnéraire suisse.



Mais en temps ordinaire, il est une certaine classe de la société qui fournit beaucoup moins de Gobe-Mouches que toutes les autres, — nous voulons parler du corps non politique de messieurs les gamins de Paris.

Quand on se permet de vouloir faire croire à l'un

de ces jeunes hommes quelque chose qui tient du programme de... charlatan, — notre jeune Français témoigne, par un geste qui lui est familier, combien il ajoute peu de foi à ce discours.



LE FAUX-LION.



Si nous avons mis un aussi long espace entre le Lion véritable et le Faux-Lion, ce n'est pas sans raison ; car il y a entre ces deux personnages une différence plus grande encore qu'entre la Lionne et la Panthère.

Il existe à Paris au moins trois ou quatre mille jeunes gens (plus ou moins jeunes pourtant) qui, ne possédant qu'un paletot pour tout immeuble, parviennent cependant, grâce à Dieu et aux tailleurs bons enfants, à se costumer comme s'ils avaient vingt mille francs de rentes. — A l'instar de Bias, et

avec plus de justesse encore que ce philosophe, ils peuvent dire qu'ils portent tout avec eux et sur eux.

Contrairement au proverbe qui nous apprend que l'habit ne fait pas le moine, ces jeunes gens soutiennent que l'habit fait le Lion, et, en conséquence, ils cherchent toujours à s'affubler de la défroque de ce roi des animaux.

Le Faux-Lion, en proie à la manie de briller dès le matin, trouve à satisfaire son penchant en se mettant à cirer ses bottes.



Une fois que ces petits préliminaires sont terminés, notre personnage cherche à s'introduire dans ces mêmes bottes, et comme il n'en possède qu'une paire unique, l'introduction est difficile s'il a plu la veille; mais avec de la patience et des poignets solides on vient à bout de tout, même d'attraper une

courbature, compliquée d'une fluxion de poitrine.



Une fois qu'il s'est infiltré dans ses bottes, il passe à l'exercice de la cravate, puis de l'habit, puis enfin des gants jaunes. (Le gant jaune est de la der-



nière rigueur; il faudrait n'avoir pas 29 sous dans sa

poche pour se priver de cet ornement distinctif.)

Quand la toilette est terminée, notre Faux-Lion se rend au café pour déjeuner; — car il consent bien à dîner fort modestement, mais il faut à toute force qu'il déjeune avec un bifteck.

Toutes les fois que vous vous trouverez le matin dans un des 4,735 cafés qui pour le moment suffisent aux besoins des Parisiens, — établissements qui sont si justement nommés cafés, parce que d'ordinaire on y débite immensément de chicorée, — toutes les fois, disons-nous, que vous vous trouverez dans un de ces établissements nationaux, et que vous verrez entrer un Monsieur ayant l'air fort important, conservant fièrement son chapeau sur sa tête et allant s'asseoir



bruyamment devant une des tables les plus apparentes

du café en criant à tue-tête : « Garçon! garçon! » vous pouvez parier à coup sûr tout ce que vous avez de monnaie que ce Monsieur va déjeuner avec un bifteck aux pommes de terre.

Effectivement, dès que deux ou trois garçons plus ou moins bichonnés sont accourus à l'appel du nouveau venu, notre homme demande la carte du jour, la parcourt négligemment en disant *hum! hum!* et s'informe si le poisson est frais; puis, sur l'assurance formelle donnée par le garçon que la marée vient d'arriver à l'instant même, il demande un bifteck aux pommes.

Le garçon se dirige vers l'office, et bientôt, revenant sur ses pas, il s'informe auprès du Monsieur quel vin il faudra lui servir. Le Faux-Lion redemande la carte pour consulter la liste des vins; après quelques minutes, il dit au garçon : « Votre château-margau est-il réellement de première qualité? — Oui, Monsieur; notre cave est fournie par la première maison de Bordeaux. » Le Monsieur au bifteck garde le silence pendant quelques minutes, puis se décide à dire : « Tout bien réfléchi, je ne prendrai pas de vin aujourd'hui... Pressez mon bifteck! »

Pendant que le déjeuner cuit sur le gril, le Monsieur au bifteck se met à chapeler son pain, toujours en faisant le plus de bruit possible, afin que tout le monde sache bien que ce Monsieur va déjeuner à la fourchette. Cette petite opération terminée, il appelle de nouveau le garçon pour qu'on lui serve immédiatement cinq ou six journaux. Les garçons, qui ont

toujours un certain respect pour les personnages qui déjeunent à la fourchette, se mettent en quête des papiers publics, font une rafle générale en faveur du Faux-Lion, qui pelote en attendant partie, et qui se met à dévorer, en guise de hors-d'œuvre, *le Constitutionnel*, *la Presse* et *le Journal des Débats*. Ces journaux peuvent parfaitement tenir lieu de hors-d'œuvre.

Mais le déjeuneur délaisse cette nourriture quand apparaît enfin le fameux bifteck. C'est là le moment du triomphe de notre homme; il faut voir quel regard de dédain il jette sur l'humble collègue qui se contente de la simple tasse de chocolat ! Il le regarde comme bien peu.

Quant à celui qui se contente de la vulgaire tasse de café, il le regarde comme rien du tout.



Après quelques minutes, le Faux-Lion appelle le

garçon avec sa même voix de Stentor et demande qu'on lui serve immédiatement... du pain. Le premier morceau qu'on lui a servi est déjà entièrement englouti, et pourtant le consommateur n'est encore qu'à moitié du bifteck.

Huit minutes, cinquième appel du même au même. Mais cette fois, notre homme, qui a dévoré tout ce qui se trouvait à sa disposition, — moins le beurre, auquel il n'a pas touché, demande qu'on lui serve un cure-dent et tout ce qui reste de journaux.

Enfin, après une heure de séance, notre héros crie pour la neuvième fois : « Garçon ! » et cette fois il ajoute : « La carte ! » La dame de comptoir se livre immédiatement à l'addition suivante :

Vin. . . .	»	fr.	00 c.
Bifteck. . .	»		90
Pain. . . .	»		20

Total : un franc dix centimes, — autrement dit vingt-deux sous.

Ce qui fait qu'en ajoutant à cette somme les deux sous octroyés au garçon, le Faux-Lion, qui passe aux yeux du public pour un prince russe, s'est donné un déjeuner de Balthazar qui lui revient à vingt-quatre sous, — un ou deux sous de plus que ceux qui prennent le simple chocolat ou le vulgaire café, et cinq centimes de moins que si le consommateur était allé prendre sa nourriture dans un de ces établissements où les provinciaux qui sollicitent des bureaux de tabac vont déjeuner à vingt-cinq sous par tête, et où

l'on mange deux plats au choix, — au choix du restaurateur, bien entendu.

Avant de sortir du café, où il s'est livré à la dépense effroyable que vous connaissez, le Monsieur au bifteck se fait apporter du feu pour allumer son cigare; puis il va se promener sur le boulevard avec un air de pacha, et il est bien convaincu que si toutes les femmes ne lui jettent pas leur mouchoir, c'est que ce n'est pas dans les usages européens.

Ah! que M. de Bossuet a eu raison de dire : « Tout n'est que poussière et retourne en poussière. » (Ceci a été dit primitivement en latin; mais je me permets de le traduire en français pour la commodité des dames, des enfants au-dessous de sept ans, et de MM. les militaires non gradés.) Heureusement, aujourd'hui la poussière du Faux-Lion aveugle seulement quelques personnes à vue très-courte. Les garçons de café ont les premiers ouvert l'œil à la lumière, et après s'être livrés à de nombreux calculs, ils ont compris que les habitués qui leur donnent chaque jour deux sous pour se faire servir une demi-tasse leur rapportent plus que le Monsieur qui ne paie tant de courses et d'embarras que par le don, très-rare, d'une somme égale de dix centimes.

Aussi n'est-il plus de bon ton de déjeuner au café avec un bifteck. Pour ma part, j'aimerais encore mieux un riz blanc; car le bifteck aux pommes, plus encore que la bavaroise au lait de Sainte-Foix, est un *fichu déjeuner !*

Lorsque arrive l'heure de dîner, comme on ne peut

pas faire un festin de Balthazar avec vingt-cinq sous, et que cependant il faut manger, notre Faux-Lion dissimule ses gants jaunes dans le plus profond de sa poche, et se glisse furtivement dans un de ces établissements philanthropiques renouvelés des Anglais, où l'on vous sert un énorme morceau de rosbif flanqué d'une demi-douzaine de grosses pommes de terre jaunes. — Le tout pour vingt-trois sous.

Quand le Faux-Lion n'a pas même les fonds nécessaires pour dîner ainsi à l'anglaise, il va dîner dans le jardin du Palais-Royal, avec un cigare du Gros-Caillou; — pour dessert, il ajoute un cure-dent.



Le jour où le Faux-Lion, par un hasard qui ne se renouvelle pas souvent, — vient à toucher une cinquantaine d'écus, il se livre alors aux exercices les plus équestres que l'on puisse imaginer; il achète des éperons ayant énormément de centimètres de

longueur, et, enfourchant un cheval d'un manége quelconque, il va faire, dans les allées du bois de Boulogne, une poussière capable d'aveugler tous les autres promeneurs du lieu. Il espère séduire, en trottant de la manière la plus britannique possible, quelque vieille Anglaise possédant un cœur sensible et pas mal de mille livres sterling, auxquelles notre Faux-Lion serait de son côté très-sensible. — Mais la plupart du temps il en est pour ses frais de cavalcade, et quelquefois même arrive un terrible événement.



Malgré sa nature pacifique, le cheval, impatienté par des éperons aussi fantastiques, se met à prendre un galop qui, pour être imité de celui de Rossinante, n'en est pas moins dangereux pour un cavalier peu solide; et alors a lieu une course au clocher

qui rappelle celles que M. Mayeux se permettait jadis.



Après une promenade pareille, le Faux-Lion prend ordinairement le cheval en horreur; et souvent même, à ce souvenir, quand il dîne dans son restaurant anglais, il est obligé de faire des efforts inouïs pour achever son morceau de rosbif.

Le Faux-Lion, comme vous le voyez, vit toujours, au dehors, comme un lazzarone napolitain. — Pourtant, s'il voulait rester chez lui, il recevrait aussi de

la société; — mais ce sont ces visiteurs mêmes qui lui sont insupportables, attendu qu'ils se composent invariablement de certains fournisseurs qui viennent faire des querelles d'Allemand à propos de bottes, et de tailleurs qui apportent des mémoires d'apothicaires, et qui menacent toujours de ne pas s'en aller sans emporter de l'argent; mais, cependant, ils finissent par changer d'avis; car, sans cela, ils courraient risque de passer le restant de leurs jours dans l'antichambre du Faux-Lion.



Un beau jour, le Faux-Lion, à force de faire des puffs chez les tailleurs, et grâce surtout à la déplorable habitude qu'ont prise bon nombre de ces fournisseurs de ne plus travailler qu'au comptant, — un jour, disons-nous, notre infortuné jeune homme n'a plus pour unique costume que celui qu'il endossait pour aller au bal Musard.

Mais allez donc faire le merveilleux aux Tuileries dans le paletot ci-dessous :



ce serait très-difficile,

de même que sous la défroque suivante :



Quand il en est réduit là, notre Faux-Lion, disant

adieu à Paris, à ses pompes et à ses tailleurs, se décide à retourner en province, pour se jeter dans les bras d'un oncle fabricant de soques plus ou moins articulés, ou d'allumettes chimiques plus ou moins allemandes.

Si notre infortuné Faux-Lion ne possède pas le moindre oncle ni le plus petit cousin, il n'a d'autre ressource que d'aller se jeter dans l'un des bras de la Seine, en se mettant en même temps du plomb dans la tête, pour être plus certain de rester au fond de la rivière.



LE CROCODILE.

La nature est réellement inépuisable dans ses merveilles, car elle a le talent de créer chaque jour une foule de mortels qui, bien qu'ornés invariablement d'un nez, d'une bouche, de deux oreilles, etc., etc., ne se ressemblent pourtant nullement entre eux. — Bien plus, la diversité entre les qualités morales est au moins aussi grande qu'entre les qualités physiques. — si qualités il y a.

L'un est tout esprit, l'autre tout estomac; — il en est très-peu qui soient tout cœur. — Bref, la nature ne se copie jamais elle-même; — voilà la différence qui existe entre elle et la plupart des auteurs modernes.

Le Crocodile parisien, dans la distribution des faveurs de la nature, a eu l'agrément d'attraper pour lot spécial l'estomac; et, à l'instar de son confrère l'amphibie des bords du Nil, notre gaillard ne songe qu'à dîner, — gratis, bien entendu.

Sous l'Empire, et même durant une partie de la Restauration, on donnait à notre personnage le nom de *Pique-Assiette;* mais, de nos jours, on l'a gratifié du sobriquet beaucoup plus expressif encore de *Crocodile.* Grâce à sa voracité habituelle, qui lui fait prendre tout ce qu'on lui offre, — et même, quelquefois, ce qu'on ne lui offre pas, — le Crocodile a accepté de fort bonne grâce son nouveau nom.

Le Crocodile flaire un dîner comme un corbeau



un cheval décédé. — Si vous avez mis à la broche

une dinde truffée, vous pouvez être bien certain de recevoir la visite de votre ami le Crocodile, au moment même où vous vous mettez à table; et il faudrait être soi-même plus féroce qu'un rhinocéros, ou qu'un garde du commerce, pour ne pas offrir un couvert à votre visiteur.

Le Crocodile ne vit que pour dîner, et aussi pour déjeuner, quand il en trouve l'occasion. — Notre homme, passé maître dans l'art des Brillat-Savarin et des Grimod de la Reynière, n'avale jamais un morceau sans l'avoir dégusté, savouré pendant tout le temps possible.



Il n'est pas un animal mangeable dont il ne con-

naisse l'anatomie mieux que Cuvier lui-même ; — car il vous décrit immédiatement quel morceau doit être mis à la broche, — quel autre demande à être cuit dans la casserole, quel autre, enfin, demande à ne pas être cuit du tout.

Il distingue, quand on lui sert une cuisse de poulet, si ce poulet s'appuyait en dormant sur la patte gauche ou droite, s'il avait mangé beaucoup de chenevis ou d'orge, s'il était d'un caractère gai ou mélancolique.

Quant aux vignobles de France, d'Allemagne et d'Espagne, il possède une science qui éclipse Malte-Brun et tout autre géographe in-8°.

Rien qu'en plaçant sur l'extrémité des lèvres une goutte de vin, il devine son nom, son âge, le lieu exact de sa naissance, et même le nom du marchand, c'est-à-dire que je crois qu'il devinerait même le prénom du marchand. Trouvez donc un brigadier



de gendarmerie qui en sache autant en inspectant la physionomie des voyageurs !

Le Crocodile ne trouve pas de plus beau spectacle dans la nature, que le coup d'œil offert par une cui-

sinière revenant du marché, et pliant sous le poids des provisions gastronomiques.



Ce spectacle n'a son égal que dans celui que présente un cuisinier dans l'exercice de ses fonctions, et dans le feu de la composition, — au moment où son génie créateur cherche à improviser quelque nouveau plat qui doit contribuer au bonheur de l'humanité ; — car il faut avouer que l'homme qui le premier, sortant du sentier de la routine, a su nous affranchir de la banale fricassée de poulet et du déplorable fricandeau, est aussi un véritable génie, — un génie en bonnet de coton, il est vrai, — mais rien

n'empêche de cacher ce bonnet de coton sous une foule de couronnes de laurier.



Après le dîner, le Crocodile se rend au café, où il trouve moyen de se faire offrir une demi-tasse escortée du petit verre de cognac ; — puis, vers onze heures du soir, il a toujours soin de se ménager la rencontre d'un ami qui lui offre à souper, — ou, à défaut de souper, il parvient du moins à prendre une bavaroise au chocolat, ou une glace, suivant la saison.



Pour le Crocodile, les jours se suivent et se res-

semblent, — c'est-à-dire qu'il répète absolument le même manége gastronomique et nourrissant que la veille. — Aussi n'est-il pas besoin de dire qu'un homme pareil n'a jamais la moindre discussion politique; il est totalement de l'avis de *Sosie*, et il répète avec ce personnage : — « Le véritable amphitryon est l'amphitryon où l'on dîne. »

Après tout, n'est-ce pas la devise de tous les plus célèbres diplomates? — Il faut toujours savoir se tourner vers le soleil levant et vers la marmite qui est sur le feu.



Le Crocodile a plus perdu encore que les armuriers à la nouvelle législation sur le duel : il devait à cet usage la consommation d'une foule innombrable de canards, — tandis qu'aujourd'hui on ne fait pas le plus petit déjeuner en sortant de la police correctionnelle.

Un beau soir, le Crocodile périt sur son champ de bataille, c'est-à-dire sous une table. — Honneur au courage malheureux!



LE SERIN.

BIEN certainement, vous avez déjà remarqué la tournure belliqueuse des troupiers de la garde nationale. Oui, j'en suis convaincu, vous l'avez trouvée admirable; ou, sans cela, vous avez le malheur d'être un *quinze-vingts* complet, digne d'avoir une bourse entière à l'institution de la rue Saint-Victor.

Eh bien ! dans chaque légion, non contente de ces soldats ornés de cols de chemise et de lunettes, un beau matin, le besoin se fit généralement sentir d'avoir une compa-

gnie jaune, — mais d'un jaune tout particulier; non pas d'un jaune jonquille, paille, citron ou gants à vingt-neuf sous, — mais d'un vrai jaune-serin.

Une fois la nuance adoptée, le nom devait nécessairement répondre au plumage, et le voltigeur de la garde nationale fut gratifié du nom de famille de la petite volatille originaire des îles Canaries. — Le maréchal Lobau, commandant général de la garde nationale de Paris, daigna lui-même ratifier un jour cette dénomination, en criant en pleine place du Carrousel, un jour de parade : — « Faites donc fermer les grilles, les serins vont s'envoler ! » Une vieille douairière aveugle aurait, en entendant ces mots, poussé un cri de compassion.



Dans l'armée, les compagnies de voltigeurs sont

formées de troupes essentiellement d'élite ; — chacun des soldats qui veut entrer dans ce corps doit réunir toutes les qualités physiques, surtout la force et l'agilité; — car enfin, qui dit voltigeur, dit un homme qui voltige. — Eh bien! dans la garde nationale, messieurs les voltigeurs se recrutent parmi des gaillards qui pèsent trois cents kilogrammes.



Si le voltigeur est très-gros, en revanche, il est très-petit; rarement il s'élève à plus de quatre pieds au-dessus du niveau.... des ruisseaux. — Mais son bonnet à poil est beaucoup plus gigantesque encore que celui d'un grenadier.— Vous voyez qu'il y a compensation.



Après cela, le voltigeur mérite cependant de la con-

sidération dans la société ; car, pour s'enrôler dans ce corps respectable et jaune, il faut posséder une réunion de qualités assez rares. — D'abord, on doit être un parfait honnête homme ; car ce n'est pas un gueux, un voleur, un Lacenaire, qui dormirait assez tranquillement pour engraisser jusqu'à concurrence des kilogrammes exigés par les colonels des légions parisiennes : — Première qualité ! — Ce qui ne veut pas dire, toutefois, que tous les gens maigres soient du gibier de cour d'assises. — Je m'empresse de dé-



clarer que je désavoue complétement, pour ma part, cette opinion ridicule. — On peut être maigre, mais honnête ! — En outre, le voltigeur doit avoir une certaine force d'âme qui lui permette de dédaigner, de mépriser les propos des mauvais plaisants qui lui ont décerné le sobriquet de *Serin!* — Deuxième qualité !

Enfin, le voltigeur, étant guerrier d'élite, doit avoir une certaine aisance qui lui permette de faire ainsi la dépense folle d'un bonnet d'ourson et d'un magnifique plumet jaune. — Troisième qualité!

Puis, quand on veut être voltigeur, il faut nécessairement avoir une passion très-vive pour le jaune. — Or, tout le monde n'affectionne pas cette nuance, par la raison toute simple que bien des gens ne peuvent pas la souffrir, — ne fût-ce que certains maris, qui ont des motifs tout particuliers pour cela. — Donc, ceci est bien convenu, pour être voltigeur il faut aimer le jaune. — Quatrième et dernière qualité!

Ainsi, vous le voyez, — messieurs les voltigeurs de garde aux Tuileries ou au Louvre ont parfaitement raison de mettre crânement leur bonnet de police sur le coin de l'oreille, et de mépriser complétement le



simple chasseur. — Quant au grenadier, le voltigeur

se croit au moins son égal, par la raison toute simple que les gros hommes sont encore plus rares que les grands hommes.



Le garde national à cheval lui-même a beau faire sa tête, avec son grand sabre et ses grands éperons, — le Serin ne lui rend pas les armes, et se permet même des quolibets sur ce cavalier, qui, la plupart du temps, ne connaît le cheval que pour en avoir vu attelés aux cabriolets, fiacres, omnibus et autres voitures publiques avançant plus ou moins à l'aide de ces malheureuses haridelles, n'ayant pas toujours de la peau sur les os. — Le garde national à cheval,

vu son peu d'habitude du quadrupède susnommé, ne se trouve parfaitement à son aise que lorsqu'il est à pied, — et encore quand sa tête n'est pas surchargée du chapska, coiffure assez laide, mais très-gênante.



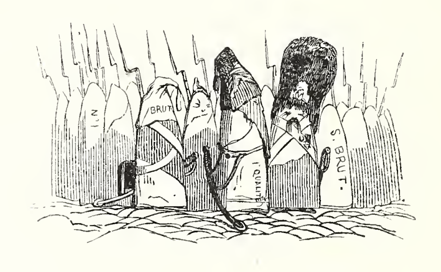
Le voltigeur est si satisfait de sa position sociale, qu'il ne demande qu'une chose au ciel, c'est que son jeune fils marche un jour sur les traces de son père, et puisse rivaliser de ventre avec lui. — Il faudrait que le ciel fût bien cruel pour ne pas exaucer un vœu aussi simple ! — En attendant le jour heureux où l'enfant, parvenu à l'âge de vingt ans, pourra jouir de tous ses droits de citoyen, c'est-à-dire monter sa garde, faire des patrouilles, ne pas attraper les voleurs, mais attraper des rhumes de cerveau, — notre gros père contemple d'un œil humide les jeux guer-

riers de son jeune rejeton, qui promet à la France un grand citoyen et un gros voltigeur.



O patrouille, patrouille! tu as bien des reproches à te faire, si tu es seule cause de la transformation de tant de Français! — A cinquante pas, ils semblent jouir de toutes leurs qualités physiques et morales, — mais, quand on approche,

« Le masque tombe,
« Le Serin reste,
« Et le héros s'évanouit. »

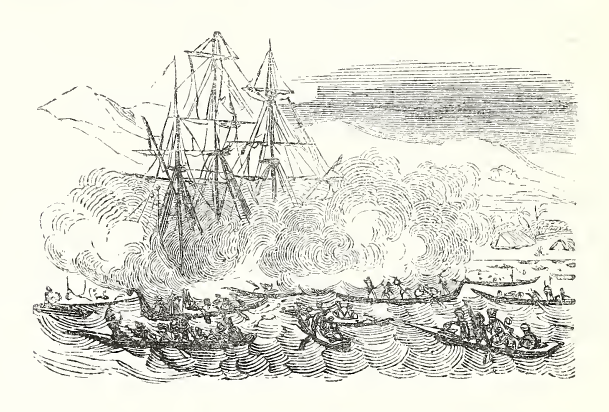


LE LOUP-DE-MER.

Un amphibie qui, au premier abord, n'a pas l'air de rentrer parfaitement dans le cadre que nous avons indiqué en tête de cet ouvrage, est le Loup-de-Mer, puisque nous promettions seulement la description des Bêtes curieuses de Paris et de sa banlieue; — mais, avec un peu de bonne volonté et beaucoup de chemins de fer, on finira par regarder le Havre, Brest, et même Toulon, comme des ports de mer faisant partie de la banlieue de Paris. — Le nom de province ne restera plus qu'à l'Algérie,

au Sénégal, et autres pays habités par des Français plus ou moins bédouins.

Du reste, le Loup-de-Mer est digne de beaucoup plus d'égards et de considération qu'un autre Loup déjà décrit trois cents pages ci-dessus. — Quoiqu'il ait un aspect plus formidable, il n'en est pas moins bon enfant au fond, et il ne tient à mordre que sur ses ennemis naturels, les Anglais ; bien différent en



cela du Loup-Cervier, qui dévore parfaitement tous les Pigeons français qui lui tombent sous la main et sous la dent.

Nous n'irons pas sur les brisées de MM. Eugène Sue et Corbière, en nous livrant à la monographie du Loup-de-Mer tant qu'il se trouve sur son élément naturel ; — nous le prendrons seulement au point de vue parisien, lorsqu'il se décide à venir faire une petite relâche, en abordant, à l'aide de la diligence Laffitte et Caillard, dans ce grand port de mer si abondamment fourni en huîtres, rue Montorgueil.

Le Loup-de-Mer ne meurt jamais sans venir passer au moins une quinzaine dans ce paradis terrestre où l'on se livre à tous les délices qu'il est possible d'imaginer; — car, on a beau dire, ce n'est vraiment qu'à Paris qu'on trouve des dîners copieux à vingt-neuf sous, des gants jaunes au même tarif, et une foule d'autres objets à tous prix.

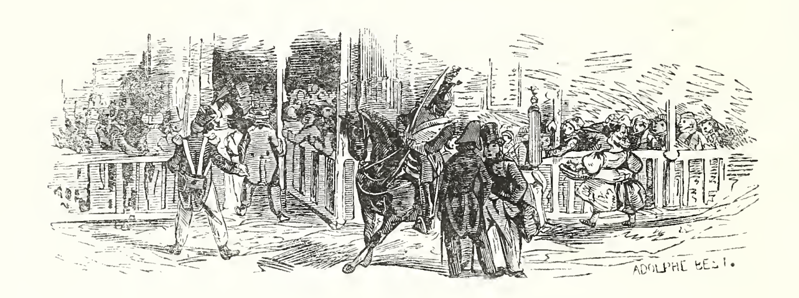
Les premières délices auxquelles se livre le Loup-de-Mer dès son arrivée, c'est d'acheter des bretelles et de se faire faire la barbe, deux choses de grand



luxe! — Quand notre gaillard tient tout à fait à se livrer à la coquetterie la plus effrénée pour fasciner les faibles Parisiennes, il entre chez un décrotteur et se fait cirer... son chapeau. — Il sait assez bien résister aux propositions des marchands de chaînes de montre, par une raison que je ne crains pas de qualifier excellente : — c'est qu'il n'a pas de montre. — Le soleil et les étoiles sont, pour le vrai Loup-de-Mer.

des pendules qu'on n'a pas la peine de remonter, et dont le mouvement n'est pas encore près de s'arrêter, quoi qu'en dise le vénérable *Barestadamus*, auteur de l'*Almanach prophétique*, annonçant la fin du monde pour une des semaines de l'année 1841. — Vieux farceur ! c'est pour avoir un prétexte de ne pas vendre ses petits livres à crédit.

Le Loup-de-Mer ne veut pas retourner chez les Patagons sans avoir pris une légère teinture de la littérature dramatique de notre époque : il va donc faire queue à la porte du Cirque-Olympique pour voir le *Mirliton*, et il est charmé de ce spectacle quand, par



hasard, il vient à entrer dans la salle, attendu qu'il a la déplorable habitude de faire sa coupe au milieu des flots de spectateurs qui assiégent la porte d'entrée. — Le garde municipal se voit dans la douloureuse nécessité de jouer le rôle de Neptune, et il calme la tempête que soulève le procédé du Loup-de-Mer en fourrant notre nageur dans ce local qu'on a gratifié du nom harmonieux et harmonique de violon, nous ne savons vraiment trop pourquoi.

Quand, par hasard, le Loup-de-Mer se trouve à Paris à l'époque de quelques-unes de ces fêtes nationales célébrées avec tant de goût, de magnificence et de vieux lampions, notre homme a la satisfaction d'assister au combat naval que se livrent les mariniers de la Seine : — les rouges cherchent à culbuter les bleus, — puis les bleus cherchent à culbuter les rouges, — divertissement national et palpitant d'intérêt! Puis, l'instant d'après, il contemple l'ascension aérienne de M. Margat ou de mademoiselle Garnerin. — Ce genre de navigation semble un peu hasardeux au Loup-de-Mer, qui préfère de beaucoup une frégate ordinaire.



Puis il va admirer différents exercices de mâchoires

aux Champs-Élysées,



— et la surprenante danse des œufs.



Au bout de douze ou quinze jours de séjour à Paris,

les eaux ne manquent pas de devenir basses pour le Loup-de-Mer, attendu que nous ne vivons plus au temps où l'on fait des prises sur l'ennemi. Or, il faut économiser beaucoup pour mettre de côté les cinquante écus nécessaires pour le voyage à Paris, — surtout au prix où est le tabac caporal.

Une fois de retour à bord, le Loup-de-Mer raconte une foule d'histoires merveilleuses sur Paris, les Parisiens et les Parisiennes, — afin de se poser avantageusement dans la société des matelots qui n'ont pas encore fait cette traversée; — mais, tout bas, il se promet bien de ne plus se livrer à ce divertissement de terre-ferme, qui, à ses yeux, ne vaut pas une pipe bien bourrée et un verre de grog bien rempli.

Un divertissement bien autrement amusant pour lui, serait de dire plusieurs mots très-gros et très-ronflants à ses vieux et intimes ennemis les Anglais; mais la consigne du ministre qui est au timon de l'État défend de faire aucune impolitesse à ces personnages, qui ont l'agrément de bombarder et de brûler toutes les villes de la Syrie, sans que le Loup-de-Mer français ose se permettre, en revanche, de leur brûler au moins... la politesse; attendu que la politique du moment est de payer beaucoup de canons, une grande quantité de poudre, et d'énormes tas de boulets, pour ne pas s'en servir. — Cette politique est neuve, mais elle n'est pas consolante.

Du moins, c'est l'avis du Loup-de-Mer, qui, à défaut de tout autre projectile, se permet de lancer aux vaisseaux anglais un regard qui est fort peu amical;

et notre vieux Loup, pour se consoler de cet état de choses qui rabaisse l'honneur à soixante-quinze pieds au-dessous du niveau de la mer, se dit, en contemplant les traits de l'Ancien des anciens : — « Ce n'est pas toi qui aurais joué à ce jeu-là !



LA POULE-MOUILLÉE.

C'EST une chose fort triste à avouer, mais enfin, puisqu'elle s'est montrée, et à la face de toute l'Europe, il est assez difficile de la cacher aux yeux de nos autres contemporains. — Hélas! oui, Monsieur, la Poule-Mouillée est un personnage français, parisien même. — Aussi doit-il forcément figurer dans notre Galerie, dussent tous les autres animaux rougir de honte de se trouver sous la même couverture. — Mais hâtons-nous d'ajouter, pour l'honneur de la France, que cet oiseau n'est pas très-commun, et il faut espérer que son espèce ne continuera pas à se perpétuer en France : ce n'est pas une Poule-Mouillée qui doit être la compagne du Coq Gaulois.

Malgré tout notre désir de ne pas parler politique, et de ne pas donner notre opinion sur la *question d'Orient*, il est impossible, cependant, de ne pas vous entretenir un peu de Méhémet-Ali, à l'occasion de la volaille dont le nom sert de titre au présent chapitre. — Il est bien entendu que cette allégorie ne regarde pas le pacha qui a choisi pour chef-lieu de sa province Alexandrie.

Ce vieillard a droit à tous les égards que l'on doit de tout temps aux princes qui ont de longues barbes blanches, et qui fument dans de grandes pipes en écume de mer. — La Poule-Mouillée est la diplomatie française, qui, après avoir crié excessivement haut, tant qu'elle a cru que les Anglais avaient l'humeur peu belliqueuse, s'est mise subitement à changer de ton.—A mesure que l'ennemi élevait, la Poule-Mouil-



lée baissait la voix. Puis, après avoir baissé la voix, notre diplomatie s'est mise à baisser le front, les

épaules, puis tout ce qui s'ensuit et tout ce qui s'y rat-



tache. Il est probable que désormais on ne recevra plus d'aspirants diplomatiques sans avoir constaté préalablement que leur colonne vertébrale a été confectionnée par MM. Rattier et Guibal, qui ont porté l'industrie du caoutchouc à ses dernières limites.

Et cette position, bien qu'assez humiliante, si vous voulez, ne semblait pas trop pénible à certaines gens ; ils s'applaudissaient même de trouver beaucoup de boue. — Effectivement, plus il y a de boue, et moins les genoux sont froissés. — Vous voyez qu'avec un peu de philosophie, et pas du tout d'amour-propre, on sait s'accommoder de toutes les situations de la vie.

Après des exemples pareils, vous auriez bien mauvaise grâce à vous fâcher quand un omnibus viendra à éclabousser légèrement votre pantalon, un jour où

vous filerez, tout guilleret et tout pomponné, le long d'un trottoir pour aller dîner en ville.



Ce qu'il y a de plus triste dans la position sociale actuelle de la Poule-Mouillée, c'est qu'elle avait voulu un instant se dresser sur des ergots qu'elle n'avait pas, et se livrer à une espèce de boxe, renouvelée des jeux olympiques et britanniques. — Or, il n'y a rien de plus déplorable que ces faux-semblants de bravoure. Il est bien plus simple, quand on est *Poule-Mouillée*, de l'avouer franchement. Voyez Arnal dans le spirituel vaudeville intitulé *le Poltron;* il crie, à qui veut l'entendre, qu'il est poltron, et il dit même à son adversaire : — « Il faut que

tu sois bien lâche pour t'attaquer à moi, car tu le fais seulement parce tu sais que j'ai peur. » — Il n'y a rien à répliquer à une phrase pareille, et l'agresseur est confondu, atterré, pulverisé.

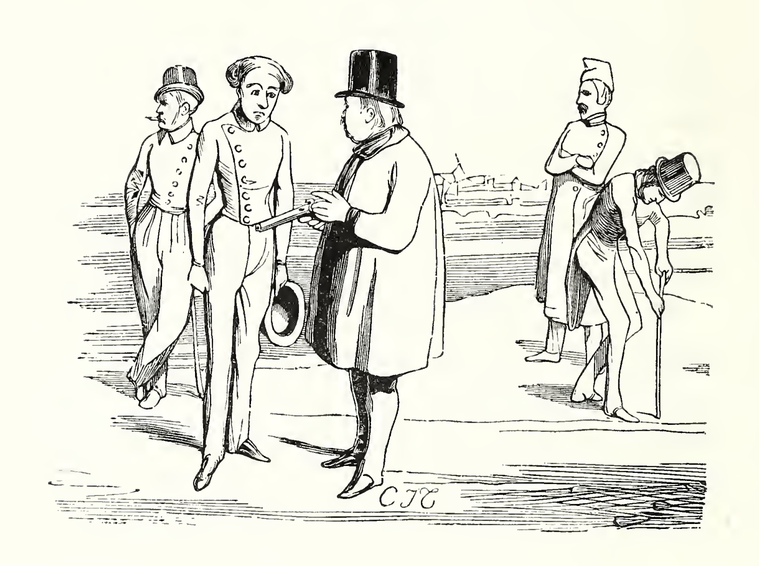
Tandis que si le poltron avait d'abord commencé par crier à son domestique d'aller acheter trois paires de pistolets, quatre paires de pistolets, dix paires de pistolets, et de les charger de toutes les balles possibles, — si notre homme, disons-nous, avait tenu ces propos archiguerriers et ultra-napoléoniens, je doute fort qu'on ne l'eût pas fait marcher sur le terrain, fût-ce à grands coups de semelle et de talon de botte appliqués contre les basques de l'habit.

Eh bien! la Poule-Mouillée, que je suis forcé de qualifier française, a fait collection d'une immense quantité de pistolets et même de canons, puis s'est mis sur le coin de l'oreille son grand casque le plus guerrier.



Puis, quand on a procédé aux apprêts définitifs du duel, la question a changé de face, — je parle tou-

jours de la question orientale. — La Poule-Mouillée a déclaré à haute voix : — « Qu'on l'avait offensée, il est vrai; mais qu'elle, Poule-Mouillée, déclarait hautement qu'on n'avait pas eu l'intention de l'insulter! » En conséquence, le duel fut ajourné.



Avouez que voilà une singulière manière de se présenter à soi-même des excuses!

Après cela, il ne faut pas croire que la Poule-Mouillée ne saurait pas montrer son bec le jour où le léopard britannique ou l'ours du Nord (style des grands journaux) viendrait à attaquer définitivement son propre poulailler. — Ah mais! décidément notre animal prouverait qu'il est excessivement méchant, et que, quand on l'attaque, il se défend.

Seulement, il resterait à savoir quand notre Poule se considérerait comme suffisamment attaquée.

Se douterait-on jamais, en voyant ce qui se passe de nos jours, que la génération française actuelle descend en droite ligne de ces vieux grognards dont probablement vous avez entendu parler dans la société? Et qui reconnaîtrait, dans les diplomates actuels, les jeunes enfants qui eurent pour parrains Kléber, Desaix, Marceau, Masséna, et même Napoléon?



Ce qui nous intrigue beaucoup en ce moment, c'est

l'emploi que la Poule-Mouillée compte faire de ses immenses provisions de poudre. — Car, enfin, il faudra l'user d'une manière ou d'une autre ; et tout justement, le seul débouché qui existait vient d'être détruit ; car vous savez que, par suite de constructions nouvelles dans la Chaussée-d'Antin, le jardin de Tivoli est détruit, et que ses feux d'artifice sont anéantis !

Peut-être la Poule-Mouillée se mettra-t-elle à tirer sa poudre aux moineaux. Mais qui sait si la diplomatie européenne ne verra pas dans ces détonations le fameux *casus belli* ?



Décidément, la *question des poudres* sera plus difficile encore à résoudre que la *question des sucres*.

L'AIGLE-DE-LA-MAISON.



JAMAIS vous ne serez introduit dans une société quelconque, sans y trouver un personnage qui, depuis un temps plus ou moins immémorial, s'y est posé d'une façon excessivement avantageuse : — ce personnage a été baptisé du nom d'Aigle-de-la-Maison.

Rien ne se fait avant qu'on n'ait préalablement consulté ce personnage important, et surtout d'importance. — Monsieur n'achète pas de rentes espagnoles, madame pas une robe de crêpe-Rachel, le jeune Adolphe (six ans) pas un bâton de sucre de pomme, sans que l'Aigle-de-la-Maison n'ait dit : — Achetez ces rentes espagnoles, cette robe de crêpe-Rachel, ce bâton de sucre de pomme.

Nous remarquerons même, en passant, que lorsque l'Aigle-de-la-Maison dit : — « *Achetez ces rentes es-*

pagnoles, » il a une conversation bien déplorable. — Mieux vaut encore acheter pour vingt mille francs de sucre de pomme ; cela fond encore moins.

La présence de l'Aigle-de-la-Maison est surtout indispensable les jours où il y a bal, soirée ou concert ; — car c'est lui qui, dès la veille, a indiqué le nombre de banquettes, de douairières et de quinquets que l'on doit placer dans chaque salon ; c'est



lui qui commande les glaces au café de Foy, et qui

prépare le punch à la romaine d'après une recette qu'il tient personnellement de Brillat-Savarin, ou de M. de Cussy.

C'est lui qui choisit les morceaux que l'on doit chanter et ceux que l'on doit manger. — En sa qualité de musicien, il accompagne sur le piano ou sur la guitare ceux qu'on doit chanter; c'est lui, en-



fin, qui fait tous les honneurs de la soirée, et qui est le véritable héros de la fête.

En petit comité, l'Aigle-de-la-Maison ne brille pas moins; il possède un répertoire complet d'anecdotes, chante la romance (voix de baryton), et danse le galop comme s'il l'avait inventé.

Quand l'Aigle-de-la-Maison prend la parole, on fait cercle autour de lui, on recueille et on cite ses moindres syllabes, qui se transforment en bons mots. — Il va sans dire que ce personnage tranche

toutes les questions politiques et littéraires avec un aplomb que possédait tout au plus Alexandre le Grand, quand, d'un coup de sabre, il tranchait la question gordienne; il brûle Alexandrie, ou il détruit toute l'escadre anglaise dans l'espace de cinq minutes.



Notre Aigle fait manœuvrer des armées de cinq cent mille hommes comme si cela ne coûtait rien; — et effectivement, cela ne lui coûte pas grand'chose. — Puis, quand on vient parler théâtres ou romans, il trouve tout stupide, détestable, renverse toutes les renommées avec son simple souffle : — anciens et modernes, classiques et romantiques, tout est pulvérisé

par notre gaillard, qui surpasse les critiques les plus exterminateurs.



A part l'aplomb imperturbable qui est l'apanage de tous les Aigles imaginables, on trouve une foule de nuances dans ce personnage, suivant qu'il est l'Aigle d'une maison du faubourg Saint-Germain, ou d'une maison située rue Saint-Denis.

L'Aigle de la rue Saint-Dominique est de première force sur le blason et sur le piano, tandis que l'Aigle de la rue Saint-Denis fait l'admiration de ses auditeurs par la manière surprenante dont il raisonne sur le madapolam et sur le répertoire de l'Ambigu-Comique : c'est ce qui fait qu'on reconnaît la justesse

de la remarque du poëte qui le premier a dit que : — *L'Aigle d'une maison est un sot dans une autre.* Bien plus, il est même quelquefois un âne dans toute l'acception du mot, — un âne totalement illettré, qui n'a poussé ses études que jusqu'à la lecture exclusivement.



L'Aigle-de-la-Maison a, d'ordinaire, un plumage qui répond à son ramage, — c'est-à-dire qu'il porte un paletot noisette d'une coupe *supercoquentieuse*, un gilet côuleur figue-sèche, un pantalon raisin de Co-

rinthe; — pour peu qu'il y joigne des yeux fendus en amande, il a l'air d'un *quatre-mendiants* complet.

Mais pourtant, il arrive quelquefois qu'un individu se trouve transformé en Aigle sans posséder rien d'extraordinaire ni dans le moral, ni dans le physique, ni dans le paletot; car il y a des mystères sociaux qui sont au moins aussi inexplicables que ceux de la nature. — Ils sont tout à coup improvisés Aigles-de-Maison sans qu'on puisse savoir pourquoi : — tout le monde les écoute et les admire sans y rien comprendre; — c'est un logogriphe vivant.

Tout cela dure un an, deux ans, trois ans, — plus ou moins; — puis, un beau soir, un homme plus hardi ose dire que ce logogriphe est stupide et n'a pas le moindre mot, — et voilà que tout à coup l'Aigle devient un oison, et disparaît pour faire place à un rival plus heureux.

On trouve aussi des Aigles jusque dans nos campagnes; mais seulement ils ont changé de nom, et se nomment Coqs. — Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de nous livrer à une monographie spéciale du *Coq-de-Village*, qui donne beaucoup de mal au garde-champêtre de sa commune.

Ce satané séducteur fait des ravages effroyables dans les champs de blé vert, et dans les cœurs de toutes les femmes qui ne sont pas trop mûres.

Aussi le fonctionnaire public dénommé plus haut est-il toujours à la chasse de ce diable de Coq, qu'il attrape rarement pourtant, attendu que les gardes-champêtres se recrutent ordinairement parmi les

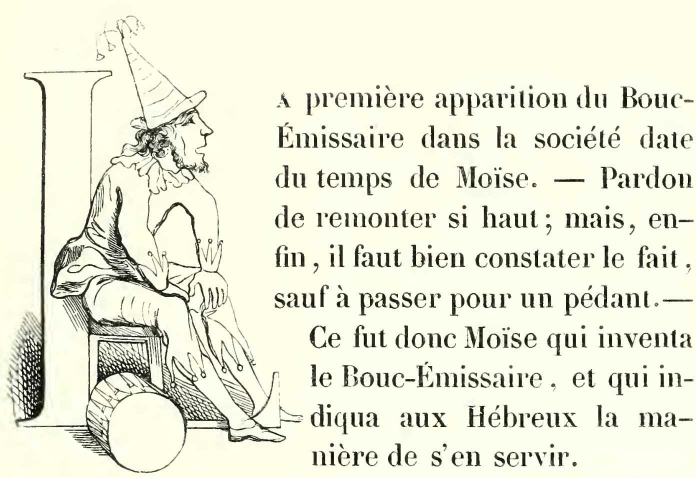
vieillards les plus invalides de toute la commune; et de plus, on a soin de les orner d'un sabre qui les gêne infiniment.



Quant au Coq-du-Village, voici son portrait invariable :



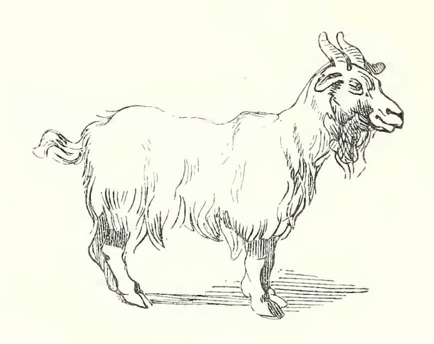
LE BOUC-ÉMISSAIRE.



La première apparition du Bouc-Émissaire dans la société date du temps de Moïse. — Pardon de remonter si haut ; mais, enfin, il faut bien constater le fait, sauf à passer pour un pédant. — Ce fut donc Moïse qui inventa le Bouc-Émissaire, et qui indiqua aux Hébreux la manière de s'en servir.

Vous prenez un bouc, en ayant bien soin qu'il ne soit ni trop jeune ni trop vieux. — Après cela, il se-

rait très-jeune ou très-vieux que cela reviendrait absolument au même. — Vous prenez un bouc, disons-nous, par les cornes et par la barbe, vous le menez dans la campagne, dans la plaine Saint-Denis, par exemple ; une fois arrivés, l'un traînant l'autre, vous dites à ce bouc : — « Bouc ! je te charge de tous mes



péchés, de toutes mes fautes, de toutes mes peccadilles, de tous mes vaudevilles sifflés, de tous mes billets protestés, et de toutes les choses généralement quelconques que j'ai à me reprocher !... Ainsi donc, va-t'en, misérable gueux que tu es, va-t'en bien vite et bien loin ! »

Après avoir tenu ces paroles avec l'accent le plus dramatique et le moins languedocien que vous pouvez prendre, vous lâchez votre Bouc, qui se trouve fort embarrassé sous le poids de toutes vos iniquités, et vous rentrez chez vous la conscience parfaitement tranquille et en fredonnant

le *Postillon de Longjumeau*, ou toute autre romance qui s'accompagne sur l'orgue de Barbarie.

Nous venons de vous donner la recette du Bouc-Émissaire dans toute sa simplicité primitive et biblique; mais, par la suite des temps, cette recette a été simplifiée d'une manière bien plus économique. — Au lieu de prendre un bouc animal, qui coûte toujours un certain prix, on s'est mis à prendre tout bonnement un homme quelconque, et sans lui en demander la permission; — cet homme se trouve subitement chargé de tous les méfaits de l'époque.

Exemple : — Durant tout le temps de la Restauration, Voltaire et Rousseau furent les Boucs-Émissaires de tous les missionnaires qui parcouraient la France. — Si M. de Robespierre était venu au monde, c'était la faute à Voltaire; — si les royalistes avaient été lâchement abandonnés à Quiberon par les Anglais, c'était la faute à Rousseau; — si l'année n'avait pas été fertile en pommes de terre, — Voltaire! — si la rougeole enlevait beaucoup d'enfants, — Rousseau!

Jamais Boucs ne furent plus chargés que ces deux-là, et, pour comble de malheur et d'humiliation, très-souvent ils étaient apostrophés publiquement. — Ils ne savaient que répondre, bien que le prédicateur eût soin de les faire représenter par sa calotte, qu'il plaçait sur le bord de la chaire. — Les malheureux ne trouvaient pas le plus petit mot

à répliquer aux arguments qu'on leur décochait.



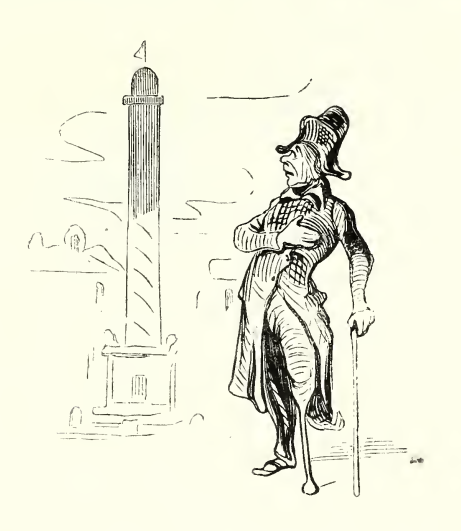
Et quand leur nom retentissait accompagné d'anathèmes, toutes les dévotes croyaient voir le diable, — et se signaient avec effroi.



Pendant tout le temps de la première révolution, les Boucs-Émissaires du peuple français étaient Pitt

et Cobourg; — car il est à remarquer que d'ordinaire les Boucs marchent comme les bœufs, deux à deux. — Pitt et Cobourg devaient plier sous le poids de toutes les malédictions et de tous les forfaits dont ils étaient chargés.

De nos jours, lord Palmerston et l'empereur Nicolas sont les Boucs-Emissaires du peuple français en général, et des anciens de la Moscowa en particulier.



De leur côté, l'empereur et le lord déjà nommés transforment le gouvernement français en un Bouc qui supporte aussi toutes sortes de choses désagréables : — c'est un rendu pour un prêté.

Les feuilletonistes en général, et Jules Janin en particulier, sont les Boucs des auteurs dramatiques. — Si une pièce est sifflée, c'est la faute à Janin; — si on fait cent écus de recette aux Français, les soirs où

l'on joue les comédies de certains académiciens, c'est la faute des journaux.

Le pharmacien est le Bouc-Emissaire du médecin. — L'ordonnance était parfaitement appropriée à la maladie ; mais c'est ce Bouc, ou plutôt cet âne d'apothicaire qui a mal préparé ses pilules, qui sont devenues des boulettes empoisonnées, tout comme si elles avaient été manipulées dans l'atelier spécial établi en faveur des caniches sans domicile et sans papiers.



Quant aux petits journaux, ils ne vivent que de Boucs : — il leur en faut, n'en fût-il plus au monde. — Au besoin, ils en créent pour leur propre consommation. — MM. Viennet et Bugeaud ont à eux seuls fourni pâture à plus de douze cents colonnes ; — c'est-à-dire que si les journalistes étaient reconnaissants, ils devraient leur servir des abonnements gratis à perpétuité, tellement ils les ont souvent tirés d'embarras.

Le garçon de restaurant est le Bouc du gastronome qui dîne fort mal.



Le garçon perruquier est le Bouc du dandy mal partagé par la nature.



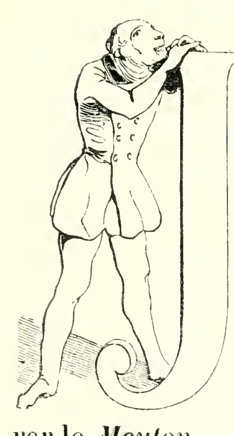
Bref, dans toutes les classes de la société, on suit

plus ou moins l'usage recommandé par feu Moïse ; et toutes les fois que l'on a quelque reproche à se faire personnellement, on en est quitte pour dire comme Bilboquet : — *C'est la faute à Gringalet !*

Et le malheureux Gringalet est obligé de tout recevoir sans sourciller !



LE MOUTON.



J'ÉPROUVE un vif sentiment de dégoût en faisant figurer dans notre Galerie le présent animal, qui est bien certainement le plus ignoble de tous ceux dont peuvent avoir à s'occuper les personnes qui cultivent l'histoire naturelle. — Mais comme un bocal restait vacant sur nos planches, il a bien fallu y fourrer le *Mouton*.

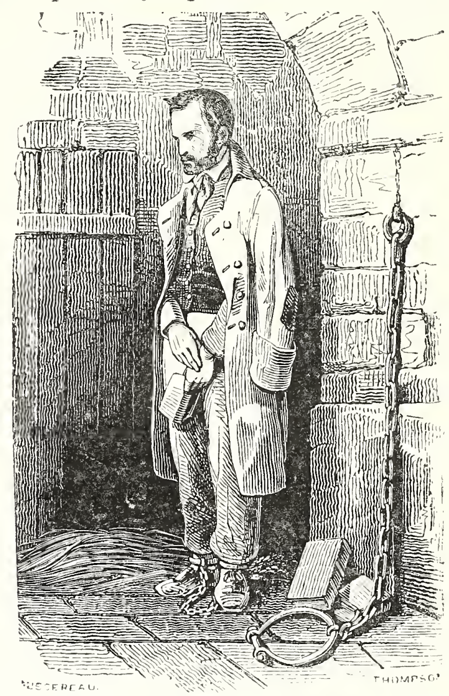
Je vous vois d'ici, Monsieur; vous ouvrez de grands yeux, une bouche encore plus belle, et vous me dites : — « Qu'est-ce que c'est que le Mouton ? »

Le Mouton, Monsieur, est l'individu qui se fait mettre en prison, et qui se laisse même quelquefois condamner pour un délit quelconque, afin de pouvoir espionner tous les autres prisonniers, qui, pleins de confiance, livrent à leur compagnon de captivité

tous les secrets qui, plus tard, doivent devenir leurs principales charges devant les juges.

Il n'est pas une prison de Paris où la police n'entretienne au moins cinq à six Moutons ; — mais c'est surtout dans les affaires politiques que le Mouton joue un grand rôle.

Il joue même deux rôles ; car, très-souvent, il commence par être agent provocateur. Puis, quand ses complices sont à Sainte-Pélagie ou à la Conciergerie, il les suit en qualité de Mouton ; et le pauvre diable, qui a été entraîné par ce faux ami, est espionné par lui jusque dans le fond de son cachot.



Dans les établissements qui sont spécialement des-

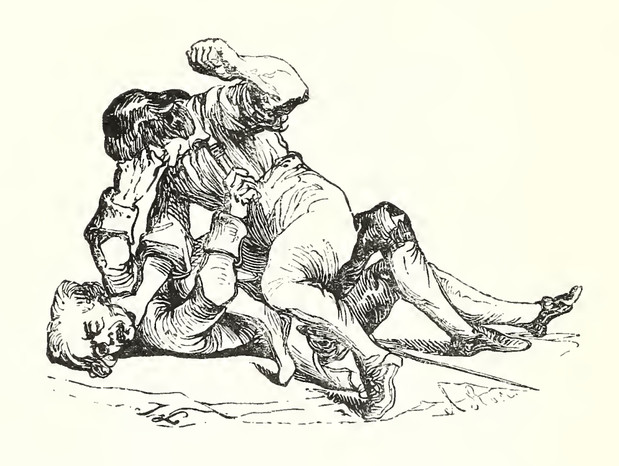
tinés aux simples voleurs, le Mouton est chargé d'épier toutes les relations que les prisonniers entretiennent avec le dehors. — Car lorsque Macaire est par hasard sous le coup d'une accusation fâcheuse, son fidèle Bertrand ne peut l'abandonner, et il vient lui prodiguer, à travers les grilles de la fenêtre, des consolations et des limes de toutes espèces.



Le Mouton, qui a tout surveillé du coin de l'œil, laisse passer les consolations, mais arrête les limes, ou plutôt les fait arrêter; car jamais il n'a l'imprudence de se dépouiller de sa peau de Mouton. — Tout le charme serait détruit; — il y a des Moutons qui se sont même fait condamner à cinq ans de galères.

comme voleurs, plutôt que de laisser soupçonner à leurs compagnons leur véritable profession. — Seulement, ils se mettent en mesure d'être promptement graciés, et ils reviennent exercer leur emploi dans les prisons de Paris avec plus de sécurité que jamais.

Un Mouton qui laisse seulement passer le bout de l'oreille de l'agent de police éprouve, séance tenante, des désagréments bien grands; tous les prisonniers se permettent de lui adresser des reproches très-vifs, accompagnés d'une foule de gestes peu parlementaires.



Vu les divers désagréments qu'entraîne la profession de Mouton, beaucoup de gens ont assez de préjugés pour ne pas vouloir s'enrôler dans ce régiment. — Des voleurs même repoussent cette proposition comme insultante, et ils répondent : — *Être mouton! fi donc! Je suis voleur, mais honnête!*

Ainsi jugez de ce que doit répondre le vulgaire chiffonnier auquel on ferait la même ouverture. — Il croirait que l'on veut plaisanter.



Pour aspirer à la position sociale de Mouton il faut avoir été dépouillé de toute espèce de vêtements, et en outre se dépouiller de toute espèce de sentiments d'honneur; car celui qui vient vous voler votre secret en feignant de compatir à vos maux est encore plus misérable, et bien plus lâche, surtout, que celui qui vous vole votre bourse à main armée. Car du moins pour exercer cette profession périlleuse il faut encore montrer un certain courage; ce jeu est dan-

gereux quand le procureur du roi vient à se mêler de la partie.



Aussi la classe peu intéressante mais fort intéressée des Moutons ne se recrute que parmi les individus qui ne reculent devant aucune infamie, mais qui n'ont pas assez de courage pour aller attaquer les voyageurs sur les grands chemins; — et encore, le jour où ils signent leur engagement, les Moutons

doivent-ils être réduits à leur dernier sou de Monaco.



Dans tout cela, il est une chose très-fâcheuse pour l'estimable quadrupède herbivore qui nous fournit de l'elbeuf et des côtelettes, c'est d'avoir donné son nom à cette classe d'agents de police. — Nul doute que l'infortuné Mouton n'eût déjà réclamé depuis longtemps s'il avait pu trouver un écrivain public ca-

pable de traduire sur papier ministre ses bêlements respectueux.



Mais, que voulez-vous? — il est certaines classes qui semblent n'avoir été créées et mises au monde que pour être opprimées et exploitées. — Le pauvre Mouton en est un des plus tristes exemples; — on lui prend tout, absolument tout, laine, côtelettes et gigots; — son nom seul lui restait intact, et voilà que l'homme s'est encore mis à en faire un usage immonde!

Pauvre Mouton! tu as bien des reproches à faire à la nature et à la société! et nécessairement tout cela changera un jour; — mais ce jour est peut-être encore fort éloigné.

LE

FOSSILE-ANTÉDILUVIEN.

MILLE fois, sans doute, vous avez déjà rencontré dans la société de ces fossiles qui, pour ne pas remonter tout à fait à une époque antérieure au déluge, ont cependant été comme pétrifiés il y a bon nombre d'années. — Ils vivent au milieu de nous comme des débris des temps passés : — ces débris marchent, parlent, mangent et éternuent comme le reste des mortels; mais ils n'en sont pas moins des fossiles véritables, au moins aussi curieux que les megalantherium et autres animaux prodigieux qui, grâce à Cuvier, ornent aujourd'hui les salles du Muséum.

Le fossile est resté tout à coup stationnaire au milieu de son siècle : — tout a marché autour de lui, le temps, les événements, les omnibus; mais lui est

resté complétement immobile, comme s'il avait été touché par la baguette magique d'Arlequin, à l'instar de ce qui se pratique aux Funambules dans toutes les pièces, et à l'Opéra dans le *Diable amoureux*.

Il y a des fossiles de toutes les classes, de tous les âges, et de tous les sexes.

Comment nommerez-vous ce vieux rentier qui, en 1840, en est encore au vocabulaire politique et littéraire de 1780, — qui appelle la Chambre des Députés, Assemblée législative; la salle du Palais-Royal, théâtre Montansier; les journaux, des gazettes; les danseuses, des filles d'Opéra, et qui ne sort jamais de chez lui sans faire poudrer de fond en comble ses ailes de pigeon-fossile? Et ce vieux roquentin qui conserve à soixante ans toutes les prétentions qu'il avait à vingt-cinq ans, et qui s'imagine que sa perruque rousse peut passer pour des cheveux blonds? — Fossile,



dont la pétrification date du temps du Directoire,

époque où il donnait sa *paole d'honneu !* — Grâce au phénomène en question, il continue à croire que toutes les femmes sont éprises de sa taille ravissante, qui s'est seulement légèrement cambrée en avant depuis ce temps, et de ses yeux bleus qui ont eu le désagrément de tourner au gris de souris, ou au vert-pomme ; — passe ses journées à contempler les médaillons donnés par ses victimes, — charmantes femmes qui aujourd'hui doivent être tant soit peu méconnaissables.



Et ce vieux brave de l'Empire, fort estimable sous

tous les autres rapports, mais qui a eu le désagrément d'éprouver une congélation complète lors de la campagne de Russie, de sorte que ses idées se sont trouvées cristallisées en même temps que son nez, — ce qui est cause qu'il continue à traiter les bourgeois de *pékins*, à ne reconnaître qu'un seul bon gouvernement, celui du sabre, — mais celui du sabre de l'Empereur, chose assez difficile à réaliser dix-sept ans après la mort de ce souverain !

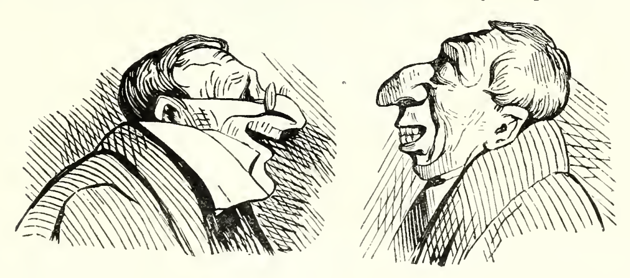
Ce qui prouve combien ce vieux brave de la Moskowa est fossile et archifossile, c'est qu'il ne parle que de la grandeur de la France, que de guerriers et de lauriers, de gloire et de victoire, et cela à l'époque où nous vivons, deux ou trois mois après le *traité de Londres !*—Décidément, le malheureux est fort arriéré, et ne se trouve plus au courant de la conversation.

Heureusement que, tout fossile qu'il est, il a encore le pouvoir de marcher assez pour se traîner jusqu'au pied de la colonne Vendôme, et là, il a le droit de parler de victoires : —histoire fort ancienne!

Le palais du Luxembourg est à lui seul un véritable Muséum qui regorge de fossiles de toutes les époques; en général, l'aspect n'en est pas des plus séduisants, et l'on regrette vivement que M. Gannal n'ait pas été inventé il y a trente ou quarante ans : car, à l'aide de son procédé, ce célèbre docteur aurait infiltré quelques gouttes de son élixir dans les veines de ces personnages, au moment où le grand ressort s'est arrêté chez eux, et sans doute ils se seraient conservés dans un état plus présentable.

Enfin, que voulez-vous?.. on peut se consoler en songeant que la nation offre quelquefois des points de vue encore plus désagréables, — pas souvent, mais enfin cela arrive.

Le palais de l'Institut, monument national, situé en face le pont des Arts, et orné de quatre Lions en bronze et de cinq cents nids d'hirondelles en terre glaise, est aussi orné en dedans d'une prodigieuse collection de fossiles, sur lesquels les géologues peuvent faire des études extrêmement curieuses. Voyez plutôt!



Ou encore ceux-ci :



Tel de ces personnages a été cristallisé à l'époque de l'*Enlèvement des Sabines*, par David, et, en conséquence, il n'admet qu'une seule peinture, — c'est la peinture académique, qui a pour première règle de

ne vêtir jamais les hommes que d'un casque, et au plus d'un fourreau de sabre, — dans les grands froids.

Tel autre, étiqueté musicien, date de l'époque où



l'instrumentation d'un grand opéra ne devait pas dépasser les bornes d'un quatuor ; en conséquence, il nie la trompette à clefs, est galvanisé par le son du cornet à piston, et fait le signe de croix quand il entend un coup de grosse caisse, — tellement il est convaincu que ces bruits horribles annoncent la fin du monde.

Tel autre enfin, classé dans la salle des docteurs en médecine, a été subitement momifié au temps où florissaient la saignée et les cataplasmes de graine de lin. — Aussi les seuls mots que cet automate parvient à prononcer sont *cataplasme* et *saignée*. — Il ne sort pas de là. — Ce n'est pas comme son malade qui en sort promptement, l'infortuné !

Tel autre docteur en est resté à la médecine qui effrayait tant M. de Pourceaugnac.



Enfin, nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les fossiles connus ; — aussi nous arrêtons-nous, de peur que l'ennui ne vienne à vous saisir ; — du sommeil à la pétrification il n'y a pas loin ; — et nous serions désolé d'avoir contribué le moins du monde à vous amener vous-même à l'état de fossile : car alors vous ne seriez plus bons qu'à figurer dans un de ces établissements où l'on montre

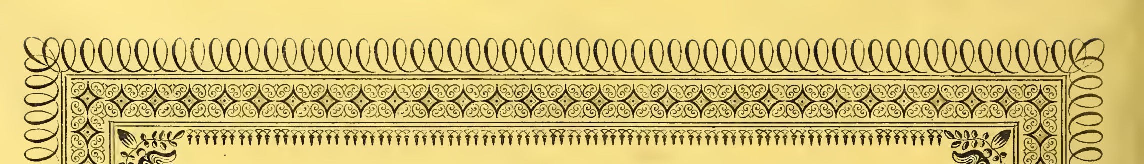
des figures de cire, des têtes de chefs sauvages tatoués, et des hommes fossiles extrêmement laids.

Après le fossile, nous n'avons plus rien à vous montrer, — le spectacle est fini. — Nous avons fait danser tous nos pantins, et nous terminerons notre volume par la phrase de rigueur dans toutes les pièces espagnoles : — *Excusez les fautes de l'auteur.*



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



Paris. — Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

